

PIERRE GRÉGOIRE
PRIÈRE DU CRÉPUSCULE

PIERRE GRÉGOIRE

PRIÈRE
DU
CRÉPUSCULE

UN CATHOLIQUE
D'APRÈS-VATICAN-DEUX S'INTERROGE



1976
ÉDITIONS «DE FRËNDESKREES» LUXEMBOURG

© 1976 BY PIERRE GRÉGOIRE
IMPRIMERIE SAINT-PAUL SOCIÉTÉ ANONYME, LUXEMBOURG

AVANT-PROPOS

Les gens qui me disent: «Patientez! Attendez votre temps! Ne vous hâtez pas trop!» n'ont rien compris à ma nature. Je ne veux, ni ne peux, attendre; j'ai tant à faire, parce que j'ai tant à dire. Je n'arrive pas à me reposer, afin de permettre à un public quelconque de me rejoindre. Il marche trop lentement, ce public, car il marche à tâtons, et moi je suis né coursier. Il me faut arriver, — arriver n'importe où. Oui, quelque part, en un lieu et en un temps qui me sont encore inconnus. Je n'ai pas le loisir d'y penser, j'ai du chemin à faire, et la route est longue. La route est longue, et les vues sont belles. Les tournants, cache-secrets sans fin, m'appellent toujours et, toujours, je cours; je m'élançe vers les horizons qui ne cessent de changer, qui promettent et qui m'invitent. Je chante en courant, j'entends chanter autour de moi. C'est le monde qui s'agite, ce sont l'air, le ciel, la terre, les étoiles, les nuages qui tressaillent; tout est merveille, tout est mystère. La recherche du merveilleux, qui s'en va, et du mystérieux, qui me hante, tout en suivant le merveilleux: voilà, oui, voilà mon but.

Vous ai-je dit que je suis libre? Eh bien, je me dédis: Je ne le suis pas, car je suis le prisonnier de tout ce qui est lointain,

de tout ce qui a le pouvoir ou la magie de me faire languir. Je suis, de bon gré, le prisonnier de tout ce que je ne sais pas encore, de tout ce que je n'ai pas encore vu et de tout ce que je voudrais voir de très près, de ce que je voudrais posséder un jour et de ce que, très vraisemblablement, je n'aurai jamais. Je fonce, je saute, je m'enfonce dans la solitude de l'homme qui a été créé pour toutes les déceptions, pour tous les déboires, pour toutes les amertumes, pour toutes les tristesses, pour toutes les douleurs, pour toutes les joies et pour toutes les exubérances dans l'antichambre de la béatitude.

Est-elle folle, cette course éperdue à travers les misères physiques et métaphysiques, à travers les plaisirs charnels et spirituels? Peut-être! Mais c'est une folie qui me fait sentir, sinon connaître, les transes et les jubilations de l'Infini dans les espaces que j'ai pu parcourir jusqu'ici.

Même conquis par une puissance innommable — que j'appelle Dieu, pourtant — je reste le conquistador de la Foi, à qui toutes les richesses ont été promises.

On me dit que, toujours, je serais en avance sur les autres. Mais, moi, j'éprouve à tout moment un sentiment de culpabilité qui m'accuse d'un retard impardonnable sur mes idées et mes désirs.

Si, encore, je pouvais m'alléger! Car, je porte trop sur moi, je traîne trop derrière mes pas. Comment refuser certains travaux-freins? Comment déchirer certaines attaches? Comment oublier les choses qui ont été laides et méprisables? Comment me détacher des médiocres, des médiocrités, des faiblesses, des habitudes, des passions et des rêves imbécilement évasifs, brutalement niais et bassement naïfs?

La vérité, voyez-vous, et la justice sont devant moi. Je ne veux plus les voir de dos, non, je voudrais les voir face à face, comme une victoire, comme une suite ininterrompue de vic-

toires, comme mes victoires personnelles. Voilà pourquoi, inlassablement, je traverse la vie à très larges enjambées.

Ah, qu'il est détestable, le langage des vaincus, s'excusant en répétant à qui les veut entendre: «Mais il désire l'impossible, le pauvre, l'insensé! Mieux vaut s'en aller en promeneur, jouir de tous les moments de repos et faire comme les voisins!»

Je suis, si vous voulez, un appelé, — un appelé qui ne voudrait pas se faire attendre. Voilà ma vocation: je quitte tout pour pouvoir agir en «vocatus».

Et, puis, n'oubliez pas que, derrière moi, il y a la haine, l'envie, la jalousie, la médisance, la vanité, toute la meute du néant et de l'anéantissement qui me chasse, en peinant, pour m'attraper, afin de mieux me déchirer.

Oui, je tombe parfois, je me blesse assez souvent, j'ai des plaies qui saignent. Mais qu'importent les douleurs, du moment que les blessures deviennent lumineuses et qu'elles finissent par se présenter en fleurs, faites de chaire endolorie et d'éclats spirituels, parvenant à percer une autre couche de ténèbres?

Il y a hâte et hâte, évidemment. Il y a celle, honteuse, des imbéciles qui ont peur de rater leur train ou leur train-train de l'existence, et il y a celle, glorieuse, des sédentaires, poètes, penseurs, philosophes et autres enfants de Dieu, qui prennent plaisir à suivre, en éclairs, les envolées des anges et des archanges.

Avez-vous jamais senti ou entendu, dans l'air ouvert comme dans votre âme fermée, ce froissement indescriptible, par lequel les ailes molles et satinées de l'Esprit semblent frôler ce qui, en vous, tend à prendre la forme d'une pensée conquérante et bienfaisante? Vous frémissez et, déjà, vous avez perdu ce qui était venu pour vous bénir. Vous poursuivez ce qui vous fuit, après vous avoir visité, et vous n'oublierez jamais, tout en cherchant ce qui, peut-être, n'est que don gratuitement offert,

cette douceur insondable d'un silence, dans lequel, en une seconde, qui annihile, ont été engloutis tous les bruits du monde.

Et tout se fait joie de vivre. Vivre supérieurement, avec ce goût indéfinissable qui, pour que je pusse éprouver à un degré plus élevé l'ivresse des profondeurs vitales, me forcerait de mettre la tête dans la gueule béante de la mort: d'une mort bien en mâchoires, afin d'y trouver les dernières données de l'idée qu'au milieu des abîmes de la peur je pourrais me faire de la Vie Éternelle!

La Mort serait, selon vous, le trou sans fond de l'Oubli. Mais dans l'oeil de la nuit qu'elle ouvre devant moi, je vois se refléter cette immensité qui lui est opposée et que, précisément, nous appelons «Vie Éternelle», chez nous. Pour le moment, elle m'apparaît comme le Souvenir endormi que, demain ou après-demain, cette Mort tant crainte ira réveiller.

Et le souvenir, me direz-vous? Il n'est que le pique-mémoire qui, d'un lieu derrière nous, veut nous rappeler un être dont la présence se manifesterà, dans l'avenir immédiat, en une attente sur les hauteurs de la vie.

Le passé, en revanche? Regardez bien et vous verrez qu'il n'est qu'une vision renversée du futur. Non, qu'il n'est qu'une glace platement froide, dans laquelle s'annoncent, déjà, les événements à venir.

PRIÈRE DU CRÉPUSCULE

I.

Me voici, Seigneur, fatigué et vieillissant, retiré au fond mi-clair des temps qui annoncent leur fin, enveloppé dans l'ultime couche de chaleur qu'arrive encore à exhaler ma pauvre âme, alors que, bien timidement, elle se nourrit à l'incessante coulée de Ton Amour en feu. Me voici, étendu sur le lit des abattements terrestres, paralysé quelque part dans mon être par une masse d'oublis et d'omissions, et implorant Ta Miséricorde, afin qu'elle me guérisse comme elle a guéri, en lui remettant ses péchés, mon frère en détresse de Capharnaüm.

Ah, qu'il me répugne, en T'abordant, de m'arroger des airs de familiarité, de paraître ignorer les règles de la courtoisie, qui voudraient que je Te traitasse des meilleurs noms de la Majesté Vénérée, et de venir Te tutoyer à l'exemple des très impertinents chefs de file, appelés à Ton Service, qui ont la désinvolture de vouloir converser d'égal à égal avec Dieu! Pardonne le peu de distance que je semble prendre, alors que tout en moi se fait discrétion, respect, gêne et simplicité, prêts à reconnaître, par les élans les plus purs de mon coeur qui T'adore, Ta Divine Dignité dans Ton Intangible Grandeur.

Peut-être qu'en Te faisant part de mes peines, intellectuelles et spirituelles, en Te posant, de profonds, les mille questions, auxquelles je n'ai pas su trouver des réponses, et en Te disant

la somme de mes afflictions, j'arriverai à m'en décharger, selon Ta Volonté, non pas pour les oublier, mais pour en alimenter une foi plus élevée, purifiée à un degré supérieur, et à en pourvoir mon esprit, subitement apaisé, ainsi que mes réflexions, miraculeusement décantées.

Oui, Seigneur, je Te sens me regarder, — j'allai dire que je Te voyais me voir — et je Te sais me scruter à chaque moment où j'ai l'immense besoin, — besoin naturellement intime et humainement obsédant, — d'avoir recours à Toi, en allant à la source des forces qui me meuvent. C'est alors que j'éprouve l'exigence, impérieusement superposée, qui me vient de Ta Part et qui me pousse à explorer l'étendue de mes insuffisances d'homme et de croyant; à parfaire en moi, par des expiations appropriées, la droiture, la justice et la sincérité; à constater la face réelle des faits qui se passent, qui passent et qui me dépassent; à déterminer l'ensemble des énergies qui, à travers Ton Inépuisable Bonté, me livrent à Ta Grâce; et à professer, jusqu'aux derniers recoins d'une confession, débordant de culpabilité, toute Ta Vérité. C'est alors que je commence à comprendre, combien il est difficile d'être sans cesse au qui-vive, de guetter Ta Présence, qui agit, de surprendre les irradiations de Ton Passage, d'essayer de provoquer Tes Réponses à mes appels et de mettre mon âme, mon esprit et mon coeur à Ta Très Rude École. C'est alors que, troublé, inquiet et affolé, je me rends compte du très peu d'efficacité des efforts que je fais dans le grand monde, — les athées, les mécréants, les indifférents, les tièdes et les modérés arrivant aux mêmes résultats, sans s'exposer aux terribles incertitudes qui sont mon lot. Et c'est alors, Seigneur, que je Te supplie de me dire, s'il ne serait pas préférable que Ton Serviteur renonçât à ses activités publiques, afin de se concentrer sur ce qui, seul, importe: ses relations toujours perfectibles avec le Créateur.

J'ai mis longtemps, mon Dieu, à saisir que Tu as fait de moi, maison spirituelle selon Ta Conception, un des temples que Tu aimes à hanter; j'ai mis plus longtemps encore à déchiffrer, dans sa plénitude de sens, de profondeur, d'extension métaphysique, de don, de grâces et d'intégration dans l'unique chef-d'oeuvre de l'Église, le terme d'édification: édi-

fication à l'aide de laquelle je réussis, par mille efforts et mille joies, à m'insinuer dans Ton Auguste Présence. Oui, j'ai entrepris l'aventure, la grande, la terrible aventure de la Foi; je la continue en tremblant, je la poursuis en priant, en tombant, en me relevant, en courant, en hésitant, en tâtonnant, en me hâtant à nouveau, et j'ignore encore — le saurai-je jamais? — si je la terminerai à Ta Satisfaction.

J'ai bien vu, en partant, les dangers que je courrais; j'ai bien su le risque que j'allais prendre, — et c'est Ta Parole qui m'a décidé. Le doute n'était plus en moi, la confiance ayant rempli toute la sphère intime de mon être, et sous ma volonté qui, elle, était prête à se donner à Toi, totalement, un peu d'amour était caché.

Non, Seigneur, je ne voudrais pas faire confondre, en parlant d'amour. Aimer, c'est trop peu dire devant Toi, si l'on n'arrive pas à transformer en ferveur ses actes, en dévotion son parler, en piété son penser et en adoration son temps. Notre amour, notre pauvre grand amour humain est si peu de chose au moment, où nous le mettons face au vrai, au simple, au pur sentiment qui se détache de la matière, pour la dépasser, pour dépasser, en l'élevant de plus en plus, le corps de la créature et pour se sublimer avant d'aller se jeter «in aeternam caritatem».

Et pourtant, Seigneur, Tu pourrais me faire mettre au rebut, comme Tu as fait avec Saint Jean Baptiste, après qu'il eût tout osé pour remplir sa mission. Tu l'as laissé se mourir en prison, avant de lui faire trancher la tête. Si tel devait être le cas, ce serait Ta Volonté qui l'emporterait, et la mienne n'aurait qu'à se rendre à elle, pour la suivre. J'en aurais le coeur en pleurs et l'âme en détresse, car je saurais que, dans Tes Plans, je n'aurais plus de rôle à jouer.

Mais qui suis-je donc pour me prévaloir d'une importance que Tu me contestes si aisément? Que suis-je, à Tes Yeux, sinon un prisonnier traîne-malheur, enfermé dans une condition qui ne permet que des simulacres d'escapades vers le bas, dans les vices que Tu abhorres, ou vers le haut, dans les vertus que Tu bénis? Et à chaque apparence d'évasion je ne fais que m'enchaîner davantage à mes faiblesses sans cesse

reprises. Quand, alors, en pénitance je m'approche de Toi pour implorer ma délivrance, Tu me dis simplement, dans les tonnerres inexprimablement prolongés de Ton Silence:

«Mon fils, si tu voulais regarder pour voir, tu constaterais que Je suis plus prisonnier que toi: prisonnier de Mes Attributs, prisonnier de Ma Seconde Nature, prisonnier de Ma Justice, prisonnier de Mon Amour, prisonnier des prières de Ma Mère et prisonnier des sollicitations, en ta faveur, de tous les Saints. Le sachant bien, après l'avoir épuisé, tu ne désespéreras pas».

Pardonne, Seigneur, cette rechute dans l'orgueil! À l'exemple de Zachée je dois descendre de mes hauteurs, si je veux réellement que Tu entres chez moi, pour me visiter et pour Te manifester dans la maison de mon âme. Oui, je suis petit de taille, mes péchés m'ont rapetissé, et le néant de mes ambitions mondaines m'a tellement ratatiné qu'aucun sycamore n'arrivera à me hausser au niveau de Celui que j'attends. Seul mon retour dans l'exiguïté de l'homme humble, contrit et conscient de son insuffisance devant Toi, pourrait me faire valoir l'ingression dans mon foyer, jamais méritée et toujours souhaitée, du Christ Jésus, passant.

N'aurais-je pas dû, depuis longtemps déjà, suivre Ton Exemple et fuir dans l'anonymat d'une vie cachée, ordinaire et sans éclat, pour travailler comme le moindre des ouvriers, trois décennies durant, sinon davantage?

Lorsque, par les coups de fouet que Tu m'as donnés pendant un lustre et par Tes Bourrades Quotidiennes, qui m'ont fait chanceler au bord de la mort, je suis devenu Ta Proie et Ta Propriété absolues, n'aurais-je pas dû verser, pour l'oublier, tout mon état pitoyable dans l'immensité de Ta Passion, recommencée dans de nouvelles solitudes, alors qu'au nombre infini d'abandons, qu'on T'inflige, vient s'ajouter l'incommensurable poids de Ton Amour Bafoué? N'aurais-je pas pu me présenter à Toi, Divin Porteur de la Croix-qui-sauve, comme un autre Simon de Cyrène, soutien volontaire du Rédempteur et soucieux de se défaire, définitivement, du terrible sentiment d'avoir ajouté à Ton Fardeau inhumainement écrasant?

Oui, Seigneur, je devrais être cet aide bénévole, rien d'autre, à l'heure où le monde fracassant de mes frères et soeurs, au

lieu de Te faire jeter Ta Charge, ne cesse d'en augmenter la masse et de T'obliger à la porter de chute en chute, de relèvement en relèvement, jusqu'à la fin des temps. Que servira encore de me lamenter, en des prières sans paroles, et de verser les larmes de la pénitence avant celles de la joie du rédimé? Trop longtemps j'ai mis le rêve à la place de la cogitation, trop longtemps j'ai remplacé la réflexion par l'imagination, trop longtemps je me suis gavé de sensations et de néant, au point de ne plus avoir pu vomir mes fautes, et trop longtemps j'ai reçu Ta Semence dans mes épines, j'ai écouté Ta Parole sans l'entendre, le souci du monde et les séductions de la richesse l'ayant étouffée. Ainsi elle n'a pas pu produire le fruit de Tes Attentes. Étant rivé à la matière, je n'ai pas réussi à sortir des ornières du médiocre et du vulgaire pour devenir, par renoncement au monde, l'appelé de Celui que j'avais trop quitté. Et maintenant, au premier tournant de ma conversion, de ma réversion plutôt, Tu me dis sourdement:

«Ne confondons pas nos états! Moi, l'Étant-depuis-toujours, bien en dehors de toi, mais restant en toi, pauvre devenant, malgré tout, Je te forcerai, par Mon Immensité Même, de Me découvrir à chaque instant de tes égarements non moins que de tes nouvelles orientations. Apprends enfin à concevoir que le passé de tes nostalgies et de tes désertions est à deux sens: l'un qui charrie les ordures de tes aberrations vers l'abîme de l'éternel oubli, et l'autre qui, de très loin, entraîne vers toi tous Mes Trésors, confiés aux générations de bonne foi qui se suivent. Et ils ne sont ni faits, ni donnés, pour être mis de côté, tout simplement, afin d'être transmis inchangés».

N'est-ce pas plutôt le Cardinal*) qui tient à me signifier:

«Nous ne sommes pas nés pour nous-mêmes, mais pour notre famille, pour nos voisins, pour notre pays: ce n'est qu'égoïsme, indolence, mesquinerie perverse, faiblesse et non pas vertu et gloire à enterrer notre talent dans une serviette et à le retourner au Donateur Omnipotent tel que nous l'avions reçu».

Encore une fois, Seigneur, me voici «sitiens scientiae virtutisque», assoiffé de savoir et de vertu, attendant avec impa-

*) Chaque fois que «de Cardinal» est cité, il s'agit de J. H. Newman.

tience que Tu m'accordes la grâce qui fera entrer dans la respiration calmée de mon âme, revivant et pensant plus profondément vers Toi, cette haleine sapientielle, par laquelle chaque mot, extorqué par l'amour et l'enthousiasme, venant de Toi, sera rempli jusqu'à ras de bord. Et du coup je n'aurais plus la belle excuse que j'ai cherché à faire valoir, dès que j'échouais dans les tentatives d'adapter mes actes aux impératifs de ma foi et mes exclamations aux lois de ma religion: les circonstances ont été contre moi, alors que ma volonté trop faible, mes vertus mal assurées et ma conviction étonnamment verbale ont dû être les causes de mes échecs! Tu connais bien mes intentions initiales: affronter l'esprit du monde, dans toutes ses ramifications jusque dans ses dernières excroissances, pour le confronter, au jour le jour, avec les exigences, les critères et les forces de la doctrine chrétienne; ou, si Tu préfères, faire voir, à partir du perchoir du Bien, le mal dans la vie, afin de remédier à ceci, en glorifiant cela; ramener l'homme présomptueux aux dimensions naturelles du croyant qui s'humilie, en prenant de l'extension dans l'humain spiritualisé; remystériser, à travers Toi, un univers vu uniquement «sub specie materiae»; et, peut-être, répondre au vœu de Dante, en me faisant, au profit d'un petit cercle d'amis, «duce e magistro», selon les dons que Tu m'aurais octroyés.

Et maintenant Tu voudrais faire appel à mes responsabilités dans la sauvegarde de la Foi, en m'imposant la charge d'un serviteur direct de l'Évangile? Non, Seigneur, Tu ne vas pas me reprocher mes repos de taciturne, en les traitant de péchés contre ma vocation et même de lâcheté, face aux flasques braillards de la Nouvelle Révolution, faite dans ce que les renégats modernes osent appeler «Église dépassée»! Je sais, certes, que je dois être dans Ta Loi, à moins que Ta Loi ne doive être mon corps et mon âme, pour qu'en tout, partout et toujours, en pratiquant une droiture absolue, je puisse jouir de Ta Paix, qui est quiétude et assurance sans fin.

Je m'incline, puisque Tu ne cesses pas de me rappeler mon devoir, qui est terrible, dès qu'il faut que je reproche leurs fautes à mes frères pécheurs; que je fasse gravement et sincèrement, dans l'esprit de Ton Amour, les actes d'accusation et que, sans appui, je m'expose aux insultes de Tes Ennemis.

Il est dangereux, le privilège d'apprécier les dires des particuliers et les gestes des autorités pour les juger; de constater leurs abus et de le dire; de relever leurs erreurs et de les mesurer; de souligner leurs balourdises et de les pilorier; d'ignorer leurs sentiments et de taire les miens, tout en sachant que je peux me tromper, à mon tour, dépasser les normes, faire des gaffes et accepter — telle est la loi — qu'on vienne m'inculper. Si, dans le temps, j'ai été préservé de la mort — mort certaine dans l'intention de ceux qui m'avaient condamné — c'est que, probablement, j'avais obtenu Ta Grâce en prévision d'une mission à terminer: venir, revenir tester pour l'honneur et la gloire de Celui qui m'avait sauvé dans la chair, afin que je fusse forcé de me sauver dans l'âme et dans l'esprit aussi! Et Tu me fais entendre qu'il est temps, en ce moment, que je l'accomplisse. Pourrais-je répondre autrement à Ton Appel que par un Amen, mi-enfoui dans un soupir, timidement exhalé?

«Domine, solvisti vinculum linguae meae», et j'arriverai, enfin, à articuler les mots qui T'imploreront à chaque pas, afin que Tu sois avec moi, en moi, dans mes paroles et dans mes inspirations. Que Tu me guides, dans la douleur comme dans la joie, vers les lumières de Ta Gloire, en me donnant pour escorte Ta Miséricorde et Ta Justice, comme Tu l'as promis par la bouche de mon frère Baruch. Tu m'as déjà procuré des sens plus qu'admirables, à travers lesquels je suis en contact avec ce qui existe, ce qui m'entoure, ce qui est tangible, visible et flairable. Qu'ils soient de plus en plus perfectionnés, jusqu'à m'aider à entrer dans le deuxième monde qui, en surplombant le premier, parvient à le pénétrer, — à la plus grande surprise de notre ignorance. Veuille donc, Seigneur, m'accorder les moyens de le voir plus nettement! En suppléant, par la technique des rayons spirituellement infrarouges, à la faiblesse naturelle de ma vue, je réussirai, sans aucun doute, à revoir les traces de l'effacé et à constater la présence de substances que mes yeux n'avaient pas pu fixer. Tu me sais assez croyant, en Toi et par Toi, pour m'autoriser à dire que dans le monde immatériel nous avons, en quelque sorte, la réplique — sublimée, il va sans dire — de ce qui se passe dans le monde matériel. Tu pourrais, facilement, donner à mes regards cette acuité surhumaine qui, subitement, me mettrait

face à face avec des êtres, normalement invisibles, s'imposant à mes coups d'oeil comme les âmes vivantes des enfants morts en état d'innocence; qui me ferait toucher les anges du ciel, faits pour fleurir les immensités des espaces où semblent séjourner les milices célestes des Saints et des Bâtifiés, témoins oculaires, si j'ose dire, des turpitudes les plus cachées d'une humanité qui se moque royalement de ces spectateurs tacitement affligés.

Ah, Seigneur, pourquoi n'ai-je pas, outre l'ineffable attirance de Ton Second Monde, le verbe ardent et enflammé qui illuminerait cette partie trop oubliée de Ton Univers, en éclaircissant l'inexprimable dans l'invisible, sans faire quitter l'insignifiance du tenant et sans être limité dans la direction de ce qui est grand, éminent et suprême? Qu'au moins Tes Anges, actifs derrière Tes Créations, qu'ils servent, soient avec moi aux moments de mes agenouillements; qu'ils me calment, en me consolant; qu'ils me protègent contre le trop d'émanations, venant du monde qui, encore une fois, T'a mis à mort; et qu'ils me suggèrent les idées que j'aimerais à Te présenter, les plus claires, les plus pures, les plus sincères et les moins chargées de ce qui est humainement lourd et intellectuellement présomptueux!

En T'obéissant ainsi, Seigneur, j'irai à l'encontre du plus profond et du moins exploré de mes désirs: me reposer en Toi, pour me perdre de vue, complètement; avoir cette sainte sérénité dans la mesure et dans la réserve qui me ferait admettre que tout ce que Tu me fais n'est que l'effet de Ton Amour.

Mais voici que surgit ma question quotidienne:

«Ne suis-je pas condamné à servir deux maîtres, à la fois: Toi et l'esprit du siècle, en accordant au premier ma peur et au second ma passion? Veilleras-Tu à ce que, toujours, ma réponse soit contre la matière et pour le Souffle Divin?»

Ah, Seigneur, quand Tu entres dans mon coeur, Ton Tabernacle, je tressaille à l'idée que Tu puisses y trouver des marchands, des banquiers, des gens de petit commerce et que Tu sois forcé de saisir le fouet pour faire déguerpir, dans Ta Juste Colère, toute cette bande d'intrus profanes et impies que Tu as appelés brigands!

Tu connais bien les gens d'ici-bas, Toi Seul les connais à fond, lorsque, vraiment chrétiens, ils restent «intra muros», tandis que les autres, en se disant fidèles et en s'accrochant aux piliers de Ton Temple, sont indubitablement «extra ecclesiam», — ceux-là pleins de révérence pour Toi et respectueux de toute Ton Histoire — non, ne retiens pas l'image suggérée par cette expression trop humaine en face de Ton Éternité! — et ceux-ci prophètes du désordre et de l'extravagant, provocateurs inlassables du nouveau qui désajuste, en embrouillant: visionnaires les uns et tortionnaires les autres!

Ah, qu'il est devenu attiédissant, ce petit monde qui se détourne de Toi; qu'il se fait triste, ce terrible monde minuscule que la fierté des progrès techniques et scientifiques réalisés corrode de plus en plus, avant de le pourrir; qu'il se découvre inquiétant, ce monde immensément rétréci, qui s'enlise, glorieusement, à ce qu'il croit, dans un univers privé d'issue vers le royaume de l'Espérance! En lui il y a, certes, encore un gigantesque corps flottant de vérité catholique qu'une belle civilisation a su transmettre de génération en génération, par un dépassement mystérieusement opérant de l'espace ecclésial proprement dit et par une infiltration curieusement permanente dans les territoires étrangers à Ton Domaine; mais il se manifeste un peu partout, par des accès subintrants, des phénomènes d'imposture, provenant, eux aussi, des arrière-fonds de l'histoire et se déclarant par des crises de folie exclamative:

«Dieu? Pour quoi faire?» «L'Église? À quelle fin?»

En écoutant des vociférations de ce genre, j'ai nettement l'impression, Seigneur, d'entendre Tes Aveugles leur faire écho:

«La lumière? Pour quoi faire?»

Et Tes Sourds reprendre le refrain de tous les dépourvus:

«De la musique? Pour quoi faire? Chantons, sans produire des sons! Ayons de la religion, à condition qu'elle soit sans loi, sans dogme et sans obéissance!»

Ainsi Ton Église, dans les plus petits comme dans les plus grands de ses membres, est atteinte d'une sorte de fièvre intermittente qui, en excitant toutes les parties vivantes de l'être humain, s'attaque à l'esprit comme elle mord sur l'âme. Assu-

rément, c'est une nouvelle épreuve que Tu nous envoies, et c'est à nouveau qu'une large fraction de Tes Fidèles d'hier va succomber à la frénésie funeste, provoquée par le moderne, le surprenant, le hardi et l'expérimentatif, venant ébranler l'édifice temporel de Ta Chrétienté.

Ce sont, déjà, les temps prometteurs que les éléments ingouvernables ont attendus avec impatience. Ce sera demain, la moisson inespérée des capricieux, des obstinés, des déréglés et, généralement, de toutes les mauvaises têtes de notre communauté. Leur religiosité douteuse, que ne tempérera aucune prière bien faite, répétée bien à propos, les égarera, et leur manie de verbiager hautement, hautainement, les sacrera meneurs des «Grands Réformateurs» de notre époque, plus défilige que jamais.

Tout cela, Seigneur, je l'ai déjà dit. Oui, je me reprends, en reprenant, légèrement modifié, ce qui est répétable. C'est que je veux faire de mes écrits des prières, périodiquement redites; c'est que je désire qu'elles deviennent, dans la bouche de quelques-uns de mes frères, dans le coeur de quelques-unes de mes soeurs, des armes à répétition, afin d'opérer finalement, par réitération, à l'exemple d'un leitmotiv parfaitement intégré dans une symphonie immortelle.

Des frères et soeurs d'un autre hémisphère de conception me jugeront encore d'après leurs propres motifs, leurs sentiments personnels et leur incompréhension particulière; ils n'arriveront jamais à se faire à mon affirmation que mon entendement, tout comme mes mobiles et mes raisons, sont d'un autre ordre; ils me reprocheront les discrétions que j'ai opposées aux répliques de certains contradicteurs, alors qu'il m'eût été facile de leur clouer — pardon! de leur ôter la plume. Pourquoi me suis-je tu? Seigneur, Tu sais que j'ai déposé mes non-réponses sur Ton Autel, que je T'en ai fait cadeau, par obéissance à Ton Égard et par charité aux opposants. La seule chose que je veuille aujourd'hui, c'est de parler simplement des choses simples, civilement des choses civiles et saintement des choses saintes, — si possible.

Un de Tes Commandements — et ce n'est pas le moindre — m'en fait une obligation qui est loin, toutefois, de m'imposer

un destin en marge. Le devoir en découlant m'inquiète davantage, Seigneur, puisque Tu insistes que je sois sur mes gardes au sujet des troubles qui se préparent et qui risquent d'envahir Ton Sanctuaire. Je sais bien qu'à travers Tes Parables Tu nous as avertis de la présence du mal dans Ton Église, des mauvaises herbes dans Ton Jardin et des crapauds dans Ton Filet de Pêcheur. Qu'aujourd'hui, cependant, les crapauds, en se multipliant à un rythme diabolique, se prévalent d'une qualité supérieure à celle des truites et que les vesces sauvages, par leur masse, s'attaquent au blé nourricier, voilà qui me fait peur dans la même mesure où Tes Lieutenants, ici-bas, paraissent s'en déchagriner. Oui, je suis tout simplement effrayé, je le suis chaque jour, je le suis de plus en plus, jusqu'à l'épouvante, en écoutant certains de Tes Serviteurs, même haut placés, argumenter avec Tes Paroles et présenter, au lieu d'avoir la Foi, des raisonnements spécieux contre leur sens transmis. Je tremble à me trouver confronté avec de fausses ambitions qui, de nos jours, se drapent de science au point d'avoir, pour leurs misérables expérimentations, l'appui de l'Académie et l'indulgence — presque complice — de la Hiérarchie.

Je crains, Seigneur, que dans Ta Vigne il n'y ait trop de matérialistes, jusqu'au rang des chefs, entrés par intérêt mal caché. S'ils travaillent encore, ce n'est plus par un plaisir intensément spirituel qui Te viserait, mais par une sorte de cupidité recourant à des acrobaties mentales pour ne pas Te déplaire trop ouvertement. Tu ignores moins que moi que, près de Tes Ceps, ils s'amuse à suivre leurs goûts individuels, goûts douteux, goûts ambigus, goûts criminels, dès qu'ils se mettent à mutiler les plants de Tes Domaines et à exercer des droits de profanantes appropriations. Leur sangêne dans la manifestation d'indéniables bassesses fait que mon coeur saigne et que mon âme se sent blessée. Me reste-t-il autre chose à faire, après mes protestations sans effet, que de subir leurs procédés d'embarrasseurs, de les accepter comme des épreuves supplémentaires, de m'en distancer par étapes et d'implorer, à leur égard, Ton Indulgence sans borne, tout en cherchant à Te faire juger moins sévèrement les affronts les plus honteux qu'ils ne cessent d'accumuler sur Ton Coeur Très Saint?

Et, pourtant, les vertus théologiques n'ont jamais été aussi éprouvées; jamais la Foi n'a eu à soutenir, dans chaque croyant, tant d'assauts venant de l'intérieur de l'Église plutôt que de l'extérieur; jamais l'accent de nos prières sincèrement, continuellement et douloureusement approfondies n'a eu à se porter plus fébrilement sur l'Espérance; et jamais l'Amour n'a dû se faire aussi brûlant qu'en s'adressant à Toi, Dispensateur d'élan de plus en plus charitables au profit des brebis égarées, — dirais-je «égarées» de propos délibéré et souffrant indiciblement au bord de l'abîme?

Que de fois me suis-je déjà arrêté devant l'incompréhensible, devant l'insondable mystère de Ton Attribut qui Te permet d'admettre le mal sans le créer, de le connaître sans l'expérimenter et de le tenir en échec sans le faire disparaître! Malheureusement — pour nous — Judas sera de tous les temps. Et Toi, Christ Éternel, Tu resteras toujours en agonie à cause des pécheurs qui ont l'art de se relayer pour T'entourer de traîtres jusqu'à la fin de l'humanité. Et les reniements trois fois répétés de mon Patron Pierre, renouvelables, eux aussi, dans les siècles à venir, continueront d'intensifier cette Passion qui restera inexhaustible dans son incessabilité comme dans l'immensité de ses suites rédemptrices.

Encore une fois, Seigneur, j'ai mis trop longtemps à me dire que j'ai été atteint, au corps, au coeur et à l'âme, par les infimes éclats d'une goutte, jaillissant de Ton Agonie; trop longtemps avant de me rendre compte de l'ininterruption de ces jaillissements et, donc, de la continuation de Tes Souffrances à travers les époques, alors que mes frères et soeurs s'empressent pour la plupart à agir comme si Ton Crucifiement n'eût été qu'un conte de fée, oubliable dès la maturation de leur esprit. Aujourd'hui seulement je commence à sentir et à savoir que je dois participer à Tes Douleurs et me sacrifier à Ton Sacrifice, en cessant de refuser les peines de tous les jours non moins que les affres de ma mort que, demain ou après-demain, j'arriverai, peut-être, à ajuster, de très loin, à la Tienne, pour autant que Tes Grâces sans fin m'autoriseront à le faire selon nos trop petites mesures humaines, — les Tiennes les dépassant infiniment.

Fais que, par cette mort à venir, je sois d'utilité à ceux qui restent; que le plus pur de moi, qui s'en ira vers Toi, touche,

en passant, quelques-uns d'entre eux; et que les petites valeurs que j'aurais pu thésauriser pendant ma longue vie, se changent en gouttes d'amour à dispenser avec mes rôles d'agonisant! Tu les béniras, Seigneur, et, quand elles arroseront les âmes sèches des pires de nos ennemis, Tu les féconderas, je t'en prie, sous les rayons de Ta Clémence, afin que les plus exposés à Ta Grâce deviennent confiants comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour prier, comme elle, en ma faveur et en la leur:

«Que la multitude de nos offenses soit comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent!»

Ce qu'il y a de tragique dans cette aventure de l'âme, mon Dieu, c'est que tout se passe sur le plan intérieur le plus intime et le plus strictement personnel; je n'ai plus de relation directe avec mes prochains, j'ai perdu mon frère, puisque je l'ai laissé se noyer dans la masse des intouchés; je ne vois plus que des inaccessibles et des inabordables; l'ami n'a plus de relief dans la collectivité froidement neutre; je n'arrive plus à mettre des noms sur les fronts de ceux que j'avais l'habitude d'appeler; je n'entends plus battre de coeur, sauf le mien, alors que, lié corps et âme, à cette «rudis indigestaque moles», je m'efforce d'y mettre des faces, d'y faire reluire des yeux et d'en faire sortir cette tornade de prières que Tu attends. Hélas, Toi Seul arriveras un jour à en extraire les individus, faits pour sentir, pleurer, vibrer, chanter ou crier de leurs propres moyens, chacun pour soi, avant que tout être, seul, qu'il soit muet ou babillard, silencieux ou parlant, passe par Ton Dernier Jugement.

Et, là, j'entends, au-delà du tumulte de mon esprit, Ta Voix, je saisis Tes Paroles qui ont l'air de m'accuser de négligence, parce que six décennies durant j'aurais dû intercéder en faveur de mes semblables, afin qu'ils apprirent ou réapprirent à T'approcher, non massivement, non informes, mais librement, en particuliers, à pénétrer l'essence de Ta Doctrine et à observer, en responsable chacun, Tes Commandements. Tu sembles me dire, oui, Tu parais me répéter:

«Le salut de ton prochain est aussi ton affaire. N'accuse pas trop les autres, qui sont pécheurs par faits et par non-faits! Ta faute, commise par omission, n'est peut-être pas moins mortelle dans ses derniers effets que leur défection. Être

un saint en puissance, n'est pas l'être en fait. Mais la puissance de l'être de plus en plus, d'arriver à le devenir par degrés, par étapes, par petits pas, par gestes minimes, par actions apparemment insignifiantes, même dans l'étau des masses humaines, voilà le secret de t'élever, de monter, de surmonter tes velléités d'arrêt, de croître, de prendre de l'envergure, de faire éclater, verticalement et horizontalement, tes dimensions du jour.»

Mais comment pourrais-je ajouter des coudées à ma propre taille dans cette société, à laquelle Tu m'as si inextricablement enchaîné? Tu vois bien que ce magma grouillant, furieusement consommant, rapace et féroce, à la fois, mais fier de son évolution déconcertante qui le fait dépasser, vers le bas, le stade qu'avaient atteint, il y a quatre mille ans, les peuplades anthropophages, parricides et infanticides, ce monde indéfinissable, aux goûts canailles tellement raffinés qu'il n'arrive plus à se sentir criminel, lorsqu'il tient à légaliser l'avortement libre, à préparer le massacre des infirmes et à se délecter, déjà, à l'idée de voir officiellement occis tous ses vieillards, n'a plus la moindre hésitation à faire assassiner notre Foi, en Te trucidant, selon sa formule de sinistre gaieté. Qu'y pourrais-je, Seigneur, si Ta Bonté ne m'avait pas gratifié de forces naturelles intérieures, capables de faire de moi, encore une fois, un résistant qui, face au mal, aura à prendre ses responsabilités dans les risques? Me voici, donc, résistant d'hier, résistant d'aujourd'hui, résistant de toujours, changeant de plan à trois décennies de distance pour passer du matériel au spirituel, totalement, et m'apprêter à déclencher les énergies nécessaires par les coups de la souffrance qui, elle, n'est qu'une autre face de la grâce en action, que Tu n'hésiteras pas à bénir et à faire fructifier.

Cela sera, Seigneur, si je parviens à bien approcher Celle qui se fera ma porte-parole, qui s'obstine à décomposer les masses, à en détacher des particules vivantes, à rendre la face aux particuliers, à désanonymiser l'anonyme, à mettre un nom, un prénom sur chaque individu et qui, de cette façon, nous remet en état d'être appelés, distinctement, séparément et notablement, le cas échéant. Voilà l'oeuvre de la Sainte Vierge Marie, Ta Mère, toujours activement la servante de Dieu, en

faisant s'ouvrir Ta Gloire dans ses mille et une apparitions, toujours passivement, compassionnément, la Consolatrice des Affligés, en continuant à souffrir du mal que le monde en perdition commet contre son Fils Rédempteur. C'est Elle que je charge de ma supplique, car c'est Elle qui, en se prêtant au miracle incessant de la Nativité, réenfant le Christ chaque fois qu'Il renaît en nous. C'est alors que la Mère-de-toute-douleur-devenue-toute-joie se vêt de Soleil et de Sagesse, de Pureté et d'Amour, pour accéder, je l'espère, à ma demande qui n'est qu'inquiétude et obscurité, angoisse et brume. L'entends-Tu, mon Dieu, dire les mots que j'ose T'adresser par Son intermédiaire:

«N'ai-je pas, parfois, l'esprit tout frémissant de pressentiments, annonceurs terrifiants du crépuscule des temps, et m'arrachant la prière des disciples d'Emmaüs: Reste avec nous, car le soir tombe et le jour, déjà, touche à son terme!»

II.

Non, Seigneur, je ne voudrais plus parler de moi, puisque je ne suis que le moindre de Tes Interprètes. Que seul mon désir se fasse verbe et feu, en me reléguant au rang des plus simples et des plus fervents de Tes Serviteurs, ceux que Tu as fait surgir des grands silences, pour qu'ils viennent T'affirmer, dans toute Ta Majesté, parmi leurs frères et soeurs; que je sois l'instrument vivant de Ton Évangile et de tout ce qui le répandra, intégralement, dans la communauté des croyants; que mon unique souci, en-deçà de celui qui proclame l'urgence de mon entreprise de glorification, vise droit à l'humilité que Ton Appel exigera; que j'arrive à pratiquer celle du Cardinal qui, modestement faisant splendeur de toute science, s'est accusé de présomption dans ses études les plus profondes et les plus propres à T'exalter au milieu des plus doctes et des plus acharnés de Tes Adversaires; que, dans nos générations des âmes étouffées, des coeurs vides, des berceaux abandonnés, des cimetières et des cache-cendres en extension, j'aie pleinement l'aumône de Ta Miséricorde qui sait frapper et bénir, à la fois; et que, dans Ton Église, je reste en relation directe, chaque jour et chaque heure, avec ce qui est de la Vie, de la Communauté et de l'Action des grâces, c'est-à-dire de Tes Saintes comme de Tes Saints qui ne changent pas!

N'est-ce pas Toi qui me forces, dans un milieu sans Dieu, s'étendant graduellement, en plein environnement athée, alors que je me sens appartenir déjà à la diaspora, de me questionner sur l'état actuel de Ton Église et sur ma situation personnelle, face à toutes les équivoques, les ambiguïtés et les hérésies provocatrices, intentionnellement promues par des forces occultes? Certes, on continue de m'inviter à «sentir

avec l'Église», sans me préciser, toutefois, où elle se trouve, totalement et indubitablement, où elle persiste à reconnaître une seule cause dans la nature des hommes et dans les affaires humaines et où, à l'unanimité de ses adhérents, elle se réfère au Père Céleste en tout ce qui se fait, se défait, se refait ou ne se fait pas dans l'Univers. Je n'ignore pas, Seigneur, que nous sommes en route, que nous sommes fiers, depuis quelque temps, d'être «en marche» et de subir des «mutations», auxquelles «l'humanité n'échappera pas». Sommes-nous plus près de Ton Église Primaire ou de Ton Église Finale au moment où nos sens étonnamment affinés par les malheurs quotidiens, pains spirituels de tous les jours que Tu réserves aux piliers vivants de Ton Institution, sont honorés du subit éveil d'un postsentiment au sujet de Ta Première et d'un pressentiment, plus fort encore, à l'égard de Ta Dernière Venue? Mon Dieu, serais-je tellement la proie du Tentateur qu'il pût me suggérer l'idée d'une Église oscillant dans l'Histoire et se manifestant différemment aux générations des temps qui se suivent, tantôt de très près, tantôt de très loin, alors que sa proximité devrait être identiquement sentie en tout temps par tous Tes Fidèles?

Voilà que des troubles se jettent dans mon âme, et j'hésite dans mes velléités d'affirmer, avant de me prononcer décidément. Car j'ai comme une prémonition qui me porte à croire que ces troubles seraient moins dans mon âme que dans les raisons propagées par trop de clercs nouvellement barretés ou de rouge camaillés. Tu les sais dire, par actes et par écrits, tripartite, cette Église, faite pour servir, dans l'universalité de ses vérités, une Sainte Unité. Oui, Seigneur, ils sont nombreux, ceux qui s'occupent d'un «plurimum inutile», en laissant l'«unum necessarium» à d'autres, qu'ils décrient, et cédant un rien de sympathie aux «tertii tristiculi», qui font encore semblant de T'écouter, bien qu'ils ne Te suivent plus.

Ceux qui, en revanche, sont trop prompts à se faire entendre, qui ont le verbe trop haut et qui, trop pénétrés de leur importance, aiment à accuser à faux toute la chrétienté, n'arrêtent pas de crier à la nécessité de changer, d'adapter ou de rénover Ton Immense Édifice, afin que, sans rougir, Tes soi-disant Disciples modernes puissent y loger la démesure, pour ne pas dire l'énormité de leur exégèse historico-critique, faisant nar-

gue de la tradition, et de leur théologie adogmatique, autorisant Ton Modelage, aussi variable que fascinant, au jeu des caprices de toute imagination excédée.

Je ne doute pas, Seigneur, que Ton Église n'ait le droit, et parfois même le devoir, d'apporter des transformations aux institutions qu'elle a créées. Étant, sur le plan humain, une très vaste organisation, elle ne peut se soustraire à la loi générale qui dit modifiable et perfectible toute structure, toute formation, tout établissement, tout arrangement et toute gestion, émanant des mains et de l'esprit de l'homme. Toutefois, Tu ne peux pas fermer l'oeil sur les gens un peu trop épris des bouleversements périodiques qui, en profitant des tendances saines à une rénovation extérieure, s'empressent à venir déranger ce qui est au-delà de l'organisation, ce qui fixe les différenciations nécessaires et ce qui est du domaine des inégalités que Tu as voulues naturelles. Ils n'ont plus peur de s'attaquer à ce qui T'appartient en propre, à ce qui nous est inaccessible, pour pervertir Ta Doctrine et pour corrompre, sous prétexte de «démocratiser» la Hiérarchie, ce qui est de Ta Seule Compétence. Je doute fort qu'ils lisent encore les lettres de Saint Paul aux Corinthiens et aux Galates. Je ne crois pas qu'ils soient effrayés par les derniers alinéas de l'«Apocalypse». Car ils s'entêtent à prêcher un autre Jésus que Toi; ils passent à un autre Évangile pour subvertir le Tien; et ils font des surcharges aux paroles de Tes Apôtres, sans reculer devant les menaces des Écritures.

Je ne nie pas que Ton Église soit quelque peu habitué à ces sortes d'escapades individuelles sur le plan de la Foi, à ces tentatives de libération dans le domaine des sujétions doctrinales et à ces démarches d'autonomisation dans l'enclos des dogmes depuis le jour de Ton Ascension et depuis les très lointaines époques où les premiers particularistes en religion réussirent à faire naître les premiers schismes. Te me feras remarquer sans doute que le refus de se soumettre aux données objectives de la Foi, que le règne des sophismes et des subjectivismes ont été de tous les temps, escortant, pour ainsi dire, Ton Église Palpable et Vivante lors de ses exodes successifs des anciens mondes qui, eux aussi, n'ont cessé et ne cesseront de se succéder. Me tromperais-je lourdement, en

répliquant, Seigneur, qu'après avoir réétudié l'histoire du grand passé en vue d'une comparaison valable avec l'état actuel des choses, j'aurais l'impression que les dispositions individuelles et collectives pour le conflit, le désaccord, la résistance, la contestation et la contrariété, le tout se passant sous le couvert du terme à la mode, du «dialogue», n'auraient jamais été aussi cumulatives qu'aujourd'hui, où l'égoïsme, avec toutes ses variétés anthropométriques, en philosophie, le démocratisme liberticide en politique, le narcissisme en littérature et le protestantisme révisé en religion follement et furieusement s'en prendraient au monolithisme de Ta Fondation? Ne serait-on pas en train de la désorganiser extérieurement par des efforts d'égalisation soutenus, après l'avoir troublée intérieurement par la suscitation continue de la méfiance communautaire à l'égard des élites naturelles, par les appels répétés à la désobéissance individuelle et par le semis quodidien du doute dans les consciences éveillées? Même le glorieux «oecuménisme», Seigneur, que tant de frères ont tant vanté, me paraît avoir fait plus de mal que de bien aux fidèles qu'on a condamnés à assister à une interconfessionnalisation égalisatrice, ajustant vers le bas et harmonisant vers le médiocre.

Oui, Seigneur, je me sens perdant à toutes les étapes. Séquestré par notre trop fameuse civilisation du gaspillage en progrès, je souffre énormément à l'idée que nous ne reculerions pas devant l'acte de gâcher aussi le jet continu de Tes Dons Divins. Le cours matériellement intéressé de notre vie, faisant s'épanouir partout un utilitarisme jouisseur, s'entourant de toutes les apparences du scientifique et usurpant les airs d'un scientisme polymathique, pour lequel le problème de la finalité ne se posera pas, nous a apporté les séductions, permanentes et croissantes, des aises, de la bonne chère, des honneurs mondains, de la politicarderie à l'usage de tout le monde et de la sagesse acquise à l'âge du biberon. Face à ces jolis legs de l'humanité prospère, mon Dieu, Tu seras noyé dans l'indifférence d'une «société nouvelle», à pied d'oeuvre déjà pour enchaîner Ton Église à ses gratte-ciel qui cachent si bien ses longues cavernes de lance-fusées.

J'ai honte, sans m'en cacher, pour ceux de Tes Enfants qui, au lieu de servir Ton Institution parmi les hommes, en vue

des Saints à faire, cherchent à mettre des fiertés temporelles à la place de Tes Principes, à s'identifier au monde de la racaille morale et intellectuelle et à surestimer la technique, la technologie, les sciences et tout le tohu-bohu d'affirmations platement pratiques. En déprisant la vie intérieure, en la méprisant au point de former un incommensurable vacuum entre l'extensibilité de leurs forces physiques et le dépérissement de la culture spirituelle, ils consentent, sans trop résister, à une dégradation barbarifiante, par mutations successives, de la nature que Tu avais daigné créer angélique.

Les voilà, donc, bien énervés dans leur liberté turbulente, incapables de maîtriser leurs difficultés du moment, mais avides du nouveau-plus-que-nouveau, cupides des poussées haletantes du Progrès, nourrissant leurs désirs à toutes les flammes, à toutes les flammelles et à toutes les flammeroles, haussant, avec le ton, le nombre de leurs exigences, qu'il sera impossible de satisfaire, et s'extasiant sur la masse des révolutions à faire «extra modum», «intra extraque ecclesiam», dans le royaume des pouvoirs, dans les forteresses de la propriété et dans les tout derniers réduits de la liberté.

Non, Seigneur, les envoyés de Tes Serviteurs soutanés et calottés — ne devrais-je pas dire: dessoutanés et décalottés? — n'y font pas défaut. Ils ne sont pas les derniers à se précipiter dans ces milieux en ébullition pour y enseigner, ex cathedra, et les fondements de la Foi et les arts de la politique. Ils sont experts en billebaude, habiles en pétaudière et compétents en confusion. Ce n'est pas le hasard qui leur a donné cet esprit coordonnateur, apte à presque identifier l'État et l'Église, quoique l'un soit loin, incommensurablement, de l'autre, malgré les croyants-citoyens y appartenant, passivement, et bien que l'une soit aussi loin de l'autre, malgré les citoyens-croyants, faisant partie d'elle dans la même passivité, — les citoyens gérant les affaires de la Cité et les croyants dirigeant celles de l'Église.

Et dire, Seigneur, que parmi ces croyants il y en a, de l'autre sexe surtout, qui osent afficher le sourire à l'écoute de mes paroles, alors que les pleurs de la peur et les larmes de l'effroi seraient de mise à la vue du salmigondis de théories à la mode dans Ta Maison. Il est vrai qu'on voudrait, depuis

peu, priante, militante, souffrante, enseignante, socialisante, marxisante et tout bonnement politisante cette Maison que Tu habites. Me fais-Tu signe de m'arrêter, en en appelant à l'Esprit Saint et à la Providence? Oui, je sais que Tu veilles à ce que le fonds de Ta Doctrine ne soit pas trop miné par les gaspillards. Il y a, cependant, en-deçà de Toi et de l'Esprit Saint, la bêtise humaine, progressante, elle aussi, et bien dirigée par ceux qui nous conduisent et qui ont les moyens d'exercer un pouvoir. Comment veux-Tu que je m'entende avec les victimes des nouveaux prophètes qui s'acharnent à «insérer» un certain monde dans une certaine Église, après avoir répandu une certaine doctrine d'une certaine Église dans un certain monde qui n'est pas celui de mon choix. Car je me plais là où je suis encore chez Toi, tout en m'y sentant un peu chez moi aussi.

Non, Seigneur, je m'y ennuie horriblement, depuis que j'ai découvert que le Malin y mène le jeu. Puisque cela sent le roussi, l'enfer ne doit pas être loin. Tout être vivant risquant de passer, définitivement, de la réflexion à l'action, de la sagesse à la manoeuvre et de la prière à l'agissement, je m'appête à surmonter les irritations du passage, en me faisant sollicitateur total devant l'Infini Appui que Tu es. Ton Arbre de prédilection, avec ses branches vertes et ses branches mortes, se soumet à son tour à la loi de ce qui est périssable, dans le tronc comme dans la sève, dans la force comme dans la fraîcheur. Mise au pourrissoir de l'Ici-bas, Ton Église visible subit, elle aussi, l'assaut des moisissures intellectuelles et spirituelles, dix années après l'événement qu'on avait annoncé comme le Concile des Conciles, le plus important et le plus salutaire depuis Ta Mort d'Homme. Et les néo-païens, de plus en plus effrénés dans leurs exercices convertisseurs et subvertisseurs, se mettent à danser autour de Ta Croix irréversible.

Et que fait-il, ce monde néo-païen? Il ne fait rien d'autre que de laisser aller les choses, de laisser aller, dans ce mouvement libre des choses, les jeunes à la quête de leurs meilleures options et d'espérer que le «milieu chrétien» en ferait, eo ipso, sans autre forme d'active participation, des chrétiens normaux. Et Tes Pasteurs, eux aussi, laissent faire, à moins qu'ils

n'aillent conseiller aux enfants de préférer l'école buissonnière aux services religieux, pendant que, devant dix douzaines de fidèles, ils se hâtent de lire une messe incroyablement vernacularisée.

Dans ce monde néo-païen les particuliers usurpent le privilège de parler au nom de tous; les rebelles veulent faire accroire qu'ils agiraient sur procuration collective; les individus s'arrogent le pouvoir de légiférer pour la communauté; les «réformateurs» s'attaquent à ce qui existe, sans être à même de renoncer à ce qui est la base, le support et le centre nourricier de leurs agissements; dans toutes leurs décisions ils proclament leurs intentions de changer, tout en disant les changements responsables de leurs attitudes révolutionnaires. Ils croient avoir du génie; ils se disent élus et appelés par Toi. L'est-on, Seigneur, quand on parvient à étaler devant Toi des connaissances approfondies, à prouver qu'on possède l'art de la logique, à faire admettre qu'on pratique supérieurement la rhétorique et la dialectique et à se convaincre qu'on se retrouve à merveille dans les milieux de la corruption chrétienne? Non, je ne nierai pas leur empressement à négliger les fruits de l'expérience pour se lancer dans des spéculations théoriques; je leur reconnaîtrais volontiers les qualités de systématiciens dans le domaine de la «foi», mais, avec Ta Permission, j'appellerai rhétoricisme et dialectisme leur adresse à singer les philosophes, et je stigmatiserai davantage leurs habiletés d'exégétiseur et de dogmatiseur: à aucun moment ils ne peuvent se baser sur une révélation autoritativement valable, présentée sans exaltation malade, ni sans enthousiasme surexcité. Ils n'ont plus le sérieux qui serait encore le fait d'assumer la responsabilité de réfléchir tranquillement. Comme ils sont dépourvus de Ta Puissance dans l'Attente, ils se font impatients et irascibles; en se tournant contre Toi, ils deviennent plus rebelles, intellectuellement, et plus insoumis, spirituellement; en se hissant au plus haut niveau de l'instruction et de la culture, ils s'égarerent et travaillent dans le sens de l'homme distrait et exempt d'esprit, religieusement parlant; en pratiquant une religion à distance — à distance par rapport à l'avenir où ils vont fixer les moments réalisateurs de leurs bonnes intentions, et par rapport à Dieu, qu'ils croient tromper avec leurs grandes résolutions

prises pour l'instant et oubliées plus tard — ils mettent en système ce qu'ils appellent encore leur vie religieuse, mais ce qui souspasse de beaucoup la vraie piété. Voilà leur orthodoxie aberrante, qui ne sait plus ce qu'elle fait faire; et voilà, en même temps, leur belle hétérodoxie qui, de façon démoniaque, sait bien ce qu'elle veut. Kierkegaard, l'ancien, a écrit un livre sur Adler; Kierkegaard, le jeune, n'importe lequel, devrait refaire l'étude, en la titrant:

«Confusion et déroute religieuses, vues à travers Maître Hans Küng comme phénomène».

S'il est exact de dire, avec le même Kierkegaard, que la religiosité provient de l'intériorité-intimité, de l'émotion, de la commotion, de la pression qualitative sous le ressort de la subjectivité, il n'est pas faux d'affirmer que beaucoup trop de «nouveaux théologiens» se dispensent de tout processus d'intériorisation pour s'extérioriser et accorder, par l'expression, la primauté à leurs idées, à leurs sentiments et à leurs états de conscience, fermés à la Réalité que Tu représentes.

Quelle est donc cette impatience qui veut que l'Homme avance, qu'il aille toujours plus loin et que, sans relâche, il dépasse le «stade actuel»? N'a-t-on pas raison de dire qu'il ne désire pas s'arrêter à la Foi et son Miracle — de changer l'eau en vin — mais que, fébrilement, il enjambe l'étape suivante qui le mettra en mesure de retransformer le vin en eau? Oui, le raisonnement a son terme, et là, où il doit s'immobiliser, là, où il ne passe plus, le royaume de la Foi commence, — cette Foi, qui, si, bénie d'en haut, elle s'est faite e profundis, aquerra toutes les qualités de la passion, sans en avoir ni les défauts, ni les tares, ni les faiblesses. Aurais-je tort de dire que la leur s'amuse à intervertir les parties, tout simplement?

Oh, ils ont bien réussi à faire admettre dans tous les salons ecclésialisants leurs nouvelles vues sur le monde qui change. Je prête l'oreille partout et j'entends monter l'enthousiasme de Tes Disciples mis à jour — pardon, Seigneur, j'ai à me dédire à leur sujet, car je n'entends monter que l'enthousiasme de ceux qui se disent avoir été mis à jour — chantent avec frénésie le refrain, par lequel les compositeurs scientifiants du vingtième siècle entendent glorifier le «sens de l'Histoire».

Leur «sens de l'Histoire», Seigneur, est loin d'aller se couvrir avec le Tien, puisqu'il n'est plus la marche de l'humanité active qui, de la naissance, à travers l'immense apprentissage de la vie, va se jeter dans l'embouchure du non-temps, aux confins de toute matérialité, derrière la Mort, où, dans l'aura du mystère, Tu la fais renaître à l'Éternel; ce n'est plus le temporel projeté sur les arrières-fonds de Ton Illimité J'y-suis-chez-moi; ce n'est plus l'univers tournoyant, maintenu quelque part entre l'être et le non-être par les invisibles paumelles de Ta Volonté; et c'est moins encore, dans l'apparente pérennité de son déroulement, l'amorce de Ton Jugement, dans la direction duquel se déploieraient tous les courants vivants.

Presque tout le monde, aujourd'hui, s'agrippe au Temps pour se faire un nom d'historien. Mais l'Histoire, Grand Dieu, cela fait un abîme de siècles qu'on ne saute pas en badinant. Si l'un arrive à embrasser un demi-siècle, l'autre a recours à une partie plus étendue d'un secteur de secteur qui couvre mille ans, et tous les deux Te démontrent, par approximations, une thèse que le troisième bouffeur d'époques, par l'appel à dix millions de siècles, viendra détruire en un rien de mots. Et tous auront tort, parce qu'aucun ne parviendra à capter dans l'ensemble de ses «faits historiques» toute l'essence du seul incident de Ton Incarnation.

Le Temps n'étant qu'un flux ininterrompu d'époques qui vont se perdre dans l'Océan de l'Histoire, il serait vain de la considérer comme une répétition incessante d'événements identiques, pareils ou comparables. Pourtant, par un processus mystérieusement caché il arrive tant à me convaincre d'un retour des semblables que je me sens bouleversé par ce petit jeu des réitérations. Est-ce que, réellement, l'Histoire, grande accusée devant tous les tribunaux d'une civilisation à scandales, se plairait à provoquer des cas de récidive, par lesquels nous serions condamnés à revivre ce que nous aurions mal reçu et à refaire ce qui, par notre faute, aurait été changé en malédiction? J'y crois un peu, sans trop me donner créance à moi-même. Pourquoi? Parce que j'ai peur de descendre au fond de cette idée qui pourrait forcer mes réflexions de glisser sur le bord d'un précipice métaphysique, et Tu sais que je

n'aime pas les entreprises trop hasardeuses. Plutôt que de me fourvoyer dans le dédale de l'Histoire révélée ou de me perdre dans le labyrinthe de l'Histoire révélatrice, au risque de mêler les problèmes et de confondre les causes de l'une avec les effets de l'autre, je préfère laisser à Tes Meilleurs Savants le soin de déterminer, du côté de la religion, les grands moments du monde, où l'humanité passait du plan élémentaire au plan transcendant pour s'ouvrir complètement à la précarité du bonheur purement terrestre.

Ah, ces soi-disant historiens — *homines in historia non diligentes*, «savants» sans exactitude dans leurs recherches, parce qu'ignorant tout de la part que Tu y joues — regardant et expliquant différemment l'écoulement de Tes Moments! Sans le dire, ils Te personnifient l'objet de leurs observations, afin de nier Ta Présence, les uns voyant en lui l'Homme-Instant, les autres l'avisant comme Femme-Chronologie, sinon comme Force Aveugle ou Rage Folle. Les voilà tout disposés à agrémenter d'anecdotes les gestes, les actions, les événements, les exploits, les prouesses et les aventures; les voilà décidés à ordonner les circonstances selon leurs visions personnelles de myope, de presbyte ou de daltonien intellectuel; les voilà ergotant, «*Dei egentes*» et même «*Dei incapaces*», contraires absolus des «*Dei cupientes*», friands des épisodes mi-vrais et mi-inventés, à plaquer comme des mouchetures sur les époques; les voilà présentant des ères, des périodes, des âges, des siècles, des règnes et des étapes bien en chair verbale et mal en essence spirituelle! Que veut-on? N'aimant pas les squelettes des faits et des dates, ils caparaçonnent les os jusqu'à en faire sortir une architecture admirablement réussie. Ayant en horreur le trop-grêle, ils l'habillent de manière à lui donner l'apparence d'une grandeur à immortaliser ou d'une gloire à mettre sur piédestal.

À nous, Seigneur, la charge postérieure d'enlever les ajouages, de dépiauter les jactances, de décharner les obésités, de démoucheter les époques, de démystériser les siècles, de démystifier les ères, de détruire les légendes et de faire repressentir l'atmosphère dans laquelle Tu as daigné les placer. Importe-t-il, dès lors, de désempailler certaines statues, habilement arrangées et somptueusement vêtues, élevées sur Tes

Autels, si, en les réduisant à leur plus simple constitution, elles doivent réapparaître sous forme de gourdin, de bâton ou de matraque? Non, puisque, pour nous, ce n'est guère la matière qui compte finalement, mais l'esprit qu'à travers les corps nous voyons planer au-dessus de toute substance.

Hélas, Seigneur, dans ce domaine aussi trop de mes frères, en s'enferrant à la suite des philosophes modernes du Progrès, de l'Évolution et de la Mutation, s'efforcent de m'embrouiller, en imposant partout leurs mots du jour à mille et un sens. Voyant, assez grossièrement, leur petit univers palpable en changement permanent, ils se gardent bien de définir, selon Tes Vues, l'évolution constatée. Pour eux elle n'est pas la conséquence perceptible d'une force agissante, inépuisable et bien gérée, dont ils se plaindraient à taire l'origine, à celer la source et à cacher la commande, moins encore une création ininterrompue, vivante, dans laquelle l'homme aurait sa part à jouer, celle qui, pour minime qu'elle pût paraître, ne cesserait de s'ajouter à la Tienne. Ils semblent la considérer comme un développement continu «ex se» ou comme une suite de modifications à long terme, dues à la nature de l'altérable, du perfectible ou du mutant lui-même. Chacun renchérit, tout le monde se met aux explications, le «génie» fait une trouvaille, la médiocrité s'en empare, le snobisme y adhère, et l'irraison la répand, épidémiquement, pour ainsi dire. C'est une sorte de contagion illuminante qui se propage dans les rangs les plus reculés de mes contemporains, aveuglés par ce qu'ils croient sortir de leur propre chef et fiers de l'adresse qu'ils arrivent à rendre notoire, en plaçant leur «évolutionnisme» bien dans le temps et fermement dans l'espace. Les voici proclamant leur «loi» du développement de ce qui est bon vers le meilleur, de ce qui a de la valeur vers une supervaleur et de ce qui est du monde vers quelque chose de merveilleux, à localiser quelque part où, demain, viendront s'ébattre les heureux qui se moqueront hardiment de ce que j'ose encore nommer l'inévitable finalité: elle, au moins, n'ignorera rien du développement opposé, allant du mal vers le pis, de la faiblesse vers la trahison, de la lâcheté vers le crime et des omissions vers la catastrophe. À Toi, Seigneur, je n'ai pas besoin de répéter que toutes leurs tentatives d'expliquer le progrès par une évolution continue, que tous leurs efforts faits pour adapter leurs propres besoins

de changer à ce qu'ils disent être la vie du jour, n'enlèvent rien à la constance de Celui-qui-agit, ni à la permanence de Celui-qui-est et qui n'a jamais proclamé: «Je suis le Devenant!»

«Muter», «transmuter» ce qui, jusqu'ici, a été stable, fixe ou inaltérable, voilà la première action que font les piliers — nouvellement décapés — des chapelles progressisto-marxistes pour arriver à leurs fins. Dire le monde en perpétuel «devenir»; appliquer cette «loi» à la partie vivante du cosmos; inclure l'homme «mutant» dans l'ensemble des changements; en vouloir résolument, «religieusement», à Ta Propre Personne, appelée homme de plus en plus et Dieu de moins en moins, afin d'affirmer «changeable», «adaptable» et «évolutionniste» Ton Message; écarter, chemin faisant, Ta Très Sainte Mère, Tes Anges et Tes Saints; minimiser les prérogatives de Ton Vicaire; nier le péché originel et mettre en question toute la hiérarchie de Ton Église, — tout est permis à ces gens depuis qu'ils ont découvert le Grand Patron de l'Évolution et son prophète Marx, redoré par Engels, reredoré par Lénine, et du même coup l'infailibilité de la doctrine marxiste. Car ils accordent au doctrinaire de Trèves ce qu'ils refusent au Saint-Père de Rome; ils croient à la vérité inspirée par Ton Adversaire et dénie celle que Tu as révélée. Deux mille ans d'enseignements théologiques s'avèrent douteux, tout à coup, prêtent à discussion et, conséquemment aux effets plus que mirifiques du Progrès, sont sujets à corrections, alors que les écrits bâclés d'un petit révolutionnaire ne supportent aucune modification: conçus exacts pour tous les temps, ils ne tolèrent pas la moindre dérogation à leur première rédaction, dès que, politiquement et économiquement, ils sont mis en pratique!

Tu les vois déjà faire le second pas, automatiquement, grâce à l'«oecuménisme» absolutisé: toutes les religions seront également valables, à quelques détails près, également passibles de développements, également soumises aux règles des transformations, découlant des mouvements d'essor et de perfectionnement sur tous les plans, également profitables à l'homme désaxé, maître de l'énergie cosmique libérée et serviteur, à la fin, du Chef Suprême de la Dernière Dévotion: celle que Ton

Ennemi, par personnes interposées, aurait réussi à faire triompher ici-bas, — dévotion de l'irraisonné et de l'inconséquent, refuge à la mode des diminués, des dérangés, des égarés, des perdus, de tous ceux, en un mot, qui ont l'effronterie de croire encore que leur tête est mieux tournée que la Tienne et que leur raison déborde celle du Créateur de tout esprit et de toute matière.

Ce qui évolue, Seigneur, ce qui se développe, ce qui progresse, ce n'est pas la culture; ou bien, si c'est une «culture», c'est celle de la phrase. Beaucoup trop de Tes Fils ne démontrent plus, ils radotent; ils n'enseignent plus, ils font du verbiage. Cent mille fois ils répètent le même vocable, ils se délectent à la locution ressassée, ils en font leur mot de passe, leur mot d'ordre, le mot-centre de leurs philosophies progressistes, sinon leur mot de perroquet, celui qu'ils affectionnent entre tous. Cela a une belle résonnance, cela fait un chambard ronflant, mais cela n'a plus beaucoup de sens pour un être raisonnable. Bien au contraire, l'apparent progrès créateur de ces gens se révélera progrès destructeur à quiconque regardera de très près. Non, Seigneur, je ne contesterai pas les multiples mouvements que nous avons faits, en quittant les chemins battus de la tradition. Quand les Apôtres, T'accompagnant au Mont des Oliviers, se sont endormis, au lieu de veiller et de prier avec Toi, ils ne T'ont pas abandonné tout à fait. Certains de Tes Apôtres du siècle finissant, cependant, se font moins de scrupules, et s'ils ne s'endorment pas, c'est qu'ils préfèrent visiblement s'amuser, jouer aux cartes, danser, émanciper ces dames, discourir politiquement, philosopher sur l'Évolution, la Sécularisation, la Socialisation et oublier leur Maître, en négligeant Son Message. Comment auraient-ils pu progresser dans la découverte ou dans l'enrichissement de Tes Vérités? La masse de Ta Vérité, de celle que Tu nous a révélée, étant interchangeable, ils seront condamnés, tout comme nous, à en explorer, progressivement, les valeurs mi-voilées et à se rendre compte, au terme de leurs plus grandes peines, du fallacieux accroissement de ses beautés naturelles. Alors, peut-être, ils sauront qu'une extension surprenante de leurs vues, extérieure et intérieure, conséquence heureuse de l'infatigable entraînement des facultés visuelles, n'est pas identique à une «permutatio rerum», mais qu'elle

marque un indiscutable «profectus» dans les efforts déployés au service de la personnalité chrétienne, jamais parfaite.

Depuis cette partie infime du temps que Tu appellerais Instant, mais qui, pour nous, embrasse six décennies, il est notoire que la face de Ton Adversaire s'est singulièrement transformée, alors que notre pierre d'achoppement prédominante a pris des dimensions gigantesques, difficiles à éviter, de biais comme de front. Les abbés «nouvelle vague» se mettant aujourd'hui d'accord avec les économistes, et les prélats «avant-gardistes» occidentaux recevant fraternellement les assassins de prélats orientaux, la Méduse marxiste, sans conteste, fait ses entrées à la Cour des Grands, et la peur paralysante, qu'elle avait le privilège de provoquer jusqu'ici, va se changer, elle aussi, grâce aux panégyriques de certains nouveaux théologiens, en une espèce de Borgia qui fait frissonner d'aise et de gêne, de volupté et de déplaisir.

Une partie du clergé régulier, dans ses représentants les moins équilibrés, paraît se démener pour séculariser les dernières réserves de Ton Église, en prenant le pas sur les plus pressés des séculiers qu'un machiavélisme religieux attèle à un machiavélisme politique plus trompeur encore. Car ils ne font plus comme leurs prédécesseurs ont fait dans le passé, non, Seigneur, ils Te récitent le «Pater» amendé, en songeant aux affaires publiques, s'ils n'aiment pas mieux calculer leurs revenus en deniers revalorisés et en honneurs mondainement monnayables. Oh, ils se méfient de nous, laïcs catholiques, appelés à administrer l'État d'après les anciennes doctrines; ils se font, à la fois, les annonciateurs d'un sécularisme mutateur et les fourriers d'un socialisme mutant et préparent à un christianisme socialement revu et dogmatiquement corrigé, afin de faire rechercher Ton Royaume dans les régions supérieures du Progrès anticapitaliste réalisé. Le «social» rongant leur «moral» et leur «moral» dévorant le religieux, ils se façonnent une nouvelle mentalité spirituelle par l'ascétisation du matérialisme hédonisant de l'Occident et la systématisation de la philosophie du commerce, pratiquée dans nos régions. Et, tout progressistes qu'ils se disent, ils vont rejoindre les conservateurs bolcheviques, sinon les fils de la perdition tatare, en se vantant d'être plus près de Ton Évangile que les

chrétiens qui n'auraient pas toujours, à l'exemple de leurs frères rouges, nourri les affamés.

Tu sais bien, Seigneur, que ces frères rouges n'en font rien et qu'ils n'ont jamais essayé de s'attaquer pratiquement au problème de la faim à vaincre, alors qu'ils s'obstinent à parler, à reparler et à parler encore des miséreux qu'ils oublient dans le concret. Ainsi ces Pères d'une église schismatique et faiseurs d'impairs dans la Tienne poursuivent leur but: mettre en parallèle, avec le message du Christ-Dieu, un message du Christ-Homme, exiger pour l'un et l'autre l'engagement total de Ton Institution, faire disparaître, sur les deux plans, si plans il y a, par une opération quasiment mathématique, le terme identique de «Christ» et s'arrêter à une sorte d'équation, disant qu'à côté du message divin, il y aurait un message humain, obligeant, l'un et l'autre, le chrétien à se faire pratiquant aux deux niveaux. L'astuce, Seigneur, me semble résider dans le fait qu'on s'efforce de présenter le «message de l'Homme» — qui, à la fin, ne sera plus mis en relation exclusive avec Toi — comme le complément direct, logique et indispensable du «message de Dieu», lui aussi étrangement «matérialisé» ou «humanisé», lors des étapes successives menant indubitablement au processus de l'intégration: l'un sera l'autre, Ton Message sera bientôt le message-type du Père Telettel, engagé, en Ton Nom, à ce qu'il prétendra, dans la bataille entreprise, dès le début, pour la dictature finale du prolétariat.

À chaque lever du soleil, Seigneur, Tu m'offres ainsi un choc, comme chaque matin Tu me donnes le pain quotidien, en grâces ou en peines, en grâces et en peines; celui que Tu me réserves aujourd'hui me vient d'un écrit catholique, dans lequel un frère attendri verse les larmes verbales suivantes:

«Les peuples chrétiens sont en train de perdre soit la foi catholique en suivant les évêques, soit leur respect pour les évêques en touchant du doigt leur apostasie immanente.»

Pourrai-je contredire avec succès ce grand blessé qui, par devoir, s'évertue à faire crever les erreurs, en bondissant sur les tromperies les plus gangrenées? Saurai-je bien, sans Ton Appui, ramener les aveuglés, les fourvoyés et les aberrants à l'ordre, au calme, à la prudence et à la lucidité où ils saisiront

enfin l'essence de la charité qu'ils prétendent servir? Car ils comprennent mal l'amour du prochain qu'ils veulent aligner sur une doctrine politique; c'est un amour qui s'égaré sur un plan où le marxisme, en phrases sonnantes, se plaît à étaler son «sens social», affiché, déjà, à tous les murs du monde, crié sur tous les toits de l'univers et martelé dans les esprits les plus réfractaires comme une sorte d'ordre de ralliement ensorceleur. Le règne de l'Antéchrist, s'il voulait mettre ce masque, ne pourrait chausser meilleure trappe à l'intention des pauvres croyants, flattés et fouettés, à la fois, et pris, finalement, telles des bêtes traquées, au plus perfide des pièges doctrinaires.

Je ne cesserai, Seigneur, de conjurer Ta Bonté, pour que Tu fasses sentir, voir et admettre à ces esprits primaires, oui, primaires, dussent-ils porter bonnet de docteur ou bâton pastoral, l'atroce confusion qu'ils font, le criminel désordre qu'ils créent dans les âmes de leurs ouailles, en égalant les rapports humains du marxiste au principe de la fraternité chrétienne. Tu sais que ce n'est pas le même sujet — ou le même objet, dans la dialectique athée — que visent le chrétien et le marxiste, celui-là allant à l'individu visible et palpable, toujours sensible à l'attention qu'on lui porte, et celui-ci s'adressant à quelque chose d'abstrait, d'intangible, d'inexistant même du point de vue de la personnalité directement abordable et passible d'un appel, d'un acte ou d'un geste charitable.

Ce qui fait la grande misère de beaucoup trop de nos docteurs, professeurs, recteurs, savants et directeurs, c'est qu'ils ont été, qu'ils sont toujours et qu'ils entendent rester les «élèves» des gloires du social-marxisme progressiste; c'est que leurs vues s'adaptent automatiquement à celles de leurs «maîtres» et que leur vocabulaire à eux est miné dans le plagiat. Ils Te feraient de «Justice et Paix» une organisation à sens unique, fonctionnant, face aux pays catholiques, dans l'intérêt majeur des marxistes qui n'ont pas la moindre peine à substituer leur jargon, mieux approprié aux exégèses de la vocation politique de Ta Fondation, selon eux, à celui des Pères d'Église. Ils en parlent, ils en parlent beaucoup, ils en parlent beaucoup trop sous la conduite de certains défroqués. La formule me scandalise, Seigneur, parce que j'ai appris à

voir la première vocation de Ton Église, l'inégalable, l'irrémissible, la seule qui, plus que jamais, puisse compter, dans une tout autre direction; elle est d'ordre salvifique, uniquement, et se refuse à toute confusion doctrinale comme à toute corruption spirituelle. Et le salut, Seigneur, n'est pas collectif, il ne se fait pas par la Société, il n'est pas garanti par le groupe, il est pour et par l'individu. L'individu restant maître de sa destinée intérieure, a son pôle métaphysique en Dieu, autour duquel il ne cesse de tourner. La collectivité, en revanche, est sans centre d'action spécifique, quoiqu'ils la disent en route vers l'humanisme intégral que le peuple — jadis de Dieu — espérerait réaliser dans un paradis terrestre, en dehors de toute influence métaphysique. L'intention de créer l'univers concentrationnaire à travers une doctrine sociale, définie par Marx, se fait manifeste; on finira par l'accélérer à travers la création d'institutions apparemment ecclésiastiques qui nous doteraient de cinq mille «sedes apostolicae» et de cinq mille sources d'erreurs, d'hérésies et de schismes.

De quel droit, Seigneur, ces corrupteurs se prévalent-ils pour prétendre à la reconnaissance de Tes Croyants, dès qu'ils réussissent à se mettre en contradiction avec telle encyclique ou avec telle vérité transmise? Seraient-ils plus autorisés que les successeurs de Saint Pierre, ayant une vocation autrement valable? Auraient-ils plus de sagesse que les Saints Pie V et Pie X? Plus d'inspiration que Pie XII et Jean XXIII? Seraient-ils nantis du don gratuit qui, ajouté à leur talent, leur accorderait l'infailibilité qu'ils déniaient à Paul VI, statuant «urbi et orbi»? Pourquoi les croirais-je, pourquoi les suivrais-je, en refusant de croire et de suivre Ton Vicaire? Quelle est leur folie dans la prétention et quelle leur démente dans la fatuité?

J'ai bien peur, mon Dieu, que l'Eusébianisme du quatrième siècle n'ait repris avec une vigueur décuplée. Car ce qui risque de l'emporter chez ces gens, ce n'est ni la foi, ni la prière, c'est la politique active, faite avec engouement, avec aheurement dans la direction du marxisme le plus virulent et le moins humain. Et, déjà, les nouveaux Acaciens sont à l'affût pour prendre la relève.

III.

Les Acaciens, comme les Ariens de toute nuance, ont voulu faire, à leur tour, leur petite révolution dans Ton Royaume, et, comme toutes les révolutions, celle-là aussi a fait appel aux constitutions basses et aux âmes traîtresses, affamées de désordre universel et de proies à saisir dans la confusion. Dès que des hommes sensés, comme Pélagé et les siens, même s'ils vivent saintement, avant de servir trop la «ratio» et de marquer, face à Toi, leur indépendance pour se faire commandant de leur propre salut, ont peur d'être jugés attardés, isolés et incomplets, ils se mettent à flatter leur nature humaine, à diriger leurs regards vers le monde, à montrer une sorte de «*liberum arbitrium indifferentiae*» et à avoir honte de ce que Ton Saint a appelé «*desiderium naturae animae in cognitionem et amorem Dei*». En quittant les voies traditionnelles de la bonne interprétation et des distinctions exactes, ils se croient supérieurs aux meilleurs de Tes Serviteurs et vont s'égarer dans le labyrinthe des absurdités. N'oublent-ils pas plus vite qu'ils n'arrivent à penser? La doctrine de la «liberté religieuse», enseignée par le nazisme, les avait emprisonnés, physiquement et spirituellement. En ces jours du socialisme exacerbé en marche, ils changent de camp (de concentration, peut-être), en s'imaginant avoir retrouvé la vraie, la grande, l'incomparable liberté, brillant vase vide qu'ils n'arriveront pas à remplir de joie, de satisfaction, de bonheur et d'amour. Ils reculent devant tout semblant de contrainte, fût-ce celle des dons acceptés et des certitudes que Tu leur concèdes par chocs, mais qu'ils disent acquises par décision personnelle.

Le peu de sagesse qu'ils parviennent à s'incorporer, soumise, elle aussi, à leur loi de la «mutation», à ce qu'il paraît,

fait prendre de l'extension à une de leurs provinces intellectuelles, où, seule, l'ivresse du pouvoir a élu domicile. Comment pourraient-ils comprendre que la liberté a un contenu sui generis, qui est l'ordre, qu'elle en est le sens et qu'elle se fera arbitraire aussitôt que la structure harmonieusement conçue ira s'ossifier dans l'appareil technocratisé? Et voilà la misère grandissante dans Ton Église — celle que Tu n'as pas tellement voulue: qu'aujourd'hui la liberté y est pervertie en processus illimité de démocratisation et que l'ordre y a attrapé les rhumes de l'organisation bureaucratique.

Fais, Seigneur, je T'en prie, qu'en ces temps de la démesure dans la liberté, du subjectivisme dans les jugements humains portés sur Tes Affaires et de l'ecclésiastique le plus ossaturé se confondant avec le christianisme le plus pur, je ne me fasse pas protestant, en succombant aux tentations de ceux de Tes Oints qui s'attribuent une autonomie dans l'interprétation de Tes paroles! Ne permets pas que je devienne anglican sous la pression d'hommes sacrés, irréductibles contempteurs du transmis et du transmissible! Sauve-moi de leur manière d'être chrétiens qui tend à se faire amusement dans un jeu où le rectangle devrait s'arrondir et le rond se transformer en carré! Et mets à l'abri de l'infection luthérienne le bon reste de Tes Théologiens, — Tu n'ignores rien de la réhabilitation qu'ils poursuivent, en déclarant Saint hors cadre le discoureur de Wittenberg, appelé à révolutionner à nouveau la vie religieuse dans le monde!

Certes, Seigneur, les mauvaises herbes dans nos champs de blé n'ont jamais eu cette richesse en espèces ni cette intensité en couleurs qu'en ce moment. Jamais, auparavant, nous n'avons senti comme aujourd'hui que, tous, nous sommes hérétiques, plus ou moins, parce que, dans nos pratiques religieuses, nous avons pris la mauvaise habitude de négliger le tout au profit du détail suraccentué. Accorde-nous donc la grâce de la Foi qui soit aussi piété, de la vue qui nous fasse apercevoir ni un Christ trop humanisé, ni un Rédempteur trop transcendé, de la vénération de Ta Très Sainte Mère, pour qu'Elle ne centralise pas trop notre pratique! La Foi étant feu, donne-nous de la nourrir comme un feu, en nous assignant les combustibles spirituels indispensables: actes de contritions, prières et exercices d'abnégation!

Ma foi n'étant pas encastrée dans les concepts d'un jésuite quelconque, d'un scientifique moderniste ou d'un psychanaliste métapsychanalytique, tout en restant dans les mains et dans les langues de tous les ratiocinateurs postconciliaires, ne dois-je pas me méfier du levain littéraire de ces nouveaux Pharisiens et Sadducéens? Les revoilà, pour nous crier, en adorant, les uns, Sukkot-Benot, Nergal, Ashima, Nibhaz ou Tartaq et, les autres, Adrammelek ou Anammelek, comme il est écrit au deuxième livre des Rois, qu'ils T'amèneraient dans nos milieux, — notre premier mouvement, ne devrait-il pas être celui de la peur: «C'est une apparition de votre cru, c'est un phantasme que vous avez inventé et non plus le Dieu de nos pères. Ah, qu'il est loin, le temps, où nous reconnaissons sans la moindre difficulté l'existence de Notre Seigneur Jésus Christ dans chaque prêtre rencontré, alors qu'aujourd'hui, avec tous vos progrès, il nous faut mettre du temps et de la bonne volonté, beaucoup de temps et beaucoup de bonne volonté, pour arriver à nous douter de Sa Présence dans celui que nous osons encore nommer Son Élu!»

Oui, trop de Tes Élus — ne fussent-ils que trois sur mille — se perdent immanquablement dans les foules, ils aident à précipiter un processus de désintégration, par la faute duquel la communauté de Tes Fidèles, formée au moyen de l'amour, de la loyauté et de la piété — plus forte que les liens du sang et de la nation — se dissoudra, intérieurement, pour se serrer visiblement, pour se rassembler, pour se ressembler, en se massifiant, et pour former finalement une société polypodesque, cherchant à se tenir par l'intellect et par l'égoïsme. Mais rien n'étant plus désunissant que l'amour-propre et la raison déchaînée, il y aura toujours un élément radicalement disjonctif dans les actions d'agglutination qui feront, qui font déjà que les individus se livrent aux groupes, que les groupes s'engouffrent dans les masses et que les masses, fort rétives aux qualités de l'identité, de la sécurité et de la stimulation, se cantonnent dans l'anonymat, en exhalant l'ennui et en se noyant dans l'angoisse du désespoir.

Comment, Seigneur, voudrions-nous qu'une telle «société» pût encore jouer son rôle protecteur dans un monde d'où l'individu à défendre est banni, pour ainsi dire, où l'éducation

des jeunes, à un rythme accéléré, prend des allures collectivistes et où les groupements, à qui mieux mieux, renoncent aux aspirations aussi légitimes que naturelles?

De quoi avons-nous peur, Seigneur, en dehors de l'angoisse existentielle que nous ne vaincrons qu'en Toi, si ce n'est de nous regarder bien en face et de nous voir dans l'état où nous ont mis une intelligence corrompue et une spiritualité désessentialisée? Le travail permanent à faire subir à notre intérieur, en vue de l'élargissement de notre horizon et du dépassement de notre condition actuelle dans une affirmation courageuse du monde présent, s'embrouille, pour se défaire, dans un ballottement continu de théories et de méthodes qui se contredisent. Le brassage des matières d'instruction jamais épuisées, toujours changeantes et sans cesse condamnées à déboucher dans une anthropologie excessive, aux tendances ouvertement déicides et subrepticement homicides, va produire le dégoût de l'individualité, forte et bien tournée, et la haine de la personnalité, ouverte à tous les souffles de l'esprit.

La conséquence sera néfaste, Seigneur, en se faisant sentir dans une attitude généralisée que notre frère Louis Salleron a osé appeler «avachissement»: ce sera une épidémie caractérielle et spirituelle, à laquelle n'échapperont que ceux que Tu garderas d'être écrasés par les organismes modernistes, progressifs et progressistes qui prétendent nous servir, alors qu'ils nous desservent sur tous les plans, allant au-delà de la boue et de la bouffetance.

La civilisation des bourgeois athées, alliés aux matérialistes des camps capitaliste et marxiste, est visiblement impuissante à réformer la Société, en améliorant les individus au fur et à mesure que se développent les sciences. Ce fait palpable n'empêche pas tel ministre ou telle parlementaire de vanter «une nouvelle forme de culture», en visant le délire érotique, la folie avortante et la frénésie généralement cupide et assassine, usurpant droit de cité parmi nous. Telle parlementaire ou tel ministre semble exceller dans l'art de dire euphémiquement les choses déplaisantes et d'adoucir dans les termes ce qui est choquant dans les événements. Permits que j'aie recours à une expression plus brutale pour caractériser cette humanité qui va du luxe à la luxure, des fastes au stupre

et de la volupté à la turpitude, en l'appelant déculture, tout bonnement.

Et, pourtant, qu'elle est fière de sa «civilisation», cette engeance qui sent la parfumée, la parée, la pommadée et la cosmétiquée, extérieurement! Combien elle se croit admirable dans la culture de sa peau, de ses mains, de ses pieds, de ses ongles et de toute sa surface, exposée aux regards! Combien elle répand le fétide, intérieurement, combien elle empeste l'air spirituel et combien elle pue la sanie sous l'épiderme! Ah, qu'elle sait bien s'embellir sans savoir se réformer: l'ornement, chez elle, fait la loi, et l'amélioration le malheur!

Je n'ignore pas, Seigneur, que les promoteurs du déchaînement intégral nous reprochent, en nous voyant Te suivre, de désertier du monde, incapables qu'ils sont de détecter Ton Omniprésence ou d'entendre jusqu'à la fin les paroles dites à la Création: «Dominez la terre»! Les comprennent-ils de travers, à bon ou à mal escient? Peu importe, puisque nous entendons rester maîtres de la matière, dans les plus surprenants comme dans les moindres de ses effets, sans nous faire gouverner par elle. Il se pourrait, évidemment, que certains milieux catholiques pussent manifester à cet égard une étroitesse d'esprit qui, d'après le Cardinal, ne serait pas de Dieu; ce qui est indubitable, c'est qu'il existe partout des milieux dirigeants, cercles prétendument catholiques inclus, dont la largesse d'esprit a beaucoup trop du diable.

C'est cette part, redoutablement grosse, du diable qui s'empare, par spoliation autant que par prise, surprise et conquête, de l'univers particulier, dans lequel la propagande outrancière du vingtième siècle, sous prétexte de former l'opinion publique, tient à exercer sa tyrannie. L'Opinion Publique, Seigneur, est devenue, sinon «supplementum verbi Dei», pour le moins une impératrice, à la cour de laquelle tous les archirépublicains, qui sont légion, avec tous les démocratiseurs, qui ne sont pas moins nombreux, accourent pour rendre leur culte à la Souveraine absolue, très grande dispensatrice de vérités suspectes. À cet effet, elle dispose de tous les moyens, allant des mécanismes électroniques au mensonge motorisé, qui forcent l'invasion de l'instructisme sans éducation dans les écoles et la mainmise du culturisme béotien sur

les masses. Toutes les doctrines, les vraies et les fausses, sont également bonnes, du moment qu'il plaît à une majorité accidentellement obtenue de leur accorder force de loi. Il y a, indéniablement, un fétichisme quelconque dans la marche de la formation du génie universel polycéphale, appelé par Monseigneur Toutlemonde à arrêter les certitudes de tout un chacun et à définir les convictions des imbéciles avec celles des capables.

Ce qui, aujourd'hui, se dit qualifié à former l'homme par l'information, ne fait que distiller le médiocre et refabriquer, au jour le jour, à quelque très rares exceptions près, le Credo de Monseigneur Toutlemonde. Le cuit-à-toutes-les-sauces, servi à chaud, en dénaturant les goûts individuels et en activant les coliques cérébrales par le brouillé, l'indigeste et l'inassimilé, multiplie les indispositions intellectuelles et spirituelles, en coupant le circuit normal de la réflexion personnelle et de la méditation autonome.

Ta Nouvelle Église, Seigneur, celle d'Après-Vatican-Deux, ne s'est, malheureusement, pas mise à l'abri des pannes touchant à l'émotion, à l'imagination, à la logique ou à la cogitation. Le désordre, manifesté dans le sentir et dans le penser de Tes Disciples frais émoulus des nouvelles écoles, se reflète en gros dans les parlotes et les palabres incessants qu'un peu partout on organise sous le manteau du dialogue, de l'oecuménisme, du synode et de la coexistence dans un univers pluraliste. Tous ces colloques, qui s'éternisent en se répétant, sans jamais se solder par des succès patents, se passent, en règle générale, à des étages spirituels différents; les partenaires ne se rencontrant que très rarement au même niveau, leurs expectorations vont se perdre, soit dans l'insensé, soit dans le ridicule, l'un et l'autre également favorables à des expérimentations du même acabit. Dans le trafic général des prétendues idées du jour et des dernières nouvelles, dominé d'une manière croissante par le Service de la Désinformation Partisane Dirigée, la liberté d'expression tend à devenir notre ultime grande illusion. Dès lors les rencontres internationales monstres n'arrivent plus qu'à aiguïser les préjugés et à envenimer les sentiments, les uns bafouant la justice et les autres empoisonnant la paix. Profiteront de ce brouillamini général seuls les agents de l'Est qui viennent nous vendre les pilules Murti-Bing,

inventées par un expert en la matière, le Polonais Stanislas Ignatius Witkiewicz, qui les décrit et qui les vante comme une espèce de médicament infailible dans l'octroi permanent de la joie, du bonheur et de l'existence terrestre indolore.

Voilà, Seigneur, les lieux d'aberration où persistent à s'égarer certains de Tes Fils, — oui, même les meilleurs sont portés à suivre la pente générale, si Ton Infinie Bonté ne s'ouvre pas toute grande à nos supplications.

Nous avons trop tardé, Seigneur, à répondre au message qu'il y a un siècle Tu adressas à Ta Servante Teresa Higginson, en lui intimant l'ordre de faire adorer Ta Tête Sacrée, Temple de la divine sagesse, Foyer des clartés éternelles, Sanctuaire de l'intelligence infinie et Providence contre toute erreur. L'appel venait de Ton Amour, quand Tu nous fis inviter par l'intermédiaire d'une «sainte» qui n'a eu ni les honneurs, ni les succès, qu'elle méritait — et qu'elle mérite toujours, — Ton Trésor de science, Gage de la Foi, ayant été méconnu et l'étant proportionnellement aux imperfections croissantes des fondements de ce que Tes Enfants appellent «savoir», «connaissances» et «lumières». Ta Prescience a évalué à leur juste poids les cassures dans notre érudition, dans nos notions et dans notre bagage culturel. Elle le taxe de déficience, de lacune, d'irrégularité raisonnée, d'excentricité dans l'opinion émise, de confusion dans les principes et, trop souvent, de truisme grossier dans une affirmation. Tu ne cesses de vouloir que nous nous rallions, toujours plus fermement, à Ton Chef Adorable, afin que nous avancions de clarté réelle en clarté supérieure, jusqu'à nous hisser, bien au-dessus des ténèbres de l'entendement futile ou du discernement erroné, au beau milieu des splendeurs, venant du Palais Étincelant de la Tout-Intelligence.

Qu'avons-nous obtenu par la déconsidération continue de Ton Chef Sacré et de ses émissions enseignantes? En s'adaptant à l'esprit du monde, Tes soi-disant Disciples se sont accordés non pas avec les sciences ou les connaissances des hommes du monde, mais avec leur ignorance. Ils se sont empressés de faire abstraction, dans leurs pondéreuses études sur «Justice et Paix», sur «Le chrétien et la politique», sur «L'éducation des libérations successives», de la Vérité Révélée.

Ils ont quitté les provinces de leur compétence et de leur discipline particulière, en laissant les territoires ainsi abandonnés à la trop facile conquête de Tes Ennemis. Sans coup férir les philosophes, les psychanalystes, les économistes et les sociologues athées, avec l'aide de Tes serviteurs néo-modernistes, se sont établis dans Ton Royaume. Dépassant maintenant les bornes de leurs spécialités et s'appropriant les réserves culturelles d'autres fuyards, ils s'acharnent à propager partout leurs pauvres petites doctrines tachetées d'erreurs. Car, en rapetissant le vrai et en suggérant le faux, ils se prononcent péremptoirement sur des questions, dont les matières échappent à leur faculté intellectuelle, unilatéralement développée.

Tu connais bien leurs façons de procéder:

Un calculateur se présente, on l'engage comme tel, et c'est en danseur qu'il opère dans le domaine des mathématiques. Nous avons besoin d'un théologien de classe, — un paléontologue en clergyman s'amène, se dit philosophe aussi et commence à chanter les merveilles de la terre en transformation; il le fait, d'ailleurs, selon les règles de l'art d'un barde en extase! Dans ses vues poétiques, qui se détournent à peine du Créateur, il réussit à faire de la matière-diable, par le truchement d'un verbe exégétique sans cesse enflammé et par un tour de passe-passe transformiste, une sorte de matière-dieu qu'il n'ose pas encore vénérer, tout en s'apprêtant à en faire un objet d'adoration universelle!

Ils sont bien affirmatifs, ces savants, au sujet de nos glorieux lendemains. À les entendre, le Transformisme n'aurait pas encore livré ses tout derniers secrets, loin de là, le Progrès en progrès arriverait, d'ici peu, mettons: d'ici quelques siècles, à changer en rossignol un hippopotame et en colibri un caïman. Ce serait là une des premières étapes vers la démonstration, par les faits, de la mutation d'un perroquet parlant en homo sapiens: la nature créatrice nous réserverait beaucoup de ces surprises, et l'Homme seul resterait Maître de la Matière, spiritualisable et transcendable au bon gré des particuliers, pour triompher bien un jour des difficultés qui, en 1975, sembleraient se poser encore et s'opposer à l'inva-

sion des Cieux et à leur occupation par la force humaine thermonucléarisée.

Je Te supplie, Seigneur, de ne pas tenir compte de cette saillie d'humeur railleuse qu'il m'était difficile de dompter au premier coup de ma volonté! Je n'ai pas le moindre doute au sujet de Ta Décision de ne pas autoriser les espèces animales ou végétales à quitter leur état de prisonnières, enfermées qu'elles sont dans les limites de leur nature. Non, Tu n'as pas encore consenti à la réalisation des rêves de métamorphoses, qu'ont nourris les Ovides de toutes les littératures; Tu n'as pas encore permis aux gens ou aux choses de faire de larges bonds pour passer, allègrement, d'un cadre à un autre, en usurpant, sans opposition apparente, soit des natures voisines, soit d'autres qui seraient plus ou moins en dehors de l'ordre traditionnel. Aucun paléontologue, fût-il théologien et philosophe, à la fois, ne parviendra à m'imposer l'assertion qui voudrait que le moineau, se démenant devant ma fenêtre, descendît directement d'un dinornis brésilien, et que mon voisin, qui n'arrête de Te louer à rebours, dût m'apparaître comme la — provisoirement — dernière forme du callitrix primaevus. La force vitale progressive, à laquelle se rapportent les nouveaux darwiniens, aux conceptions cosmiques, ne m'interdit pas de raffiner mon esprit, bien à l'intérieur de mes plates-bandes intellectuelles et spirituelles intimes. Mais elle s'exerce infiniment loin de l'aire où Ton Autorisation coopérante se plairait à admettre, dans un laps de temps raccourci à deux mille ans, peut-être, le changement insolite d'une tête de chou en tête d'enfant. C'est un jeu que Tu as réservé, me semble-t-il, aux cinéastes qui, de par les dons d'imagination que Tu leur as consentis, ont assez bien réussi à faire du pic un personnage follement «hominisé», à apprendre au lapin de garenne de prêcher la morale au genre autrement humain, dirigé par nos très superbes Sans-Dieu, et à accorder à une souris irlandaise des facultés thaumaturgiques pour ainsi dire illimitées.

Sans discontinuer Tu nous fais comprendre que ni le sociologue, ni l'économiste, ni le philosophe, ni l'historien, ni l'homme politique ne peut, chacun en ce qui le regarde spécifiquement, porter un jugement définitif sur les faits et

les choses, à moins qu'il ne tienne, pour des raisons inavouées, mais manifestement intéressées, à se montrer unilatéral et subjectif dans ses arguments péremptoirement présentés. Le pauvre non-scientifique ne s'en apercevra pas; toutefois ce même pauvre non-scientifique sera toujours prudent, sinon réticent, dans l'acceptation des thèses ou des contre-thèses en présence, sachant vaguement que chaque branche des connaissances humaines doit être complétée, corrigée et équilibrée par les autres. Et là, où, toutes ensemble, elles restent coites devant les phénomènes surnaturels inexplicables, il a recours aux Vérités révélées, instinctivement, l'intuition, l'imagination et la raison non perverties lui indiquant la voie à suivre chaque fois que la vérité ne sera pas atteinte, humainement et naturellement. Comme moi, Seigneur, il suspectera tout jugement scientifiquement personnel, érigé en principe ou en loi rationnelle, de sortir du cercle des certitudes objectives et de n'avoir que des rapports tangentiels avec les données scientifiques réelles.

Notre temps des cheveux longs, où les barbus font école, non par imagination raisonnée, à la façon d'une mode, mais par pure contagion, à la manière d'une maladie, ne connaît pas de bêtises plus élevées que celles des habiles savantasses progressistes qui, très doctement, très politiquement, répandent leurs propositions particulières dans tous les vents de fronde, préoccupés surtout à n'en manquer aucun. Bien nichés dans leurs branches respectives, qu'ils scient avec ferveur, ils font des efforts d'adaptation inouis, en essayant de chanter, à la fois, le «Hosannah» et le «Ça ira». La seule chose consolante dans ces phénomènes de désolation, pour autant qu'ils concernent Ton Église, c'est que le tronc de leurs juchoirs d'accommodation maltraités se maintiendra, le tronc restera vivant, pour rebourgeonner, reflleurir et reprendre branchage après leur chute: «ecclesiae altissima pulcherri-maque quercus».

Loin de moi l'idée, Seigneur, de discréditer le plus grand nombre des mandarins, même s'ils n'ont pas l'habitude de passer chez Toi. Il y en a qui ont à coeur de servir la Vérité, qui en disent une, de temps à autre, quoique trop souvent il s'agisse d'une petite vérité, d'une vérité tronquée, d'une

vérité approximative qui n'est jamais LA vérité, toute la vérité. Regardant les choses à la loupe, mettant et remettant leurs lunettes d'approche, ils ne réussissent qu'à voir des paysages très limités de l'immensité des régions qu'a couvertes la Vérité. Leur vue, longue ou petite, exagère le visible, alors qu'ils exaspèrent le secteur représenté comme «pars pro toto». Le libre jeu des regards, appelés à embrasser le tout, est faussé au départ, et l'observation directe, personnelle, s'apparentera à celle d'une caméra, agissant dictatorialement dans le choix des tranches éclairées de la réalité. Rétrécie à son expression dérisoire et couchée dans un fatras de considérations tournées en philosophisme, la Vérité, qui est la moins patente des réalités, se trouve réduite à bien moins que la portion congrue partout où elle devrait nourrir davantage et enseigner mieux. Les grands souffre-faim du vingt-et-unième siècle seront des «verum quaerentes». Nous préparons bien leur avènement, en réalisant ce que le Cardinal avait prédit, il y a cent-vingt-cinq ans:

«... d'ici peu vous aurez la Hiérarchie de l'Église, l'érmite et la jeune fille martyrs, le Confesseur et le Docteur, l'armée des Anges, la Mère de Dieu, le Crucifix, l'Éternelle Trinité supplantés par une sorte de mythologie païenne sous prétexte de noms sacrés, par une création certes de haut génie, d'intense, de fascinante et d'absorbante beauté pour l'âme, beauté dans laquelle, cependant, il n'y aurait rien de profitable pour la religion, rien de l'autre côté qui, directement ou indirectement, ne servirait qu'à corrompre la nature et les puissances des ténèbres.»

Ils ont certainement le droit, humainement parlant, de faire ce qu'ils font; ils l'ont moins, chrétiennement parlant, dès que leurs actions et leurs hypothèses font percer quelque chose des mises en doute temporelles qui, de nos jours, sont devenues la grande tentation des «aggiornamentatori». Auraient-ils oublié que cette tentation, quand elle à l'air de se faire selon leur nature, au lieu de se faire contre elle, manifestement, à déjà pris possession d'eux? En l'acceptant, ils se la sont appropriée, alors qu'ils auraient dû la repousser. Ils la retiennent pour la faire propager en formules, rédigées par eux et semées par eux. Ils y insistent, en venant la défendre devant

mes frères et moi. Ils en sont pollués dans l'âme et dans l'esprit, et ma raison, face à leurs actes, se fait inquiète jusqu'à ne plus verser dans les mêmes moules de penser ses propres réflexions. J'aurais honte, Seigneur, indiciblement honte, si j'appliquais à Toi et à Ton Église les termes que je mets à la définition de ma cuisine, de mes états de santé, de mes opérations de banque et de mes petits faits de chaque heure. Je distinguerai toujours, avec Ta Bénédiction, les ordres différents qui nous sont propres; je tâcherai de faire voir, à tout moment, les deux plans superposés qui nous séparent. Accorde-moi la force et le pouvoir de le leur rappeler sans répit!

Tu les vois bien, Seigneur, Tu les entends mieux que moi, car Tu les surprends même dans leurs sous-pensées, quand ils parlent de la Foi, quand ils se prononcent pour la Foi et quand ils traitent scientifiquement de la Foi; Tu les regardes, quand ils la décomposent, quand ils la mettent en mots et en phrases, quand ils la recomposent par phrases et mots mis de travers, après l'avoir rédigée en fiches. Oui, ils fixent Tes Paroles sur fiches, ils les séparent, ils les groupent, ils les resectionnent, ils les juxtaposent, ils leur donnent des significations conformes à l'esprit du jour, ils le font dans un jargon indigestement «scientifique», ils rendent le tout incompréhensible au bon sens des gens simples, des gens spirituellement, intellectuellement et moralement sains, ils s'agitent, ils se débattent, ils se remuent, ils se donnent de la peine avec la Foi, mais ils ne la sentent pas. À force de la dissoudre dans leurs bains verbigènes, ils n'en ont plus, ils n'en transmettent plus, tout en nous en parlant. Ils nous fabriquent des schémas, ils nous forgent des clefs, ils nous font voir du «structuralisme», des études de formes, de la morphologie et du formalisme bibliques, ils nous bricolent des instruments à mettre au service d'une «nouvelle articulation de la Foi», ils nous sécularisent Ton Message, ils nous sacralisent leur politique rougeoyante, et quand, par hasard, par erreur ou par atavisme, ils s'amuse à prêcher, ils ont soin d'appeler «acte politique» leur dehors de sermon. En contrefaisant Marx, jusque dans ses mots-clefs, et en le mettant en parallèle avec Toi, ils font usage d'un bavardage phraséologique générateur de vocables qui, en touchant à tout, ne savent plus

grand-chose de la Révélation, de l'Esprit Saint et de Tes Commandements. Captent-ils seulement le sens des mots qu'ils emploient ou bien ne font-ils que les abouter comme les enfants feraient avec des boîtes vides de conserves? Renforcent-ils l'incompréhension des témoins du miracle pentecostal qui, au lieu de perdre la parole à la vue des événements insolites, de s'agenouiller et de croire à la Majesté de l'Esprit Saint, ont eu le mot facile, très facile, trop facile même, puisque c'était le mot pour rire, le mot qui se moquait des Apôtres, élus du Seigneur et comblés de bénédictions célestes:

«Ils sont pleins de vin doux!»?

Comment pourrais-je ne pas être perplexe devant l'étroussée croissante — encore un progrès! — des esprits soi-disant supérieurs, trouvant dix mille verbes tintants pour couvrir de semblant de savoir, d'intelligence et de sagesse les étendues de leurs incompétences, de leurs naïvetés ou de leur sottise? En mettant le néologisme rempli de vent et de néant à la place de l'essence, Seigneur, ces gens s'imaginent avoir fait disparaître à tout jamais la grandeur des principes, des faits et des choses. En ramenant le langage aux dimensions de leur petite morale et de leur astuce enflée, ils se plaisent à dire passé le trésor inaltérable des temps révolus, alors qu'ils ont hâte de transmettre farouchement aux générations montantes leurs mièvreries philosophiques.

Je les vois se battre pour traduire, pour transposer Tes Paroles d'il y a deux mille ans dans leur franc parler de ce jour, sans qu'à cette fin ils fassent des efforts, tendant à dégager des mots les effets actifs que Tu as su obtenir dans le temps. C'est qu'ils sont plus épris de leurs propres réflexions que des Tiennes et qu'ils cherchent à substituer à Ta Sagesse Divine leur polyscience, à répudier le transmis d'hier, à pratiquer la grande faille dans la tradition et à faire partir la nouvelle religion des révélations de tel Père Jenesaisqui ou de tel Maître Onnesaitdoù. Parfois, il faut le relever, leur savoir est ahurissant, et leur faculté de présenter les choses les plus incroyables et les moins attendues paraît géniale. En étalant devant nous les mille et une conceptions d'une théologie mise à jour, ils nous donnent le vertige qui menace de nous plonger dans l'abîme de leur érudition.

Seigneur, je connais mal la réaction qu'ont eue mes frères et soeurs dans la foi au bord de ces gouffres de savoir. Quant à moi, je m'y perds, tout simplement, sans T'y trouver. Leurs théologismes se dissolvent dans les ténèbres des approfondissements, et ce qui me reste, à la fin, ce sont des mots et encore des mots: oui, ils font une musique effarante, en tintinnabulant du «Dieu absent», du «Dieu mort» et de l'«Homme déifié» à une frontière innommable, où la science, devenue littérature, tend à se liquider dans la babiole.

Leur grande affaire est de se rabattre sur l'homme qu'ils ont la prétention d'avoir redécouvert dans toutes ses dimensions. L'homme, Seigneur, Tu sais bien ce que c'est, puisque Tu n'as pas hésité à en prendre corps et nature, afin de mieux pouvoir nous indiquer notre vocation réelle. Ah, qu'il est peu de chose, s'il n'est pas à Ton Image! Et encore, dans Ton Surprenant Exemple, a-t-il été autre chose qu'une recherche vivante et continue du Père, recherche opérée au fond des prières, dans les frères misérables, soutenus sans cesse, encouragés, bénis et soulagés, dans les souffrances aux innombrables variations et dans les sacrifices étendus jusqu'à la mort? Et n'as-Tu pas montré qu'il est le plus grand, cet homme, le plus honnêtement humain, le plus sérieusement dépêché, quand il revêt, dans la simplicité et dans l'humilité qui semblent ignorer la personnalité qu'on est, tous les attributs, nobles et généreux, le l'enfant? Qu'est-il, en fin de compte, dans les explorations les plus poussées des savants, sinon un néant présomptueux, mis en chair et dépouillé de tout complément d'âme?

Le plus attristant dans ces développements étourdissants, c'est que la voix de l'homme, vox humana naturaliter precans, en avilissant Ton Verbe dans le verbiage, a de moins en moins la possibilité de parler de Dieu; dès que le prêtre vernacularisant s'adresse à nous pour prescrire nos attitudes, introduire aux textes, interrompre la solennité des mouvements, faire des remarques troublantes, délayer Tes Paroles et banaliser ce qui avait été fin, subtil, délicat et spirituel dans les offices religieux, nous ne T'entendons plus: ni dans le silence, ni dans le rite, ni dans le chant, ni dans la musique sacrée, ni dans la prière dite en commun. C'est comme une entreprise générale

d'insensibilisation, visant à l'anesthésie du coeur, malgré tout ouvert à Toi, et d'insonorisation, travaillant à assourdir l'âme qui T'appelle.

Non, Seigneur, cette sous-église, cette «ecclesia loquax» ne peut plus avoir beaucoup d'attaches avec notre «ecclesia orans», notre «ecclesia laborans» ou notre «ecclesia certans».

Et c'est ainsi que renaissent les procédés des Ariens. Leur imitation est magistrale: pour formuler des principes, on utilise des termes vagues et ambigus qui, dans l'oreille et dans l'esprit des très simples fidèles, sonnent comme le bon vieux langage catholique. Seuls les examinateurs sérieux, philosophes croyants autant qu'humbles théologiens, fixeront à la longue l'hétérodoxie de ce qu'on s'applique à dire orthodoxe dans les milieux suspects.

C'est ainsi que nous progressons, Seigneur, n'en doutons plus! Nous pénétrons, à des allures presque éperdues, dans les arrière-fonds de la misère universelle, et c'est de là que, de temps à autre, Te parvient, de la part de Ta Chrétienté, ensevelie sous des masses de connaissances déviées, le cri atrocement lointain:

«De profundis clamo ad Te, Domine . . .»

IV.

Ces cris de langueur mystique se font rares, cependant, depuis que la religion des centrifuges, cherchant leur salut dans un «horizontalisme» au ras de terre, fait fixer aux bras étendus d'un Christ sans tête les yeux des nouveaux initiés. Bien livrés au monde, duquel Tu Te vois exilé, ils se font les très habiles artisans de l'intrusion du Temporel dans Ton Royaume, en préconisant la joyeuse coexistence du fini et de l'infini, du mal et du bien, du mammon et de Dieu en une complicité d'actions, auxquelles ils apportent leur coopération unilatéralement concédante. Ne proclament-ils pas la nécessité de faire cadrer, périodiquement, la réalité pensante, croyante et priante avec la réalité agissante, consommante, politisante, dégradante et avilissante? Tu leur rappellerais le passé véhémentement opposé à cette tendance d'acclimater la vertu dans le vice et la bénédiction dans l'exécration, qu'ils s'en montreraient publiquement amusés: oui, du temps des fascismes noir et brun on conseillait la résistance aux prêcheurs officiels de l'accommodation, on nommait héros les forts, les solides, les insurgés et les réfractaires, mais, vois-Tu, les temps, en accordant un monopole de conquête à un certain fascisme écarlate, ont réussi à adoucir les angles des caractères fermes et stables, tout comme ils sont parvenus à arrondir ceux de l'optique en philosophie et de la réflexion en théologie!

En mettant leurs voiles (rouges) dans le vent de l'histoire (marxiste), les bons apôtres de l'évangile inversé agissent comme si toute adaptation allait se faire, automatiquement, dans les aises des paresseux, voyant avec plaisir toutes les anciennes institutions détruites: le monde ne serait plus trans-

formé par la Foi, mais la Foi changerait sous l'impulsion du monde en mutation. Parce qu'ils ont une indéniable aisance de parler en termes bibliques, de bien placer les expressions touchantes, qui dérèglent, et de faire étalage d'une renommée d'expert dans le domaine des vérités accidentelles, ils taisent à dessein, en se réclamant de la vraie doctrine, le fait que le clergyman ne fait pas le moine ni que les paroles hautement «religieuses», employées à contre-sens et à contre-temps, mettraient à l'abri d'une disgrâce telle que le prophète Balaam l'a encourue.

Que leur importe! À les entendre, il n'est plus possible de se révolter contre le fatal attrait de la vie mondaine qui, au-delà de toute perturbation et de toute confusion purement et simplement acceptées, offre une variété déconcertante de valeurs à exploiter. Pourquoi vouloir, à tout prix, poursuivre la vieille chimère du «constant» et de l'«inaltérable», à quitter tôt ou tard? Le monde s'est radicalement éloigné de ce que l'incroyant Einstein a cru voir en lui:

«Ils serait incompréhensible que le monde pût être compréhensible».

Einstein, Seigneur, n'a lu ni les exégètes, ni les paléontologues de l'époque künigo-teilhardenne qui ont admirablement réussi dans leurs efforts terrifiants de mettre hors de vue certaines disciplines de Ton Église et d'inviter le nouveau pouvoir de la rue, devenu, grâce à eux, un pouvoir politique sous les apparences d'un christianisme déclamatoire, à s'en prendre ouvertement aux dogmes.

Ce pouvoir répond bien à l'invitation, puisque ses tenants, dans la poursuite de leurs buts destructeurs, ne s'élèvent plus guère au-delà de l'atmosphère matérielle et sociale de leur ère. Ayant trouvé, physiquement, mentalement, sentimentalement, intellectuellement, leurs accommodements avec le temporel, à travers des offres incessantes de luxe, de pompe, d'éclat et de luxure, ils se mettent à l'affût maintenant des raisons spirituelles qui justifieraient le déchaînement des passions et l'autodéification de l'homme.

L'introversio des ancêtres les a un peu gênés dans l'oubli volontaire subséquent de l'esprit et de l'âme. Aujourd'hui ils

s'«extravertissent» avec ardeur, en portant leur intérêt majeur sur les sollicitations continues du monde extérieur. Le serpent du paradis perdu leur promettant la puissance terrestre, ils s'ouvrent complètement à l'influx de l'orgueil que Ton Tentateur du désert n'a qu'à caresser pour qu'ils succombent, pour qu'ils tombent (« . . si cadens . . ») et pour qu'ils adorent les divertissements de la jouissance et les arcanes de la domination brutalement physique.

Trop préoccupés de leurs destinées terrestres, ils n'auront plus le temps de s'occuper sérieusement de leurs destinées éternelles. Pour eux la Bible n'a plus raison tout à fait: depuis peu on est à même de Te servir, avec l'Argent. Tel synode l'a dit, sans le dire. Et voilà des religieux qui, en prenant la tête de certains mouvements, qu'ils appelleront «Vie nouvelle» ou «Église et Monde», renseignent leurs membres sur la vraie bonne nouvelle, leur enseignent l'heureux jumelage du Pouvoir salvifique de Ton Institution avec le Pouvoir politique, social et économique des gouvernements et réclament d'eux une sorte d'engagement radical sur la base du message évangélique; par les faits on démentira Ton Enseignement: «Mon Royaume n'est pas de ce monde», et par des actes, concrétisés dans mille écrits, on démontrera que, Ciel et Terre se tenant, en se complétant, Ta Parole devient pleinement saisissable à travers les visions raisonnées du Manifeste Communiste.

Dès lors Saint Jean ne peut que leur déplaire, quand il dit:

«Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, le monde vous hait».

À cette haine, ils désirent se soustraire de toutes leurs forces, en agissant de connivence avec le monde, en le flattant, en se considérant, contrairement à Ta Volonté, non pas comme tirés du monde, mais y jetés, résolument, afin d'y vivre le mieux et le plus longuement possible.

Le jour où ils Te rencontreront, Toi, leur Juge, ils Te devanceront pour T'aborder, tête haute, avec cette interpellation, aussi brusque que comminatoire:

«Il Te faut savoir que nous sommes du parti des fidèles archimodernes».

Eh oui, Seigneur, j'ai pu entendre ces propos, tenus devant des témoins dévots qui les ont crus assez fermes, pour les dire sortis d'une confession apparemment sincère. Ajustés au tout dernier état de leurs auteurs et traduits dans le langage adapté à leur dernière situation, ultime étape de leur fameux Progrès, s'écoulant dans l'Éternel, ils voudraient signifier, je suppose:

«Donc, nous espérons trouver en Toi un estimateur bien désantiquaillé, mesurant, dans l'esprit parfait d'après le Concile, avec les poids révisés de l'aggiornamento».

La pensée impie, que couvre un tel blasphème, n'est pas de nature à les rappeler à Ton Ordre, bien au contraire, ils sentent l'outrage, qu'ils Te font, encore moins qu'ils ne devinent le ridicule qui émane de leur «modernité». Ils ont si bien suivi les modes — mode de penser, mode de croire, mode de raisonner, mode de prier, mode de se comporter, mode de s'habiller et mode de se «libérer» — qu'ils ont fini par se distinguer des amateurs de la bonne vieille trotte, conduisant vers Toi, comme une chapelle-bar-garage de Nimporteou diffère de la Cathédrale de Chartres: cela permet aux occupants de fonctionner, à la rigueur, biologiquement parlant, mais cela est sans âme, sans chaleur et sans beauté. Comment peuvent-ils vouloir qu'une part importante de la Majesté Divine et de l'Amour du Maître y ait son habitacle?

Et les pauvres brebis de ces bergers d'élite postconciliaire? À l'égal des Apôtres d'après la Résurrection, débordant d'espoirs d'hommes du monde qui s'attendaient à jouer un rôle décisif dans Ton Empire Terrestre, ils n'arrêtent de questionner leurs chefs:

«Quand et comment entendez-vous construire le règne d'ici-bas?»

Oui, Seigneur, ils oublient beaucoup de choses, et d'abord que la religion, faite pour vaincre le monde, n'est pas donnée pour qu'elle serve à le conquérir, matériellement et politiquement; étant un service établi pour la sauvegarde des intérêts immatériels, elle est une spiritualité qui déborde le monde, en déclenchant des énergies capables de sublimer la vie. Il y a un Eden incommensurable entre Ton Paradis et celui des

compères Marx et Engels. Tu as permis au Cardinal, parlant de cet accouplement dans la confusion, de trouver une belle formule, retenue dans ses «Discours sur l'Université»: «that very Church-and-King spirit», par le truchement de laquelle il reflète la mentalité des catholiques, soucieux d'être en même temps Tout-citoyen-dans-l'Église et Tout-croyant-dans-la-Cité. C'est un esprit qui est trop avide d'État dans Ton Institution et plus avide encore d'Église dans les recoins de leur démocratie terrestre. Tu me pardonneras, Seigneur, si, malgré les mises en garde des Écritures, je fais allusion aux chocs inéluctables, résultant d'une fausse intégration, par laquelle on viendrait demander à Ta Fondation, faite pour le service des causes éternelles, qu'elle couvre des fins temporelles, alors qu'on irait forcer l'État de favoriser des fins métaphysiques. On en arriverait donc à un régime dictatorial, faisant de la Foi, qui est croyance dans l'amour, une idéologie proclamée dans la contrainte. Oui, le Cardinal a eu raison d'écrire:

«L'Église et le Monde ne peuvent pas se rencontrer; ou bien le monde s'élèvera, ou bien l'Église tombera; et le Monde, en vérité, plaide nécessité, en disant qu'il ne peut pas s'élever au niveau de l'Église et en taxant de déraisonnable l'Église qui, en revanche, ne veut pas descendre.»

De même que mes frères et soeurs en religion, je sais qu'il est difficile de mettre notre monde en harmonie d'idées avec Ton Église. Voilà pourquoi les exaspérés, les impatientes et les fatigués parmi les gens de petite foi vont découvrir, dans les nids du modernisme d'arrière-cour, l'autre oeuf de Christophe Colomb. Sèchement ils nous le plantent dans l'ordinaire de notre assiette, en s'écriant:

«La solution est simple: renversons les parties et mettons l'Église en harmonie d'idées avec le monde!»

C'est ce qu'ils font avec succès — succès progressif, sans le moindre doute.

Ah, Seigneur, si, à Ton Égal, nous savions tout ce qui se trame dans les assemblées ecclésiastiques! Ce qui, partout, se passe dans l'arrière-boutique des commissions synodales! De temps à autre Tu permets que certains de leurs secrets

transpirent et qu'alors, dans nos rangs, ils produisent l'effet de coups de Jarnac. Hélas! ce n'est plus tellement à Tes Fidèles qu'on s'adresse en fidèles, pour connaître les liens à établir, à rétablir, à maintenir ou à renforcer entre Ton Église et la Société humaine du moment; on désire aller aux adversaires déclarés, progressistes, libéraux, marxistes et athées, même parmi les gens qui, au su du monde foncièrement catholique, aiment à prendre refuge dans l'asyle de l'ignorance dogmatique, si ce n'est dans les réserves de la naïveté ou de la jobarderie de savantasse. Oui, on évite d'avoir recours aux âmes sensibles et discernantes, conscientes encore du fait que la vie chrétienne est une unité de l'en-deçà et de l'au-delà; on écarte les croyants qui disent — pour agir en conséquence — avec Saint Anselme: «Credo ut intelligam», qui ont avec Saint Augustin la «fides quaerens intellectum» et avec Maine de Biran l'«intellectus quaerens intellectum per fidem» ou qui, avec Etienne Gilson, pratiquent l'art «de la vérité crue se transformant en vérité sue».

N'y en a-t-il pas, au nombre des élus, qui ont la raison assez frigide et l'esprit assez ennuyé pour se mettre à l'aise dans les subtilités effilées? Ne choisissent-ils pas trop facilement la «via negationis», dès qu'ils traitent de Tes Affaires et la «via affirmationis», en s'attaquant à celle de Ton Adversaire? Ne s'acharnent-ils pas à faire effacer l'éthique chrétienne, toujours valable, par la suraccentuation de la façon de vivre réelle de l'homme sans Dieu? Ne se disent-ils pas, fièrement, «humanistes», en en appelant à leur «philosophie de l'homme toujours bien servi», et n'agissent-ils pas plutôt en «hoministes», selon l'expression de Joseph Bernhart, en marquant, devant le monde, leur hâte à recourir à la «volonté collective» et leur promptitude à obéir à la «conscience générale», alors qu'ils sont extrêmement pauvres en compassion sociale, sincèrement mise en action, et en sentiment communautaire, activé sur tous les plans de la vie quotidienne? Ils se proclament démocrates, tout en s'obstinant à médire de la tradition, bien que la Tradition ne soit, dans la définition de G. K. Chesterton, qu'une extension de la démocratie dans le temps.

Les voici donc, Seigneur, préférant l'apparent, qui ne lie pas, à ce qui est essentiellement obligeant, et adaptant la

fraude dans les raisonnements à leur «honnêteté» intellectuelle, sinon la fourberie dans les pensées à leur «probité» spirituelle. Réussiront-ils ainsi à faire du synode un équivalent de l'Église et des doctrines marxisantes un substitut de religion? À élaborer, d'abord, et à faire accepter, ensuite, le discordat entre Ton Institution et l'État? Tu les entends déclarer qu'ils ramèneraient les indifférents à la meilleure compréhension du catholicisme et les protestants au bercail, largement ouvert dans toutes les directions, et Tu les vois fermer les yeux au fait indéniable que les indifférents s'en vont vers le Temple du Communisme et que les catholiques se précipitent vers les bergeries luthériennes et calvinistes. Comment ébranler, Seigneur, leur insensibilité devant les crimes de lèse-nature, allant du biologique le plus gros au spirituel le plus fin, qui auront leurs tout derniers effets dans des catastrophes, dont Tu es le Seul à connaître les noms?

Ton Serviteur Dom Guéranger de Solesmes, restaurateur de l'Ordre de Saint Benoît en France, a été trop bon prophète quand, il y a un siècle, très exactement, il se mit à définir «l'hérésie antiliturgiste» prête à faire irruption dans toutes les sacristies, pour s'y accrocher. Les douze degrés d'abrutissement menant, selon ses vues admirablement pénétrantes, vers une sorte de «droit majestique», s'exerçant dans une Église sans dogme, sans morale, sans sacrements, sans culte et sans christianisme, n'ont-ils pas été suivis, presque scrupuleusement, par les théologiens «nouvelle vague», les abbés subvertisseurs et les laïcs sans mandat? Pourrais-je consterner encore les avant-gardistes de la «Religion en Évolution» par l'énumération des moyens mis en oeuvre pour faire aboutir à l'état de désolation de l'an de grâce 1975? Tu les discernes, Seigneur, Tu en es affligé et, pourtant, Tu veux que je les rappelle, afin que les ignorants et les oublieux puissent mesurer la voie de chute, parcourue depuis les jours plus glorieux de Dom Guéranger; je me déplaïs à les résumer, en réduisant les paragraphes à leur plus simple expression:

haine de la Tradition dans les formules du culte divin;

remplacement des formules de style ecclésiastique par des lectures de l'Écriture Sainte;

fabrication et introduction de formules diverses pleines de perfidie;

nécessité de vivre en habituelle contradiction avec ses propres principes;

retranchement dans le culte de toutes les cérémonies, de toutes les formules exprimant les mystères (autel = table, sacrifice = scène, église = temple);

extinction totale de cet esprit de prière qu'on appelle onction dans le catholicisme;

protestantisation, excluant «l'idolâtrie papiste» (Sainte Vierge) qui demanderait à la créature ce que l'on devrait demander à Dieu seul;

revendication de l'usage de la langue vulgaire dans le service divin;

diminution de la somme des prières publiques et particulières;

haine à Rome et à ses lois;

vaste presbytérianisme à la suite de la suppression du Pontificat souverain

et, enfin, proclamation des chefs d'État chefs de la Religion.

Non, Seigneur, je n'arrive pas à en vouloir aux membres des assemblées ecclésiastiques qui se débattaient, soit dans une détresse intellectuelle librement acceptée, soit dans une impuissance religieuse niée avec force, bien au contraire; toutes mes prières, fécondées par mon espoir, ne cessent de s'envoler vers l'Esprit Saint et Ses Moyens d'intervention. Je n'ai donc rien à ajouter au sujet de tel ou tel chef de file, aspirant à conduire l'Église dans son pays. Comment le faire sortir de ses erreurs de départ, bien couvertes, trop bien même, par un apodictisme de juge, nommé motu proprio et qui se voudrait infaillible dans ses propositions de progressiste? Souhaite-t-il, réellement, que tout corresponde moins aux vues de l'Église traditionnelle qu'à son optique personnelle? Voudrait-il changer sa commission en «Conseil du Peuple de Dieu», si cher au «KT 80» français, appareil bureaucratique dictatorial, «investi par la subversion cléricale avec

le renfort de groupes laïques de pression» comme vient de le dire, publiquement, le R. P. Lelong?

Non, Seigneur, je le crois trop intelligent pour courir le risque du ridicule, en faisant apparaître Ton Église comme une «fille de notre temps», alors que, manifestement, elle est fille de Ton Temps, dans lequel un million de nos années n'est qu'un éclair au centre du moindre des instants terrestres. Donne-lui donc la grâce de se reconnaître — ou de se retrouver — dans l'immensité de son égoïsme réformateur, afin qu'il cesse de méconnaître nos vérités catholiques et qu'il ne finisse pas par en haïr quelques-unes!

Pourquoi ne pas cesser d'exiger des concessions et des adaptations dans Ton Institution, alors que l'Église catholique, la vraie, celle qui répand la foi et fait pratiquer les vertus, est «adaptative» dès l'origine? À tout moment tout homme a pour devoir de s'adapter à Toi, en s'adaptant à Dieu, qui est immuable.

Des concessions? Elles ont été faites, depuis Hérode, par ceux que l'Histoire a oubliés et ont été refusées par ceux que Tu as mis parmi les Saints. Les adaptateurs à tout prix, en revanche, sont devenus, déjà, les victimes de la machine ajustrice, qu'hier on appelait libéralisme et qu'aujourd'hui on jubile à nommer marxisme.

Dans les recherches pastorales il ne s'agit plus, en fin de compte, d'une procédure d'étude scientifique, mais d'une méthode presbytérale, où le laïc reste subordonné au prêtre; il ne s'agit que très rarement d'un «dubium», se réclamant de l'interprétation subjective, mais en règle générale d'un «certum» de la doctrine définie, dans lequel il n'y a plus de liberté; il s'agit foncièrement de dogme, qui est intangible, et de morale, qui est inaltérable. Dans les discussions poursuivies autour du «depositum fidei», on ne peut pas s'en tirer avec un moralisme sans substrat religieux, le moralisme n'étant autre chose qu'une disposition à ouvrir la porte au nihilisme.

Seigneur, où allons-nous nous arrêter? L'agneau, proposant au loup de dialoguer sur les nécessités de s'entendre, entre catholiques et chrétiens progressistes, entre croyants et scientifiques, entre théologiens et laïcs, entre les affirmateurs de

la Grande Clarté et les négateurs, privatifs incarnés, de la Lumière, le loup dira «Oui!» et, en toute sécurité, croquera l'autre!

Ils sont nombreux, les dépréciateurs du sublime; ils se feront plus nombreux encore, les vilipendeurs de Ta Présence en Grandeur et en Beauté. Les voici, s'agitant autour de nous, malpropres, encrassés, sordides, moralement parlant, et répugnant non à eux-mêmes, mais aux eaux purifiantes comme aux ablutions prescrites; les voici, s'empressant d'extraire de la négation de toute fange et de toute crotte une nouvelle philosophie, seyant aussi bien à leurs disciples qu'à leurs temps!

Ah! Seigneur, que nous serions portés, mes frères en foi et moi, à reprendre le cri de Savonarole, prononcé il y a cinq siècles: «Effunde iras tuas in gentes!» C'est, cependant, le pressentiment même des catastrophes à venir qui nous fait retenir la supplication pour la transformer en prière, autrement chrétienne:

«Mon Dieu, fais que Ta Famille Humaine n'aille pas se perdre en suivant les loups! Écoute-la dans l'énonciation de ses vrais problèmes, de ses profondes inquiétudes et de ses légitimes aspirations! Ramène-la au Père, en faisant opérer le principe unificateur par excellence: l'Amour!»

Nous cultivons trop bien, Seigneur, en gueuletonnant et en godaillant, la paresse de l'esprit pour faire agir les forces morales, résistant encore à l'inexorable brutalité de l'appareil pantechmique qui nous fait nantir chaque jour, en s'installant dans le domaine matériel, social et psychologique, en s'automatisant à l'aide de ses innombrables mécanismes, et en dépersonnalisant l'homme-librement-créateur, de nouvelles oeuvres, méformées dans leur gigantisme ou anamorphosées dans leur petitesse. Non, la civilisation des conserves, égalisatrice des vivants par le biais de la cuisine, ne s'est pas arrêtée au seuil des pratiques culinaires; elle a pu s'infiltrer dans les coins de l'intellect, dans les recoins de l'esprit et dans les plis et replis de l'âme. Sans hésitation apparente un trop grand nombre des sacralisateurs attirés de notre existence se font profanateurs dans Tes Sphères, et trop de théologiens, pratiquant une certaine duplicité dans leur vie, mondaine et religieuse, à la fois, prennent l'air d'impies, poussés

à accomplir la prostitution spirituelle de leur science et à changer en politique ce qui, jusque-là, avait été du domaine de la croyance et de la piété. Tout épris de scientisme «extra templum», ils apparaissent comme les hérauts d'une nouvelle manière d'être (à la page); ils remplacent l'humble habitus de la Foi par la frivolité du savoir avancé et se moquent principalement de l'ancienne philosophie de la vie, définie par Ton Saint d'Aquin comme inévitabilité et finalité de l'existence humaine. En changeant leur discipline en idéologie, en mettant en action leur raison naturelle, appelée à élucider des faits visibles, sensibles et généralement perceptibles, ils s'égarant, ils s'embrouillent, ils se perdent en confusions, ils se prennent à leurs propres pièges à chaque instant où ils attachent la même raison naturelle aux données révélées, afin d'en déduire la nécessité de défendre l'inconséquent, l'illorique et même l'absurde.

Ils ne sont pas rares, ces anciens élus qui semblent ridiculiser, par leur sacrifice de la vérité au sentiment, de l'équité à l'égalité, du sincère au sensationnel et de l'humble recherche au savoir profane exceptionnel, dont l'acquis, selon Ton Apôtre, fait s'enfler de vanité tout ce qui, de près ou de loin, sent encore le religieux. À moins, Seigneur, qu'ils n'aient peur d'être ridiculisés eux-mêmes, s'ils n'arrivaient pas à se débarasser des derniers résidus de leur Foi.

Tu es le Seul à saisir le sens de leurs théories «explicatives» qui, pour moi, ni ne dépliant, ni ne déploient leurs idées compactes, puisque celles-ci ne font que compliquer et obscurcir. Tu es le Seul aussi à percevoir les nuances dans leurs notes «compréhensives», par lesquelles, à mon avis, ils réussissent assez bien à bêtifier même l'intelligence ouverte encore aux pouvoirs supérieurs de notre siècle. Tu les vois s'incliner devant les forces du monde, en dressant leurs têtes devant les puissances de l'Église, — adulant les unes et crachant sur les autres. Bien qu'ils s'approprient toutes les connaissances techniques possibles, leur ignorance en ce qui concerne le Père Céleste et Ta Doctrine est proportionnelle aux progrès qu'ils réalisent dans la province des concepts dits exacts. Que me faudrait-il entreprendre, finalement, pour approcher ces très érudits ignorants, habiles à faire des exposés invraisem-

blement instruits sur l'évolution du genre humain, des faits, des idées et des choses et ne sachant plus rien de leur catéchisme (non épuré)? Qu'aurais-je encore à dire de leurs extravagances «théologiques», naïvement reprises par bon nombre de Tes Prêtres, ouverts au temporel, que les tout derniers disciples ne pourront s'assimiler qu'en procédant par pensées conservées en clichés? Tous ensemble, maîtres et élèves réunis dans une même université des aberrations philosophiques et exégétiques, n'arriveront qu'à nous démontrer qu'ils ont perdu immensément, qu'ils ont gâché davantage, en se consacrant à la dissipation de l'essentiel. Seigneur, ils n'ont plus la simplicité qui caractérise la grandeur; ils n'ont plus la simplicité du coeur qui distinguera toujours le vrai croyant, — celui qui maintiendra chaude la foi dans l'obéissance.

Lorsque je lis leurs livres, je les trouve astucieux et retors, affectés et empesés, orgueilleux et malins, artificieux et fourbes, imposteurs et équivoques. Je fais des efforts pour les pénétrer, hélas! je ne parviens qu'à constater que la justesse de leurs raisonnements et l'exactitude de leurs inférences sont à l'image de leur volonté d'argumenter dans l'honnêteté. Ou dirais-je mieux, en prétendant que la masse de leurs sophismes, offerts comme éclats de vérité, va de pair avec leur détermination de prouver quelque chose d'inouï dans l'univers de la Foi?

Ce n'est pas par hasard qu'ils ont fait de la défunte Simone Weil la figure de proue de leur bateau philosophique, plus ou moins ivre. Simone Weil, avec sa bosse de mathématicienne et sa tête de vagotonique, croyait plus à l'infailibilité de son intelligence personnelle qu'à la justesse de son âme, éprise d'Éternité, à l'impeccabilité de ses raisonnements qu'aux élans de son coeur, assoiffé de Dieu. En s'approchant de Toi, non, en faisant semblant de venir Te rejoindre, elle choisissait, au tout dernier moment, des biais pour rester avec ses dieux d'antan. Cette forte personnalité, terriblement déchirée, était adhésion au monde, au milieu, au temps, aux traditions, aux moeurs, aux sciences et à la littérature pour une part et refus général pour trois quarts: refus d'être réellement femme, refus d'être bourgeoisement professeur, refus d'être juive, refus d'être catholique, refus d'être créature

conditionnée, refus catégorique d'entrer dans la manière de voir des autres pour accepter leurs arguments. La vie, pour elle, n'était qu'une suite de faits, à mettre en problèmes, en doutes et en discussion; elle ne cessait pas de le faire froidement, virilement, calculeusement, follement parfois et désespérément; elle s'est tuée, pour ainsi dire, à la tâche de brouiller les pistes vers le Salut, tout en les recherchant, rationnellement, dans des fuites inversées, sans cesse répétées.

Je ne chasserai jamais de mon âme la peur qui l'étreint à l'idée des péchés de Korah, Dathan et Abiron, commis de nos jours par leurs plus lointains successeurs, prêtres et laïcs, transgressant les lois religieuses avec un laisser-aller qui, tôt ou tard, déclenchera Ta Courroux et fera périr, afin que l'Ordre de Moïse soit rétabli, les indéfinissables ambitieux, orgueilleux et rebelles dans une catastrophe sans précédent. Que pourrais-je faire d'autre, Seigneur, que de lancer une mise en garde, un rappel et une prière, de le faire de toutes mes pauvres forces dans la direction des archiprogressistes, aussi égarants qu'égarés, qui s'arrogent les droits de gouverner dans Ton Sanctuaire, en interprétant à leur guise, à leur gré ou à leur intérêt Tes Immuable Lois? Ne font-ils pas naître l'impression, tant qu'ils s'obstinent à officier en anagogistes et en dogmatiseurs, qu'ils récuse les Écritures Saintes en ce qu'elles ont eu de transmis et qu'ils se permettent, en revanche, des paraphrases téméraires, s'écartant de plus en plus de ce que Tes Apôtres et leurs disciples, témoins oculaires et auriculaires, ont dû enseigner? Au lieu de répondre par l'acte à Ton Commandement d'éclairer les consciences, ils s'acharnent à faire le contraire, en provoquant des désarrois et en embrumant Tes Préceptes. Dès que les créatures des ténèbres leur ont fait une mirifique renommée de progressistes gauchisants, ils se mettent à cultiver leur Moi, à proclamer leur credo transformé et à se croire les plus avancés des petits dieux réformateurs. S'ils sont évêques — il y en a, malheureusement — ils n'ont de cesse que, «jure ecclesiastico», ils n'aient pris des options plus avant-gardistes encore, en s'opposant, toujours du même droit, à ceux qui, «jure divino», osent les désapprouver publiquement. Leur savoir n'est plus à même de se considérer, en toute humilité, comme don et grâce; il se fait souverain, autocratique, agressif et agaçant.

Hier, Tes Apôtres ont été persécutés, torturés et martyrisés; de leur sang ils ont fait le levain de Ta Chrétienté. Leurs successeurs, de victimes désignées, se font bourreaux actifs, allant vendre aux plus offrants, sur les tréteaux politico-marxistes, les particules de Ta Tunique Déchirée. Et les mercenaires laïques sont prompts à exposer la noblesse et la supériorité de ces gens qui se vendent et qui vendent leurs privilèges, obtenus de Toi, pour une apparence de gloire, tout comme Ève l'a fait pour la saveur d'une pomme et Esaü pour une portion de lentilles. Ne sont-ils pas entrés, déjà, dans les rangs de Tes Derniers Flagellateurs? Et ne sacrifient-ils pas, hardiment, la sérénité des âmes qui les écoutent à leur suffisance d'herméneute qui divague?

Qui sont-ils donc, ces prophètes des avant-derniers jours, ces crieurs publics, annonçant les Tournants de l'Histoire, pour qu'ils puissent se croire appelés à reconsidérer la question de la mission divine de Ton Église? Ce n'est pas Toi, Seigneur, qui leur as confié cette charge; ils l'ont entreprise et sont disposés à éliminer de notre mémoire toute trace qui rappellerait les autres Pères d'Église.

Un Père d'Église! Mon Dieu, que peut-il être en présence de ces génies qui nous jettent au visage la masse du potlatch qu'ils ont l'outrecuidance de T'offrir, afin de prospérer dans leur tentative d'autodémolition? Que veux-Tu savoir, en surplus, de la grandeur de leur Histoire, de leurs Sciences et de leur Monde-en-mutation? Que pourrais-Tu nous souffler et inspirer qui dépassât leurs lumières? Leur Christ à eux, celui qu'ils viennent de découvrir au beau milieu de leur potinage économique-socialo-religioso-politico-philosophique et qu'avec empressement ils présentent comme une sorte de corps démythifié d'homme nouveau, est préparé, quelque part, à servir de parangon à l'humanité scientifiquement «rachetée».

Oui, Seigneur, voilà le parler qui leur sied à merveille, et voilà le ton où ils placent leurs relations avec l'Éternel. La présomption leur permet bien de dire mal formulé tel ou tel dogme, mal adaptée aux besoins actuels, telle ou telle vérité, mal changée, aux mesures du progrès, telle ou telle doctrine, à dépasser, à adapter et à changer conformément aux théories développées par les experts qui, en différant des vérités révé-

lées, en rabouillant les doctrines transmises et en renâclant aux dogmes proclamés par l'Église, osent affirmer qu'ils répondent mieux aux idées annoncés par Tes Envoyés, mieux, en tout cas, que les très médiocres porte-verbe du message divin d'aujourd'hui; que, seuls, ils possèdent Ta Vérité, résolument mise à jour; que nous, adversaires de leur évangile modernisé, sommes dans le tort, indubitablement; que, par rapport aux autorités ecclésiastiques traditionnelles, ils se sont enfermés dans l'erreur, sciemment; qu'ils ont assez de hardiesse pour se proclamer à l'intérieur de l'Église; qu'ils sont résolus à s'y maintenir, afin de «révolutionner» l'organisation bimillénaire suivant les meilleures méthodes de la philosophie anarchisante.

Certes, ils ne sont pas des Thomas, malgré le nombre étonnamment vaste de leurs écrits. Accorde-leur, si Tu veux, les dimensions intellectuelles de Saint Augustin, ils différeront toujours, infiniment, par l'espace que l'humilité met entre les âmes et par l'intensité que la foi des uns révèle par rapport à celle des autres.

Non, Seigneur, je ne suis pas disposé à négliger leur réplique, tendant à nous la bailler belle; quand ils parleraient, à leur manière, des choses qui nous seraient communes, à de très légères nuances près, ils quitteraient leur état de théologien ou de prêtre pour s'adresser, en citoyens, à des concitoyens. Ils ont beau dire et beau faire, ils ne seront jamais citoyens comme mes frères et moi, car ils se sont mis sur des trônes, au dire de Charles Maurras, et se sont posés sur des gradins qui les élèvent bien au-dessus des autres mortels; ils ont une source d'autorité et une réserve d'estime que nous n'avons pas et qu'ils exploitent à leur profit comme à nos dépens. Nageant carrément dans l'équivoque, ils arrivent à s'exprimer ambigument dans tous les domaines. Ah, que je les plains quand ils font des efforts, inutilement, pour affleurer notre niveau laïque! Tu leur avais promis pourtant des exaltations autrement payantes, en peines et en gloires, en grâces et en disgrâces. Quel avilissement, Seigneur, dans leur autoprofanation, quelle diminution dans leur autodégradation! Fais qu'ils puissent éviter les multiples vices, conçus dans le dédain et tissés par l'arrogance! Qu'ils reviennent vers Toi, qu'ils parviennent à Toi, totalement, et qu'à nouveau il y ait

des saints parmi eux! Qu'ils se donnent comme leurs anciens ont fait et qu'ils ne se refusent plus à l'Amour que Tu Es!

Ô Seigneur, voudrais-Tu dissiper la crainte, dans laquelle je m'enfonce, en regardant les effets produits sur les jeunes séminaristes par l'école de nos théologiens-adaptateurs! Qu'ont-ils enseigné à nos vicaires qui, dès leur sortie des salles de classe, en grande partie entendent jouir des privilèges du Vicaire tout court qui est Ton Seul Vicaire, ici-bas, en refusant à l'Unique l'obéissance sans réserve qu'ils demandent pour leurs propres instructions et pour leurs décrets personnels? Qu'ont-ils fait de beaucoup de Tes Fils Servants qui, en s'affublant du titre de «nouveaux prêtres», s'insurgent contre la hiérarchie, en propageant une sorte de déisme individuellement libertaire?

Pourquoi, étant apôtres, se retirent-ils, régressivement, de leur bergerie, visiblement, d'abord, par le changement de leurs vêtements et de leur coiffure, et par le fait, ensuite, de se décharger sur les laïcs de la plupart de leurs anciennes fonctions? Oui, on les rencontre, de moins en moins, dans l'exercice normal de leurs missions, pour les voir apparaître, bourgeois parmi les bourgeois, dans les manifestations mondaines. Comment annonceraient-ils Ta Présence dans le monde, si leur présence de prêtre continue de s'estomper? Pourquoi faut-il que ces oints fassent semblant de rendre attrayants les services religieux qu'ils Te préparent, à un rythme ralenti, en y insérant des exercices mondains d'excitation, jurant horriblement avec le calme et la dignité, la grandeur et la profondeur, le sublime et le spirituel nécessaires à nos dévotions? D'où leur vient l'obstination dans l'expression de leur non-révérence, qui frise l'irrévérence, bien qu'ils ne copient pas encore en tout la mise négligée des moins-de-trente? Il est notoire, cependant, qu'ils ne savent plus se recueillir, qu'ils s'interdisent de montrer leur piété par la jonction des mains et par des génuflexions entièrement exécutées, qu'ils font errer leurs regards guetteurs de droite à gauche, de gauche à droite et que, devant Toi, ils offrent une face impertinemment ouverte à l'interprétation: Pourquoi m'humilier, si je suis Son Pareil?

Comment peuvent-ils se croire autorisés à changer en cinéma Ta Maison et en salle de fête Ton Temple? D'où

sortira le vrai chef, prompt à s'élever contre ces fauteurs de scandales qui, partout où devrait s'enseigner la doctrine chrétienne, ne font que choquer, blesser, offenser et indigner les petits, en prenant l'air de le faire obligatoirement, afin de pourrir, avec l'esprit, le coeur des innocents auditeurs, sans se soucier de ce que Tu as dit au sujet des meules au cou?

Je me garderai bien, Seigneur, de leur appliquer le reproche de l'«induration» qui est l'endurcissement de la volonté avec la diminution concomitante de la piété et la lente insensibilisation de la Foi. Toi Seul jugeras, tandis que moi, je me désolerai à la vue attristante de cette amorce de défections, joignant à la peur la lâcheté et bravant les cris désespérés de la conscience avec le mépris retenu des vrais croyants.

Ah, qu'il nous faut prendre garde, comme il est écrit, pour ne pas nous laisser abuser par ceux qui viennent sous Ton Nom nous dire: «C'est nous, les envoyés!» Qu'ils sont grands, les efforts à faire pour ne pas nous mettre à leur suite, quand ils annoncent l'aube des époques paradisiaques sur terre: «Le temps est proche!»

Non, Seigneur, ce n'est guère Toi qu'ils cherchent dans leurs méditations; ce n'est pas Ta Grandeur qu'ils aiment à extraire de leurs raisonnements; et ce n'est pas tellement Ton Omniprésence qu'ils parviennent à faire sentir à travers leurs réflexions: c'est leur propre moi, c'est leur gloire personnelle et c'est l'admiration des naïfs, des surpris, des cancre et des honnêtes imbéciles qu'ils recherchent.

N'as-Tu pas dit à Tes Apôtres, lors de la Fête des Tentes:

«Ma doctrine n'est pas de moi,
mais de celui qui m'a envoyé.
Si quelqu'un veut accomplir sa volonté,
il verra si ma doctrine est de Dieu
ou si je parle de moi-même.
Celui qui parle de lui-même
cherche sa propre gloire;
mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé,
celui-là est véridique;
il n'y a pas d'imposture en lui.»

Or, Seigneur, la doctrine qu'ils enseignent est d'eux, de plus en plus, et non pas de celui qui T'a envoyé; ils parlent, ils reparlent, ils se délectent à s'entendre parler d'eux-mêmes. Comment pourrions-nous admettre qu'il n'y eût pas d'imposture en eux; comment pourraient-ils nous convaincre de leur véridicité?

Je me sentirais assommé, si je ne savais pas que Tu n'aimes pas les prétentieux supérieurement habiles à cacher leurs états d'esprit sous des airs de savants et sous des allures d'hommes scientifiques, extraordinairement doués. En effet, je n'ignore pas qu'un jour ou l'autre Tu citeras à leur égard, quand même ils T'aborderaient, en invoquant les Écritures Saintes, Ta Parole, qui est terrible:

«Dé trompez-vous, Dieu n'admet pas qu'on se moque de Lui!»

N'agissent-ils pas de cette sorte, parce qu'ils ont oublié la Croix? Ta Croix, Seigneur, qu'ils ne veulent plus se rappeler comme ils refusent de se souvenir de Ton Joug, auquel aucun fidèle ne saurait se dérober, à moins de se dire catholique et de n'être qu'hypocrite. Leur vanité, éprise de très mauvaise popularité, équivaldrait à leur entêtement de préférer le droit commun au droit canonique, selon la vieille formule de l'abbé Jules Morel, et de soumettre, bien témérairement, Ta Providence aux assauts du suffrage universel. Ce qui les autoriserait, à ce qu'ils pensent, à démentir, avec les sentences de Ta Sagesse, les leçons vivantes d'humilité que Tu leur fais.

Je voudrais croire, Seigneur, que toutes leurs oeuvres fussent faites en Toi; malheureusement, elles sentent trop mauvaises, parfois, pour que j'eusse la conviction qu'elles pussent sortir de la lumière et non des ténèbres. Ne venant ni de la lumière, ni à la lumière, elles sont impropres à agir dans la vérité, selon la formule transmise par Jean, Ton Apôtre de prédilection. N'osent-elles pas réclamer les mêmes droits pour l'erreur que pour son contraire? N'ont-elles pas pour but, en quelque sorte, de réhabiliter Judas et de faire accréditer dans le monde les docteurs du mensonge, séduisant Ton Peuple par des faux-semblants de piété? Tu les as déjà accusés, ces poursuivants de fins intéressées, en disant:

«Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous, déguisés en brebis, mais au-dedans sont des loups rapaces».

Hélas, Seigneur, je ne peux retenir mon cri de douleur, sortant d'un coeur navré:

«Quelles sont donc les autorités supérieures qui laissent passer ces erreurs dominantes, assez bien farcies d'éléments corrupteurs, pour embobelineur, égarer et suborner Tes Fidèles Témoins d'hier?»

Pardonne-moi, si je n'arrête pas de penser qu'en haut lieu, qu'en très haut lieu même, on a ouvert la porte au mal, officieusement, puisqu'on ne l'interdit pas, puisqu'on ne vient plus l'écraser, puisqu'on est bien aise, visiblement, à s'en accommoder dans presque toutes les paroisses. Serait-il vraiment trop flétrissant de dire qu'on serait disposé, déjà, sans prendre Ta Permission, sans même s'adresser à Toi, à activer sa légalisation? Les grands simplificateurs de Ta Sainte Messe, non, les grands inanimateurs de Tes Services Religieux, qui ont été aussi les petits compliqueurs de l'office eucharistique, ont tant remué Ton Église que presque tout dans leurs activités d'agitateurs liturgiques respire l'incertitude. En suivant Averroës, ils se font philosophes, entrent, à leur propre avis, dans l'élite des penseurs-réformateurs, se mettent à fêter leurs services religieux dans la nature, le plus près possible du naturel humain, naturel de tous les jours et naturel terre-à-terre, dédaignent le catéchisme de Saint Pie V, pour en fabriquer un à leur goût et à leur mesure, considèrent, en scientifiques, que Dieu et Satan appartiennent à la même catégorie de valeurs, exposent leur disposition à étudier toutes les religions sans préjugés, objectivement, conformément aux faits, et trouvent à redire, uniquement, à Ton Institution, à laquelle ils aiment à porter préjudice.

Sont-ils tous hérésiarques? Ne le sont-ils pas? Qu'ils le soient ou qu'ils ne le soient pas, je me garderai bien de les croire hommes de moindre intelligence, loin de là, je dirais plutôt le contraire, en en appelant à l'exemple du grand apologiste de la doctrine chrétienne, Apollinaire de Loadicée, un des plus grands du quatrième siècle qui, malgré son érudition, malgré son génie, tomba dans l'erreur, y persévérait et fut condamné.

Je me permettrai pourtant de soulever la question de la probité intellectuelle et morale de ces lumières. Où est la concordance de leur «foi» avec leur «pratique religieuse»? S'ils ont la Foi, Seigneur, s'ils l'ont réellement et sincèrement, ils prendront toutes les cautions et toutes les précautions, avant d'aller répandre des idées dangereusement suspectes et des thèses ouvertement ambigües, sinon secrètement hérétiques. Si, malgré tout, ils persistent à défendre, en les élargissant, en les approfondissant, leurs nouvelles théories, — vieilles de seize siècles, parfois — ils n'ont pas la Foi que Tu exiges de nous. Ils font semblant, en servant l'hypocrisie, ils «évoluent» insolemment, en se «muant» en menteurs. Ils mentent par le fait de rester dans Ta Maison, ils mentent de faire des habitants leurs égaux en duplicité et en fourberie. Voilà leur état de «nouveaux théologiens» et voilà la valeur de leur «sincérité»!

Quelle confusion dans les têtes et dans les écrits de nos chrétiens marxisants, dès qu'ils cherchent à mélanger ce qui doit rester distinct! En s'efforçant de réaliser, au maximum, le nivellement des hommes dans ce qu'ils nomment «la société» — les communautés nationales leur sont des sujets d'horreur, comme toutes les autres communautés, d'ailleurs — ils aiment à emplir leurs adeptes-victimes de leur cri de clan: «Justice sociale!» Ils les rassasient d'un caquetage identique, lors même qu'ils visent la réforme des codes civil et pénal. Cela leur fournira l'occasion de faire de la «justice», de leur «justice», non pas une réglementation d'ordre juridictionnel, mais un assemblage d'ordonnances, aspirant à l'égalisation totale des citoyens croyants, devant la Loi comme devant l'Économie et devant Dieu. Ah, qu'elle est simple, leur équation: Forçons un peu les données, oublions la différence entre équité et égalité et mettons tout le monde au diapason de la masse jamais coupable, toujours revendicatrice et monotone-ment minime, mesquine et méchante en tout!

Mais voilà quelqu'un qui voudrait m'interpeller de loin, au moment précis où, pour les besoins de cette masse, il prend recours à Ta Grâce Divine qu'il appelle puissance sociale! Je ne sais pas si Ta Gracieuse Bonté est force, faculté ou capacité sociale, accumulée dans le nombre et concentrée par la quan-

tité, allant toucher la collectivité plutôt que l'individu. L'Esprit Saint soufflant où Il veut, dans le désert comme dans nos mégalofoles, il lui sera facile de descendre sur un million d'indifférents comme sur un particulier en prières. Je crois savoir, cependant, que Tu aimes à faire une différence entre la personnalité disposée à recevoir Tes Dons, plus disposée encore à les mériter, en les répandant, contagieusement, par le virus du sacrifice et de l'amour, et de l'être neutre qui s'enlise dans la matérialité de l'existence. Pour que Tes Présents puissent fertiliser et fructifier, il faut que l'esprit récepteur soit tout attente et le coeur inondé tout ouverture; il faut que l'âme, sincèrement, totalement et religieusement, se donne en retour. À moins que Tu ne fasses un miracle qui bouleverserait tout, la masse est incapable de mouvements collectifs de cette nature. Mais ce miracle, Seigneur, Tu le fais assez souvent par ces personnes interposées qui, en jouissant de la grâce sanctifiante, la font déborder tant autour d'elles que toute une communauté — une communauté et non une masse — peut en être atteinte, pacifiée et transformée. Ce n'est certainement pas dire que Ton Don ne se ferait plus à l'individu, puisqu'ils réussissent, déjà, à saisir Ta Grâce dans leur «société», collectivement atteinte!

Si j'arrive encore, bien difficilement, il est vrai, à comprendre l'état d'esprit de maints frères en Dieu, commettant d'énormes erreurs, s'y accrochant et faisant d'elles leur «sic volo, sic jubeo», les imbécillités flagrantes que, sans honte apparente, ils débitent de temps à autre, font de moi un auditeur-lecteur aussi perplexe que tourmenté. Il se peut que, pour quelques âmes en désordre, en disgrâce ou en agonie, la préparation du désastre soit un excitant hors commerce; il se peut aussi que la sensation d'être à l'origine d'une catastrophe morale générale puisse donner des frissons, anticipativement. Ce n'est assurément pas une excuse à présenter à son propre jugement, pour peu qu'on ne veuille trahir le simple bon sens dans les bas-fonds de la jugeote dépravée.

Je ne nie pas, Seigneur, que l'indescriptible mal qui se fait, qui se défait, pour se refaire plus violemment, qui défait des siècles de force et de gloire, en s'attaquant à Ta Maison Temporelle, est, malheureusement, dans la logique de l'abêti, du stupide et du dégénéré. L'imbécillité faite experte à tous les

échelons où la sagesse n'a plus droit de contrôle, se montre tellement éprise de son «génie», de ses slogans et de son savoir vulgarisant, qu'elle n'éprouve aucune gêne à parler médiocrement de l'inexorable processus de l'histoire, contraire à Tes Intentions Réelles. Ainsi sa médiocrité occupe ces parages, s'y établit, y règne et s'étend de là: la médiocrité nommée juge suprême, la médiocrité mise sur le fauteuil directorial, la médiocrité appelée à arbitrer dans les différends les plus subtils de la philosophie, de la théologie, de l'économie et de la sociologie. C'est elle qui, à la Télévision française — les autres ne s'en distinguent nullement — où toutes les bêtises humaines se donnent rendez-vous, en chair et en verbe, a autorisé un Père de l'Église catholique à s'extasier au sujet de la question d'une femme ignorante qui voulait connaître l'histoire de Dieu, — histoire, donc, de Celui qui, par essence, par nature, par définition, n'en a pas; tout le monde le sait, sauf cette femme, à qui l'on pardonne, et sauf ce froqué, qui est impardonnable.

C'est elle encore, la médiocrité, qui fait dire à un de Tes Cardinaux: «Dieu n'est pas conservateur!» Il le dit, comme s'il avait en vue l'état libéral ou socialiste ou démocrate-chrétien du Créateur de l'Univers. Ah, Seigneur, si Tes Serviteurs savaient appliquer les mots justes aux valeurs qu'ils ont l'air de viser, en parlant de vérité, sans la parler tout à fait. Ce cardinal, n'a-t-il pas été appelé à conserver Ta Vérité, à la préserver des contacts qui la diminueraient, et à la mettre pleinement dans Ta Lumière, sans se soucier des lamperons libéraux ou des calbombes marxistes? Et son confrère-compatriote, de rouge vêtu comme lui, membre de la Grande Loge plutôt que de Ta Milice, disant définitivement résolue la question de l'appartenance maçonnique et permettant à ses jeunes frères trois-points de communier joyeusement, sans autre forme de procès, ne doit-il pas figurer avantageusement dans le sottisier illustré de Ton Église Visible, qui le parangonnera, j'en suis sûr, à quantité de semblables en gâtisme et en morgue.

Ah, qu'ils sont consternants, les scandales provoqués autour de Ton Vicaire! Qu'il est humiliant pour le croyant honnête et sincère de suivre leurs mouvements extensifs et de

ne pas voir venir les protestations espérées! Ce qui, dans les domaines de la Liturgie, de la Dogmatique et de l'Exégèse, change et se transforme, est changé et transformé, aujourd'hui, grâce aux pères magiciens du scientisme revu et conciliarisé, se passe tellement entre le blasphème et l'idiotie que je commence à avoir peur des élèves qui, demain, après-demain, sortiront des pépinières du Malin, fait sacristain pour les besoins de sa cause infernale.

V.

Si je m'évertue, Seigneur, à être de Tes Fidèles, en m'insérant totalement dans la communauté chrétienne, et à retrouver chaque jour, si possible, mon identité personnelle ou à refaire chaque heure ma personnalité de croyant identifiable, couchant la Foi dans le lit de la charité, en la couvrant d'espérance; si je m'attache à faire attention à Ta Volonté, en me dressant contre des frères qui prennent plaisir à proclamer Ta Simple Disponibilité, pour nier tacitement les actes de Ta Présence et les actions dans Ta Présence; si je ne m'oppose pas aux tentatives de «repenser le mal dans le monde moderne», tout en résistant aux tendances sous-jacentes de le minimiser, de l'excuser et de l'auréoler psychanalytiquement, sinon psychomatiquement, je ne perds ni de vue, ni de mémoire, le plus terrible danger que nous courons depuis Vatican-Deux et le surgissement inattendu des exégètes néo-modernistes: la déroute inacceptablement capitularde des consciences.

Oui, Seigneur, Ta Voix est étouffée dans les âmes, artistiquement et scientifiquement. Par une éducation systématisée et par une instruction vilement supputatoire il se crée une nouvelle conscience, formée, à parts égales, de connaissance de soi-même, s'abreuvant de cynisme, et de connaissance du monde, se nourrissant de légèretés et de folies. L'aveuglement en profite, tout comme l'irréflexion, qui y prend son embonpoint. Le juge infailible du bien et du mal, convive admirable de notre intérieur, se meurt à la suite du poison infiltré par les innovations malheureuses qu'on nous fait subir, alors même que du fond de notre coeur Tes Forces d'Intuition, à nous transmises par reflets, crient à l'hérésie.

Ce qui, en ces moments de récrimination, me trouble avant tout, ce n'est pas l'hérésie qui se fait à vue d'oeil, ce n'est pas l'ambiguïté qui se produit à tous les étages de la hiérarchie et de la responsabilité, c'est la question de savoir si le commandement a cessé, définitivement, de respecter les jugements du sens conscienciel, opérant dans Tes Fidèles, et c'est la question, plus douloureuse encore, qui n'arrête pas de marquer au rouge vif la loi de l'imputabilité, applicable à Tes Chefs dans les cas les plus rigoureux et les plus accablants. N'ont-ils pas pris l'habitude — une habitude qui s'installe, pour s'organiser et s'institutionnaliser — de répondre de moins en moins de leurs actes, par peur, et de leurs charges, par ignorance, en cherchant asyle dans le summum de l'irresponsabilité: au sein des commissions à cinq, à sept, à neuf têtes, auxquelles, après coup, on attribuera toutes les bévues, toutes les fautes et toutes les erreurs. Les clercs se perdent, en perdant leur caractère, leur tempérament et leur originalité, en commissions, invitant à la fuite dans l'impunité personnelle, — ces commissions qui procurent un sentiment de courage au lâche, de force au faible, d'érudition à l'ignorant et d'importance à la nullité. Les plus-que-clercs s'assemblent en petits comités, décident en secret et font de la moyenne de leurs idées suspectes la conclusion collective qu'ils veulent contraignante; et les surclercs, en bons paradeurs, se réunissent en conférences, y accordent pleins pouvoirs à des délégations multicellulaires et vont couvrir de leur autorité de fonction les jugements prononcés par équipes: ainsi le courage se voit privé de sa face, la franchise est sans visage et la veulerie se drape dans une fausse dignité de collégiale.

Sur qui pourrions-nous, face aux manquements constatés, venant de tels groupements impénétrables, porter nos plaintes d'hommes blessés dans la croyance? À qui iront nos accusations de lésés dans la foi, dès qu'une infraction à Tes Commandements, dès qu'un délit d'interprétation, dès qu'une irrégularité dans l'exercice des offices viendra nous frapper pour nous bouleverser? Où devrais-je faire valoir mes droits de recours, quand de soi-disant appelés s'attaquent à la société visible que Tu as instituée, pour qu'elle propage Ta Doctrine, en conservant intactes Tes Déclarations?

Oui, j'ai à coeur, Seigneur, de bien contrôler les actes de Tes Serviteurs premiers servis, de mettre à nu leurs habiletés, de voir leurs défaillances et d'écouter leurs rares justifications. Une qualité leur fait terriblement défaut, c'est l'honnêteté à toute épreuve. En revanche, ils font agir une force qui, brutalement, déborde partout, c'est la lâcheté supérieurement fermée. Cela les dispose à ne plus se décider totalement pour le bien, tout en les amenant, apparemment, à se distancer du mal. Tu connais l'astuce qu'ils mettent en oeuvre pour changer en illusion la ligne tranchante, tracée entre le «bonum» et le «malum» qui, bien que contigus, occupent des chambres séparées, aux murs étanches et non communicants, l'une ouverte cependant vers le haut et l'autre vers le bas. Tes Fins Serviteurs, en se transformant, ont inventé un passe-partout qu'ils veulent prodigieusement transperçant et accommodant sur toutes les lignes. Ils l'appellent «pluralisme» et l'emploient sans cesse, avec des airs triomphateurs, pour découvrir des «fuites» dans les immenses réserves du «bien» et du «mal». Ces fuites ont la particularité de se faire ouvertures, au gré de leurs «nouvelles connaissances», les ouvertures appellent les couloirs d'accès, les tuyaux, les réseaux de relations, de rapports, d'effusion ou de diffusion, et le «bien» ainsi repéré, par étapes et par cascades, ira rejoindre le «mal» pareillement déterminé.

Ainsi, pour ces pluralistes, le bien n'est ni absolu, ni total, mais curieusement décomposable et nuancable: il y a un «mi-bien» comme il y a un «mi-mal», celui-là étant légitimement praticable et celui-ci, loin d'être un mal en soi, n'étant pas tellement condamnable.

Les plus roublardes espèces de cette nouvelle tribu de philosophes et de théologiens vont plus loin encore dans l'exploration des antres pluralistiques; déjà elles font apparaître l'extraordinaire possibilité de multiplier les «mi» et d'ouvrir le champ aux subdivisions, où, allègrement, on peut aller des «mi-bien» aux «mi-mi-bien» et aux «mi-mi-mi-bien», d'un côté, et des «mi-mal» aux «mi-mi-mal», aux «mi-mi-mi-mal», et au-delà, de l'autre. Tous les hermétismes s'écrouleront, les séparations n'existeront plus, les différenciations s'effaceront, tout finira par coexister dans le même climat

d'affreuse tiédeur, l'Égalisation sera reine, il n'y aura plus ni feu, ni eau, ni vie, ni mort, ni homme, ni animal; il y aura chaleur sèche et chaleur humide, mi-mort et mi-vie; l'animal-homme rencontrera, sur le même niveau, l'animal-bête; le mi-mensonge et la mi-vérité feront ménage ensemble; la mi-concorde et la mi-discorde se comprendront à merveille; et le mi-diable sera co-locataire, avec le mi-dieu humain, dans le Grand Palais du Monde-en-marche.

Ah, ces appelés-non-élus, cherchant à dominer notre esprit qui s'insurge à la vue des serviteurs empressés d'un christianisme sécularisateur et neurasthénisé! Rien n'est plus triste, ni plus terrible, que la lâcheté des surveillants du monde éthique et des attitudes, qu'on disait morales, autrefois, pour lesquelles ils prétendent assumer toutes les responsabilités, en conduisant l'humanité au zénith de son développement. Leur fameuse rationalité, unilatéralement poussée à l'extrême, leur rationalisme alambiqué au plus haut degré et non équilibré par le métaphysique, ira les perdre dans le risible que n'arrivera plus à voiler le sérieux le plus philistin.

La prétendue intelligence du pays accepte comme axiomes, tout simplement, des principes faux et absurdes, que, royalement, elle s'abstient de prouver. En revanche, elle exige des tenants du vrai principe de la Vérité qu'à toute heure ils démontrent son bien-fondé, sinon les artistes de la calomnie viendront les tyranniser assez joliettement.

Ces individus qui s'opposent au courant principal de la doctrine et de la pensée chrétiennes, enseignées depuis vingt siècles, ces professeurs du scepticisme, théologiens du doute-en-tout, exégètes de la remise en question systématisée et contempteurs officiels de la tradition, ces néo-barbares, produits surraffinés de la culture de l'abondance, de la jouissance et de l'insouciance, journalistes, juges, éducateurs, parents et prêtres, tous vendus au progressisme, maintenant la vérité pour la dégrader, ne font que changer, selon le Cardinal, le Message, qu'ils savent être le Tien, en un simple instrument à buts séculiers. En en retranchant quelque chose, en en détournant une bonne partie, ils se rapprochent, d'une manière plus qu'inquiétante, des raisonnements protestants ou des croyances anglicanes. Si, franchement, ils ne s'efforcent

pas encore de faire de Toi leur «parvulus deus», ils n'hésitent cependant pas à Te mettre hautement dans la condition de Monsieur Toutlemonde. Leurs aptitudes à abaisser Tes Saintes Paroles au niveau de Madame-l'Opinion-Moyenne les font prospérer bien vite dans leur entreprise sinistrement géniale de briser l'union de la liturgie et de la prière. Il nous faudrait confesser publiquement que le processus, en cours depuis des décennies, d'exclure, par degrés, l'enseignement religieux de l'éducation, tant inférieure que supérieure, a été soutenu, sinon déclenché, par des représentants de Ton Clergé.

Individus-rois et personnalités-serves, réunis dans les mêmes êtres, élevés à des puissances indéterminables, — voilà Ton Peuple d'aujourd'hui: frondeur et brutal, faisant parler la raison des choses utilisables, sans prêter le sens aux arguments venant des choses non palpables, agissant comme si la Foi, tout à coup, était en deçà de la raison, alors qu'elle la surpasse au moment précis où, la grâce et la bonne volonté s'ajoutant à l'entendement, elle se fait assentiment, inébranlablement.

Fort, toutefois, de son «aggiornamento», Ton Peuple tient à nier la possibilité de ce chimisme supérieur avec ses alliages invisibles et ses amalgames spirituels; la désintégration de son esprit, suivant celui de la matière, se fait sentir jusque dans les réserves de son âme chrétienne. Cette tribu à la page des très grands mutationnistes, ne se compose-t-elle pas en majorité d'esprits bouchés, tournés vers eux-mêmes et fermés à l'au-delà — à leur propre au-delà — d'où ils devraient partir pour aller chercher leurs frères et soeurs en territoire de charité? Ne désapprouvent-ils pas le métaphysique, en traitant d'attardés les fidèles que nous entendons rester? Que puis-je faire, mon Dieu, que dois-je entreprendre pour qu'ils ne transforment pas — car ils sont changeurs à tout prix — le «mundum amare in Deo» en «mundum amare in diabolo»? Pour qu'ils ne fassent pas des vertus théologiques une trinité de caricatures, la Foi se voyant rétrécie en superstition, l'Espérance en optimisme téméraire et la Charité en philanthropie charlatanesque, l'union catholique devenant du même coup uniformisme et la communion allant s'apparenter à la camaraderie du communisme?

Voilà le plan, pourtant, sur lequel nous allons retrouver certains de Tes Enfants d'hier. Cordialement reçus dans la mesquinerie, s'imprégnant de cordialité eux-mêmes, ils s'installeront dans l'imperfection la moins croyable pour se rire de Ta Parole: «Mon Royaume n'est pas de ce monde». Ainsi leurs actions généraliseront, dans leur univers d'athéisation accélérée, à ce qu'ils s'imaginent, la mondialisation de Ton Règne.

Les pires d'entre eux, les théologiens intellectualisants, aiment à se croire secrétaires généraux du Bon Dieu, avec, évidemment, «un peu plus de style, de grammaire et d'idées»! Agissant toujours comme s'ils savaient ce qui ne se peut savoir, sacrifiant, au jour le jour, un peu de Tes Richesses à leur paix temporelle et cherchant à désincarner de plus en plus Ton Incarnation, ils se forment des âmes de cuistres, se nourrissent de lubies dans les cantons de leurs «sciences» et ressemblent, si Ton Serviteur Paul Claudel a vu juste, «à la teigne qui croit étudier une tapisserie en en dévorant à la fois la forme, la couleur et la substance».

Oui, ils nous mettent sens dessus-dessous le christianisme par l'introduction, dans Ta Bergerie, des moutons galeux d'antan. Oui, ils sont en train de recommettre toutes les gaffes accomplies par une trop longue suite de «réformateurs». Leur christianisme «d'interprétation personnelle», ne devrait-il pas faire de Toi un apaiseur des consciences inquiètes, alors qu'à travers leurs âmes ébranlées ne pourra retentir que l'écho terrible de Ta Voix de Réveilleur-Sauveur? Le Danois Sören Kierkegaard, cheminant fermement vers Toi par un sentier privé, eut la distinction belle et frappante, quand il fit de Tes Oints soit des penseurs calmes et solitaires, soit de mugissants agents voyers, causant des ravages sur le haut plateau des sciences ecclésiales. Ceux-ci, entraînés se croyant entraînants par rapport à ceux-là, «théologiens» au-dessus des théologiens, répondent supérieurement à une caractéristique définie par Théodore Haecker — encore un de Tes Préférés, si je ne m'abuse — disant:

«Même le diable peut être 'théologien'. Le penseur 'naturel' est l'homme le plus hautain, quand même il porterait des haillons, ou plutôt — et précisément — dans cet état. Voilà

une des raisons pourquoi la théologie (et la philosophie) ont, en règle générale, si peu l'esprit de l'évangile, qui est celui de l'humilité. Aussi le Christ, revenant aujourd'hui, devrait s'en tenir à l'homme simple, s'il voulait faire conserver véritablement Ses Paroles et les voir transmises fidèlement».

Donc, ils sont trop intellectuels pour être humbles et accepter quelque chose de leurs prochains: des coups, des remontrances, des conseils ou des commandements. L'humilité que Tu exiges, celle que l'enfant seul sait accorder, sans y penser, sans le vouloir, par un élan spontané de son être, ils Te l'ont refusée; ils Te la refuseront par une inversion totale des valeurs en cause, en se faisant arrogants, orgueilleux, présomptueux au point de presque se croire Tes Égaux. Voilà le péché luciférien, sciemment commis et confirmant, par actes et par attitudes, les visions qu'a eues, il y a un siècle, Ta Voyante Anne-Catherine Emmerich, définies comme suit par Raoul Auclair, son interprète:

«On gardait le silence sur la croix, sur le sacrifice et la satisfaction, sur le mérite et le péché, où les faits, les miracles et les mystères de l'histoire de notre rédemption devaient céder la place à de creuses théories de la révélation, où l'homme-dieu, pour être supporté, ne devait plus être présenté que comme «l'ami des hommes, des enfants et des pécheurs», où sa vie n'avait de valeur que comme «enseignement», sa Passion comme «exemple de vertu», sa mort comme «charité» sans objet; où l'on enlevait au peuple croyant l'ancien catéchisme qu'on remplaçait par des «histoires bibliques», où le manque total de doctrine devait être voilé sous «un langage naïf à la portée de toutes les intelligences», où les fidèles étaient forcés d'échanger leurs livres de piété, leurs vieilles formules de prière et leurs anciens cantiques contre des productions de fabrique moderne aussi mauvaises et aussi impies que celles par lesquelles on cherchait à remplacer le missel, le bréviaire et le rituel . . .»

Quand je prononce de telles paroles, Seigneur, elles sont embuées de larmes, tout comme le sont mes yeux. Dès que je pense que, par la faute de ces égarés-égareurs, une partie de notre société chrétienne s'obstine à ramener le supérieur à l'inférieur, le significatif au futile et le spirituel au matériel,

que les nouveaux jongleurs du diable, docteurs ès sciences polytechniques, cherchant à soumettre l'esprit et l'âme de tous aux lois mal faites de leurs disciplines terrestres et que, dans leurs tentatives d'appliquer les règles du monde physique aux inconnues du monde métaphysique, ils s'entêtent jusqu'à l'acharnement, alors, en avalant mon déplaisir, j'arrive encore à me consoler à l'idée qu'ils ne seront jamais évoqués dans nos cathédrales, mais que les générations montantes les admireront, peut-être, selon leurs valeurs réelles, dans les formes assez hideuses des crache-pluie et des gargouilles en surplomb.

Certes, ils voudraient bien faire oublier les sommets de la théologie, de la vraie, de celle des Albert, Thomas et autres Scotus, pour offrir à nos méditations des choses plus faciles, plus coulantes, plus complaisantes et plus arrangeantes, sans le faire en phrases latines, fussent-elles transparentes comme celles de Thomas a Kempis: «*Quid prodest tibi alta de trinitate disputare? Opto magis sentire compunctionem quam scire eius definitionem*» ou profondes comme celles de Saint Ambroise: «*Non in dialectica complacuit Deo saluum facere populum suum*». Ils riposteraient plutôt: *Lingua latina venit in vituperationem et in detrectationem*. On n'exige évidemment pas des loups qu'ils se fassent végétariens, ni des cancre érudits de savoir ce qu'ils refusent, ce qu'ils font et ce qu'ils sont en réalité. Si, pour une fois, ils voulaient avoir recours à la deuxième épître de Saint Paul aux Corinthiens, ils pourraient s'y voir décrits, jusqu'à en pâlir:

«Car ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers perfides, qui se déguisent en apôtres du Christ. Et rien d'étonnant à cela: Satan lui-même se déguise bien en ange de lumière. Il n'est donc pas surprenant que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice. Mais leur fin sera digne de leurs oeuvres».

Les Paul d'aujourd'hui se font une peau de «réaliste», qu'ils tiennent à endurcir en même temps et au même degré qu'ils se refont une âme de Saül, en commettant l'horrible péché de la résistance à la grâce.

Ton Monde a bien changé, je ne puis me fermer à cette constatation. L'humanité tout entière continue ses trans-

formations, et Tes Croyants, en se «pluralisant» en sectes, voient se diviser et se rediviser leurs chefs et leurs pasteurs. Quand les Apôtres et leurs élèves étaient sous le joug de Ta Croix et de Ton Message, il y en avait qui ne croyaient plus, il y en avait qui se retiraient, il y en avait qui cessaient de les accompagner et il y avait autour d'eux un «monde pluraliste» plus fermé à Ton Évangile que le nôtre. Cela ne les autorisait pas à dire, comme on fait de nos jours: «Renonçons à nous mettre en vedette! Pratiquons la tolérance (à sens unique) et respectons les mille et une voies d'être idolâtre, mécréant et païen!» Non, on était conquérant, en ces temps-là, on se gardait de faire marche arrière, afin d'«avancer»; ce n'étaient pas les renégats qui faisaient école, ni les déserteurs, ni les traîtres, ni les apostats, ni les hérétiques; c'étaient les vrais fidèles qui, à tout instant, savaient affronter les persécutions à l'exemple du premier de Tes Élus.

Étant Pierre, comme lui, je dois faire comme lui. Quand on vient reprendre la question, Ta Question, Seigneur, à lui posée: «Vous ne voulez donc pas vous en aller, vous aussi?», je ne parviens qu'à donner sa réponse: «Où irais-je? Toi Seul as les paroles de la vie éternelle». J'ai honte, alors, de voir, avant de la subir, la grande imposture de trop de clercs qui, en jouant aux prêtres, sans avoir la Foi, font la morale, qui leur fait défaut, et débitent des choses extrêmement savantes, en dehors des enclos de la sagesse. Oh, ils ne quittent pas Ton Sanctuaire; ils s'y agrippent, afin de mieux déclencher, au milieu de Ton Église, autour de Toi, leurs mouvements perturbateurs; ils se sentent tellement à l'aise dans ces tourbillonnements qu'avec passion ils enfrennent la loi qui impose le Repos dans l'Adoration du Très-Haut. Ce qui les pousse à ouvrir toutes grandes les portes et les fenêtres, les coeurs et les âmes au souffle du Monde, admis jusqu'au tabernacle largement déverrouillé; ce qui les incite à transformer Ton Temple en parloir pour ergoteurs ecclésiastiques et laïques. Il y a, dans le Journal de Sören Kierkegaard, une remarque qui persiste à me frapper, en m'affligeant de plus en plus:

«Quand les portes étaient fermées, le Christ vint auprès des disciples. Ainsi les portes doivent être fermées, fermées au monde —, alors le Christ vient, vient à travers les portes

fermées, puisqu'il vient de l'intérieur. Quand le Christianisme combattait, les portes étaient toujours fermées... Dans la chrétienté on a laissé grandement ouvertes les portes (similitude avec le monde), alors le Christ ne vient pas».

Faut-il ajouter, Seigneur, que le monde vaguement chrétien du vingtième siècle, qui s'en va, le monde oecuméniquement remuant et socialement égalitaire et niveleur, a triplé les entrées, dégagées de toute entrave, afin de permettre aux mondains et aux mondanités, hautement profanes, les rendez-vous faciles? Ton Recul doit être le prix de ce progrès à rebours, et Ton Absence Voulue l'imperceptible menace, planant au-dessus de nos têtes. Le Cardinal a été bon prophète, lorsqu'il y a un siècle il écrivit dans une de ses lettres privées: que la fin du monde serait proche, à moins qu'un temps purificateur, perfectionnant les croyances religieuses, ne vînt, pendant des siècles, nous battre; que l'Antéchrist se manifesterait, à moins qu'une grande épreuve, la Providence Divine étant aussi glorieuse que terrible, ne nous voulût dérouter.

Et là, Seigneur, je me ressaisis pour Te revenir: Non, Seigneur, je n'oublie pas, en Te parlant ainsi, que chaque mal donne naissance à un bien qui viendra se manifester, quelque part, comme un enfant de grâce et d'espoir; je sais que Tu T'appliques à tourner nos erreurs mêmes en préparations biaisant pour mener à la Vérité. Tout ce qui se fait, tout ce qui se passe, tout ce qui se défait et tout ce qui est dépassé par les événements, n'est que l'effet de Ta Volonté, les manifestations d'un certain esprit humain fussent-elles contraires même à Tes Voeux. Ton Église, heureusement, déborde de loin la communauté des clercs et les laïcs, des pieux et des tièdes; elle est toute-force, résidant dans Ta Promesse et contrôlant l'ensemble des autorités humaines, que celles-ci le veuillent ou non, qu'elles l'admettent ou non. Le monde, qui n'arrive pas à Te chasser, malgré ses inlassables attaques, n'a pas encore livré, on le sait, ses tout derniers mystères. Il prend des proportions de plus en plus grandes, de plus en plus belles, de plus en plus merveilleuses, et nous n'arrivons plus à nous en montrer étonnés, saisis, surpris, enthousiasmés, confiants et reconnaissants. Puisqu'on s'éclaire à l'aide de l'énergie thermonucléaire et, s'il le fallait, ou moyen des

lumières d'une bombe H en explosion, on trouve ridicule la manière de Tes Fidèles de se servir encore des cierges et de la lampe à huile biblique. Quand tout ira, mal, cependant, et que l'énergie nucléaire viendra à manquer, les cierges et la lampe à huile continueront à luire, modestement, en consolant.

Serait-ce alors seulement qu'on fût amené à rejeter les prières actuellement prescrites, ces médiocrités sans force, sans flamme, sans style, sans idée captivante dans les formules visqueuses, imaginées, si je puis dire, par les progressistes, pour revenir à la vraie prière ecclésiale, qui n'est que la Tienne, celle du Christ Ressuscité, vivant éternellement? Je l'espère, Seigneur, tout comme je m'attends à voir revenir le naturel, la simplicité et la candide disposition à accepter Tes Avertissements, Tes Préceptes et Ta Discipline.

En attendant, Seigneur, et en manifestant ma volonté de Te servir au maximum de mes moyens, je n'arrive pas à chasser l'image accablante de notre première Mère: celle d'Ève en pleurs, d'Ève alarmée, d'Ève qui sanglotera davantage, à la vue des enfants, de ses enfants, s'acharnant à accélérer leur chute. Et, derrière Ève, je vois l'Autre en larmes, j'aperçois la Co-Rédemptrice, souffrant à Te regarder agoniser plus que jamais. Ah, cette masse d'étourdis, d'écervelés et de frivoles qui, en Te rabaissant, se croient autorisés à faire gémir Ta Très Sainte Mère, quand Tu inonderas d'une sueur de sang Ton Corps encore en prières; qui se réjouissent à Te servir à leur façon, en prenant le fouet pour Te fouailler et en manipulant le marteau pour Te clouer à la Croix, encore et encore!

VI.

Non, Seigneur, je ne voudrais pas m'abandonner à un mouvement de détresse, quand je regarde l'état de perdition qui avance, en s'étendant à l'allure des fameux progrès techniques et scientifiques, considérés comme le miracle du vingtième siècle: on les dit bien supérieurs à ceux que Tu as accomplis au premier! En fait, Tu ne me laisses pas le temps de m'enliser dans l'amertume, composée de tristesse et de découragement. Devant moi Tu cites Tes Envoyés qui, sortant du fond des plessis du passé, tentent de ranimer mon ardeur, en chassant l'identique par le semblable, mon désarroi par leur peine, — une peine mille fois répercutée, mais qui pourrait s'exprimer à merveille par la seule voix de Saint Basile:

«Dieu le miséricordieux, qui toujours joint le réconfort à l'affliction, vient de me donner quelque consolation au milieu de mes tristesses dans les lettres que le très révérend Père Athanase m'a transmises de Vos Saintetés. Nos conflications sont bien connues sans mes dire; leur son a traversé maintenant toute la chrétienté. Les dogmes des Pères sont méprisés; les traditions apostoliques sont ramenées à rien; les découvreuses d'innovateurs ont pouvoir dans les Églises. Les hommes ont appris à être spéculateurs au lieu d'être théologiens. La sagesse du monde tient la place d'honneur, après avoir dépossédé la fierté dans la Croix. Les pasteurs sont chassés, d'opposants loups sont amenés à leur place pour voler le troupeau du Christ. Les maisons des prières sont privées des prédicateurs; les déserts sont pleins de plaignants: les âgés sont peïnés, en comparant ce qui est avec ce qui a été; encore plus à plaindre sont les jeunes, ne sachant pas ce dont ils sont frustrés . . .»

Ainsi Tu m'obliges à voir derrière moi, à une distance de seize siècles, très exactement, le déchaînement d'énergies subversives, tombant sur Ton Institution avec le concours de Tes Propres Serviteurs, afin que j'y fasse refléter l'enchaînement des événements contemporains, menant aux mêmes effets inquiétants, sans que les fondements de Ta Maison en soient ébranlés. Ne dois-je pas en inférer que des liens métaphysiques vont de fait à fait, d'action à action, de période à période, perceptibles à la puissance visuelle de l'esprit tourné vers Toi, éclairé par Toi et élevé à une hauteur de perspective où un don divinatoire, le cas échéant, se servira de tous les malheurs, de toutes les épreuves, de toutes les désolations et de toutes les tribulations pour faire éclater, au-delà des pires indices et des présages les plus sombres, la pérennité de Ton Règne?

Il y a, dans le monde, une loi que Tu n'as pas l'air de vouloir abolir: celle que le diable au corps de l'humanité sait si bien appliquer à tout ce qui est flétrissable et mortel, par nature, sans atteindre à ce qui, de par la volonté du Père, porte les stigmates de l'impérissable. Cette constatation me fait revenir à l'histoire et aux faits provoqués, soit par les petits esprits, se découvrant grandes crapules, soit par les hommes de génie, empêchés par la belle canaille coalisée de marquer trop le cours des événements dans le sens de Tes Injonctions. Privée de son caractère sacré et amputée, en sa partie révolue, de cette «aura vitalis», faisant éprouver ce qui constituait l'essence et le fonds des êtres, l'Histoire, à élucider dans tous ses mouvements avec toutes ses conjectures, ayant des rapports avec l'avenir, nous est contée, aujourd'hui, comme étant le déroulement autonome de faits et de choses, d'aventures et de mésaventures, d'actions et de scènes, tissés de main d'homme, sans connexion aucune avec une volonté supérieure, sans causalité clairement reconnue et sans dépendance de la Dêité: l'humanité se serait terrée dans le monde comme dans une immense galerie transparente, absolument fermée à tout influx, venant de l'extérieur, fût-il de grâce ou de disgrâce, de commande ou de freinage, de direction ou de contrariété; tout ce qui se passerait à l'intérieur de cet univers clos, mobile et rotatoire, se ferait de façon grossièrement, sinon féroce-ment, pragmatique; la «réalité» des choses vivantes et

mutantes n'aurait de «vérité», ni de «valeur», qu'en fonction de sa «profitabilité», c'est-à-dire de ce qui, utilitairement parlant, «rapporterait» au plus grand nombre possible d'intéressés. De là, certes, pourrait s'élaborer une science conjecturale, à exploiter, avec les mêmes chances de réussite, par les diseurs de fortune et les «voyantes» mieux famées; les uns et les autres auraient assez de matières pour nous promettre la prochaine apparition du «butor qui doit venir» — selon Méreschkowski — sans faire pour cela la moindre allusion à la Parousie, — les historiens néo-modernistes attitrés auraient vite fait de la mettre au rancart de la légende. Car, par haine pour le métaphysique et le transcendant, ces gens se sont condamnés à vivre en taupes, creusant leurs longues galeries dans le noir et réduisant leur sens visuel au dernier degré de la myopie: leur philosophie, faite de théologie, d'aigreur et d'obscurité, doit les noyer dans les réduits d'un «talpinisme» biscornu et toqué.

Les «nouveaux historiens», bien installés dans la matérialité de leurs interprétations progressistes, n'accordent aucun droit de cité à un Carlyle qui, dans son livre sur la Révolution française, a eu le courage d'exprimer une vérité trois fois terrible: l'Histoire nous prouverait qu'un incessant retour aux points primitifs de la civilisation serait le lot des révolutionnaires; nous serions condamnés à regagner nos états les plus bas, allant, si nos fautes l'exigeaient, jusqu'au stade du cannibalisme, où le plus faible serait la proie du plus fort. La question est de savoir, si la situation actuelle ne nous jette pas, déjà, d'étage supérieur en étage inférieur, vers les lieux où se réalisera, littéralement, le «homo homini lupus».

Est-ce que de là, Seigneur, me viendrait l'effroi qui, en perçant le plafond de ma surprise physique, en traversant la couche de l'étonnement spirituel, prendrait un aspect, une dimension et une puissance métaphysiques pour faire voir l'Histoire, le Grand Tournant de notre existence ou l'Échéance Adventiste de l'Occident, sous l'angle très spécial de la Fin des Temps? N'y aurait-il pas à dévoiler, dans ce monde incroyablement mouvant, dont tous les individus hors l'Église porteraient des oeilères et ne seraient, donc, que modérément effarouchés, une sorte de sérieux apocalyptique?

La théologie «mise à jour», qui a tellement le sentiment de sa valeur prioritaire dans toutes les questions ecclésiales, n'a pas encore pris conscience, tout à fait, des pressions eschatologiques que semble subir l'humanité. Il va de soi, Seigneur, qu'en écrivain-croyant je fasse abstraction du sens grec de l'histoire: «Tout revient, tout recommence, comme les saisons» et du sens perse de l'éternel combat entre le bien et le mal, pour m'en tenir, plus ou moins, à la définition judéo-chrétienne: «L'Histoire est l'écoulement, selon un plan supérieurement conçu, de la vie qui va de la Création jusqu'à la Fin des Temps». C'est Te dire que je m'écarterai de la vue pragmatisée sur les événements, afin de leur rendre, en quelque sorte, un caractère transcendant. Placerai-je, dès lors, au coeur même de mes considérations les visions des prophètes qui, d'après le Cardinal, ne terminent jamais leurs sujets, tout en leur retrouvant une seconde interprétation, alors que dans les vues d'un écrivain-prophète comme Léon Bloy «les prophéties n'appartiennent pas à la durée, non plus qu'à l'espace», et que «c'est une fête pour la pensée de les sentir palpiter au centre des temps, d'où elles rayonnent sur toutes les époques et sur tous les mondes»? Je n'en sais rien encore, quoique, intérieurement, au fond de mon âme, j'attende à ce que puissent se renouveler mes belles surprises du passé. Car ce qui ne cesse de m'étonner, dans mes études historiques faites en rapport direct avec ma religion ou, si Tu veux, dans ma passion de suivre les événements visibles, palpables, transmissibles par témoignages du point de vue des faits et des actes humains, attendant, de ma part, leur fixation sur le plan métaphysique dans toute l'étendue de leurs significations cachées, voilées, mystérieuses ou simplement religieuses, c'est de voir que les affaires les plus oubliées, les moins valables et, apparemment, les plus insignifiantes prennent peu à peu une ampleur, une grandeur et une profondeur jusqu'à devenir d'une incroyable monumentalité historique patente, se raccrochant, par de multiples biais, à la majesté, sinon à l'horreur, de très lointaines situations.

C'est en ces moments de rare intensité sensitive et intellectuelle, alors que, par à-coups spirituels, pour ainsi dire, j'apprends la maîtrise dans l'insertion ordonnée de mes souvenirs, de mes émotions et de mes intuitions dans le présent

que, de loin, je comprends les dons qui font que certaines personnes, de nos jours, mettent l'habit de prophète pour élargir, en les reconstruisant, les faits d'hier par une transfiguration et une incrustation dans l'entité temporelle, partiellement invisible. Leur sagesse allant redécouvrir dans chaque homme l'Éternel qui, par le canal de la collectivité, travaille toute l'histoire, m'apparaît, à la fin, comme une vue de repos et d'intériorisation que les nouvelles connaissances iraient jeter sur les anciennes, en s'y ajoutant, avec, comme effet direct, l'influence ininterrompue des unes sur les autres: il en sortirait un tout, formant le noyau vivant d'une conception de plus en plus parfaite des mondes, visible et invisible.

À leur égard j'entends respecter l'ordre que Tu as donné dans les Livres: «In prophetis meis nolite malignari!» Quand même ils murmurerait que Lucifer se serait changé en ange de lumière pour me séduire, en disant vrai, et qu'Adam et Ève seraient prêts à réapparaître pour voir les conséquences inouïes de leur désobéissance!

Parlant de prophète, je ferai exception, cependant, de l'espèce «nouvelle vague» qui, sur la place publique, irait étendre les mains, regarderait à droite et crierait: «Ô mon frère libre-penseur!», regarderait à gauche et chanterait: «Ô mon ami marxiste!» et dans le coeur nourrirait de l'antipathie et du dédain pour le seul croyant qui la gênerait et qu'elle voudrait écarter de sa voie, en levant le pied.

Lorsque, d'ici maintes décennies, grâce à l'aide que Tes faux serviteurs accorderont au marxisme dogmatique, nous aurons l'univers socialiste; quand, trop tard, les préposés de Ta Bergerie auront compris que ni leurs capacités, ni leurs habiletés, n'auront suffi à créer le monde chrétiennement social, que Tu as voulu faire établir; quand du fond de notre sentir et de notre pressentir, nous saurons que notre faillite aura été la conséquence de la mise en friche délibérée du prophétisme somnambulesque, inné à notre foi pleinement efficiente, assez clairvoyant, perspicace et lucide pour deviner les buts à poursuivre et les moyens à engager, il restera toujours que le pouvoir hérétique, présent dans Ton Église et exerçant, sans interruption, sa redoutable influence, n'entamera pas trop la confiance des grands enrôlés qui, blessés par la main

de Satan, peut-être, se reposeront en Toi, puisqu'à la fin Tu leur accorderas autorité et emprise sur l'Oppresseur.

Je le dis et j'attends. J'attends l'arrivée du Grand Missionnaire, venant du Japon, des Indes, de la Chine ou du Centre de l'Afrique, pour réévangéliser la Nouvelle Barbarie qu'on avait coutume d'appeler Europe, mais que le libéralisme et le marxisme ont conduite à la catastrophe de l'incroyance.

Depuis que la Société humaine n'est plus tout à fait Ta Société, depuis que Tes Prêtres ne sont plus les porte-parole reconnus des communautés locales et depuis que les plus agissants de Tes Serviteurs de nom s'ingénient à précipiter le «nouveau», en faisant fi de l'évolution lente et permanente, opérant dans le cadre des rapports traditionnels, les affaires temporelles, auxquelles devraient vaquer Tes Sans-Calottes fraîchement sortis de l'école, vont de mal en pis. Beaucoup trop d'entre eux précèdent leur troupeau et se jettent dans ce que notre ami Paul Claudel a appelé un «abîme de séparation», de séparation d'avec Celui qui s'est dit la Voie, la Vérité et la Vie. Ne voulant pas perdre la face devant leurs frères d'avant-garde, ils risquent de perdre leur âme. Ils ont un «*furor praedicans*» particulier qui, loin de suraccentuer les effets du péché originel, plus loin encore de glorifier la vertu originelle, trop oubliée, et ignorant l'essentiel de la bonté innée, de la loyauté bipolaire et du respect naturel pour la piété authentique, franche et pure, du prochain, se fait politicaillard et revendicatif sur un terrain où le communautaire, bien facilement, se change en communautarisme pour adopter, presque automatiquement, l'esprit et les attitudes de la plus redoutable des partisaneries. Au lieu de sanctifier leurs oreilles et leurs langues avant d'entendre, de recevoir et de proclamer les indispensables vérités de la Foi, ils profanent, dans leurs meetings dialogomaches, et leurs organes et Ta Parole. Et préférant leurs propres raisonnements à ceux d'autrui, ils affichent, par coquetterie ou par hypocrisie, une humilité qui est sans élément de valeur: sans simplicité; ce qui les habilite à lancer des défis à l'Autorité, en passant lestement du stade de la bravade à celui de la provocation.

Nous connaissons, Seigneur, pour les avoir acceptées, une suite respectable d'autorités: celles de la conscience, de

l'évêque, de l'Église, des Écritures et de l'Antiquité chrétienne. Avec elles, nos nouveaux pasteurs entretiennent des liaisons assez variées, curieuses pour la plupart et différenciées par des comportements dissemblables. Autorités aveuglément obéies? Oh non, puisqu'il leur est impossible d'accepter telles quelles les décisions prises à Rome et reprises par leur évêque ou leur curé-doyen! Autorités prestement suivies? Ah oui, dès que les adversaires du Saint-Père et du clergé fidèle avancent des théories casse-cou, scientifiquement habillées! Ces deux positions, alternables à volonté, leur permettent de crier haro sur les baudets qui tiennent encore à la grande règle du passé, à l'immuable ligne de conduite, tracée à travers les siècles: les articles de Foi doivent être interprétés non d'après les opinions des particuliers, fussent-ils évêques ou professeurs, mais selon le sens admis depuis toujours par l'Église! Leur qualité de progressiste leur imposerait le devoir d'apporter des conditions à l'adhésion: il faudrait que les définisseurs des dogmes sortissent de leur réserve, afin de délimiter les rayons de souveraineté, — celui du Pape comme celui de l'Église, celui des évêques comme celui de la tradition, celui de la conscience comme celui des Conciles!

S'il est bien vrai que nous sommes pour les investigations les plus approfondies et les plus courageuses dans le domaine de notre doctrine, nous entendons l'être, pour le rester, sous la conduite éclairante des Écritures et de la Tradition. Ah, Seigneur, la Tradition! Vouloir la maintenir, en soutenant ses défenseurs, équivaudra, demain, à un état d'hérétique! Sauver la substance transmise de Ton Message et conserver ce qui, dans ma nature, veut participer à Tes Peines et à Ta Gloire, en participant, Ta Grâce en ordonnant, de Ton Amour, c'est s'arrêter et se fermer aux dernières «connaissances» théologo-philosophiques, clavetées dans la tête de l'Homme Moderne Surélevé! Les modernistes ravivés se moquent des choses transmises, comme ils se gaussent des modes de transmission: en s'en jouant dans l'espoir de Te jouer!

La véritable tradition n'est pas ce qu'ils croient; d'après eux elle serait ce qui, de toute ancienneté, continuerait de dégoutter dans notre bel aujourd'hui! Quelle erreur! Elle est plutôt ce que, comme eau fraîche et saine, nous faisons passer chez nous, en nous efforçant constamment de nettoyer, à partir de

la source, le lit emprunté par le liquide le plus pur et le plus fertilisant.

Il n'y a qu'une seule source, incontaminée et incontaminable, comme il n'y a qu'un seul refuge pour Tes Fidèles qui ne se laisseront pas faire: la réserve inépuisable de l'énergie qui illumine leur âme; le grand dépôt de la Lumière, jouxtant la consigne des principes qui sauvent; ils savent encore où se ravitailler, sans monter en chaire (sécularisée et prête à être vendue aux enchères) pour annoncer une religion nouvellement élaguée, avant que Rome ait eu son mot à dire. Les «aggiornamentatori» dessoutanés, peu soucieux des erreurs commises et des tromperies bien remontées, prêtent à Moscou ce qu'ils refusent à la Ville Sainte: la plus fine de leurs oreilles! Se disant à la pointe du progrès, feignant d'avoir toujours soif du nouveau et faim de l'archinouveau, ils arrivent, sans une ombre de remords, à se prévaloir d'une nostalgie des Conciles et des Synodes. Ils l'exhibent comme un mal spirituel, à guérir par une suite de petits miracles, faits à leur profit: Moins d'obligations et plus de libertés! Moins de commandements et plus d'assouplissements! Ils sont tellement ignorants, ces scientificards, qu'ils ne savent même plus ce qu'ils ont su à l'âge de dix ans; ils ont complètement oublié les voix, sonores et saintes, à la fois, de Saint Chroystostome, de Saint Basile, de Saint Athanase, se déclarant, à la suite de celle de Grégoire de Naziance, en défaveur des solennelles rencontres épiscopales. L'un d'eux n'a-t-il pas écrit:

«S'il me fallait parler, je me sentirais enclin à éviter toute conférence d'évêques, car jamais je n'ai vu un synode bien se terminer, ni apporter remède, mais toujours augmenter les maux existants. Toujours y a-t-il rivalité et ambition, et celles-là dominant la raison. Ne me croyez pas extravagant, quand je parle ainsi; un médiateur est plus souvent attaqué lui-même au lieu d'avoir succès dans sa pacification».

Nos étonnants conciliophiles et conciliaristes détestent, évidemment, les mots que le Cardinal a prononcés, il y a vingt lustres à peine:

«Plus on examine les Conciles, moins ils donnent satisfaction. Mes réflexions à ce sujet ont pour résultat: moins ils

donnent satisfaction, plus les activités du Saint-Siège sont majestueuses et génératrices de confiance et plus impérieusement elles sont nécessaires».

Mais là, Seigneur, ils ne s'accordent plus du tout avec leurs anciens; là ils se hâtent de faire les révoltés:

«Grand Dieu, qu'il est peu démocratique (c'est de Toi qu'ils parlent ainsi)! Qu'Il soit installé, le plus tôt possible, en régime également populaire!»

Leur conciliarisme ne les empêche pas, pour autant, de rejeter les décisions des assemblées patriarcales, d'en fausser le sens ou d'en réduire la portée. Cela les met à l'aise devant les exigences de la Tradition, résultat d'une perception intuitive spirituelle, qu'ils hésitent à considérer «simili pietatis affectu» avec les Écritures, comme on l'a demandé à Trente. La règle du transmis, vérifié et confirmé par vingt siècles de croyance, autrement doctes que le nôtre, ou le principe de la «*continua successio*» a moins de valeur pour eux que la norme du surgis, presque toujours suspectable. Ce qu'ils désirent, c'est de renouveler l'Église, Seigneur, la leur, bien entendu, celle qui est issue de leur histoire mal sue, de leurs réflexions mal digérées et de leurs inspirations mal déterminées. Si, pour eux, Tu n'as pas eu le droit de les engager à tout jamais, en les maintenant dans l'enceinte de Ta Loi, ils ne demandent qu'à s'en saisir, eux, pour l'imposer à toutes les générations à venir.

Qu'on leur permette de restreindre les prérogatives de Ton Vicaire, et ils entreprendront l'oeuvre à l'encontre de l'Esprit Saint! Il leur serait tellement agréable d'avoir le parlementarisme dans l'Église et le Pape à la merci des majorités alternantes, réformatrices obsédées, besognant à l'intérieur de Ta Maison et exposées, tour à tour, aux votes de méfiance des collégiales du clergé régulier et du clergé séculier. Ils se prononceraient par bulletins secrets, même s'il fallait s'en prendre au dogme de l'infailibilité papale, qu'ils n'aiment guère et dont ils se délectent à taire l'une ou l'autre de ses conditions de validité: que le Pape, dûment authentique, se prononce officiellement, personnellement, librement et directement sur des matières de Foi et de Morale! La dissimulation

de l'un ou de l'autre des facteurs en cause leur facilitera le jeu des controverses et la mise en doute des décisions trop gênantes pour l'affirmation de leur «modernité». Ce qui n'infirmera en rien, Seigneur, ma conviction que Ton Pouvoir de nous communiquer, par personne interposée, Tes Révélation, bases nourricières de notre religion, n'est que la prémisse de l'autre qui nous garantira, jusqu'à la fin, l'interprétation sûre et souveraine de Ta Doctrine, valant pour tous les temps et obligeant toutes les générations au même titre et au même degré.

Le pape des néomodernistes, prêtres, évêques, cardinaux, théologiens des communautés religieuses et professeurs de facultés universitaires, ne réside plus à Rome, mais à Taïzé, en France: c'est un protestant qui, depuis un lustre et davantage, avec une modestie, qui trompe, se permet de donner des mots d'ordre aux «laborantins de la théologie et de la catéchèse» catholiques; ceux-ci s'en donnent à coeur joie pour faire admettre, par les voies du «libre examen, de la libre pensée et des licences multipliées dans le domaine de la Pastorale», l'anarchie et le chaos dans Ton Église: Luther, en ressuscitant dans ce frère en foi inespéré, s'est bien adapté aux nouvelles tactiques de la décatholicisation!

Voilà pourquoi nos abbés transformistes voudraient davantage, depuis que leurs activités majeures se passent en dessous et en dehors de Tes Lieux Saints. Jusqu'où vont aller leurs appétits et prétentions? Que les évêques soient chefs et leurs représentants sous-chefs des partis politiques? Que soit renversé le mouvement traditionnel, allant vers la séparation de l'Église et de l'État, et que l'Église aille se confondre avec l'État — avant de se fondre dans l'État — comme en Union Soviétique où le pape dit «Amen!» quand le secrétaire général du Politbureau s'écrie: «À bas l'impérialisme (des autres)!» et où les pauvres croyants doivent chanter en chœur: «Sus au capitalisme (des trusts américains, mais non de notre État)», dès que les membres-dirigeants du parti lèvent le poing?

Seul notre Saint-Père, jouissant, dans son ressort, d'une juridiction universelle, est «totius ecclesiae doctor»: Tu l'as placé entre l'enclume et le marteau, entre les «hiérarches» et les «anarches» dans l'ordre des classements et de la sub-

ordination, entre les hiératistes et les désacralisateurs sur le plan de la liturgie, pour lui faire subir le sort de la matière malléable au gré de deux sortes de façonneurs qui se contredisent. Face à nous, il a l'air de rester muet, d'être laconique, parfois, flottant, énigmatique, équivoque ou indécis dans les déclarations faites, de temps à autre, en dehors du cadre des proclamations «urbi et orbi». Ah, la surdité temporaire de Ton Église! Ce silence, mortel pour une partie de notre communauté, fait que, tournés vers Toi, nous nous écrions:

«Et Toi, Seigneur, ne pourrais-Tu pas nous parler à sa place?»

Et, soudain, nous nous rappelons Ton Inexplicable Façon de T'adresser à nous dans un silence plus mystérieusement profond encore. Et nous savons, et je sais à nouveau, au toucher du calme, gros de secrets, que Tu ne cesses de parler, que Tu continues à nous répondre dans l'incessant débit des Saintes Écritures.

Faut-il que je demande pardon, Seigneur, pour l'obstination que je mets à vouloir entendre condamner, d'autorité papale, les nouveautés liturgiques à relent hérétique? Je ne suis pas le seul à persister; nous sommes des milliers, nous sommes des millions à attendre, à prêter l'oreille, à ouvrir le coeur et à craindre une perte inconvenante de patience. Oui, je T'ai entendu dire: «Il y a un temps pour tout». Et je vois, comme je vois voir les autres, que Ton Vicaire responsable juge que le temps de parler n'est pas encore venu. Et nous arrangeons en prières nos souffrances, pendant que nous attendons.

J'ai bien peur, pourtant, que Rome ne se fasse grande dans le mutisme, et que le monde, en union d'attente, de plus en plus loquace, ne se défasse dans ses indiscretions et dans ses confessions publiques: Comment le Vicaire peut-il tolérer tant de prêtres parmi les démolisseurs de la Maison de Dieu? Quand chassera-t-il de son entourage les faux amis, contrecarreurs de ses meilleures décisions? Dans quelle mesure est-il le prisonnier des cardinaux, archevêques et évêques, administrateurs absolus dans leurs diocèses? Est-ce que l'ancien «prisonnier du Vatican» le serait redevenu sous d'autres geôliers? Le pouvoir ecclésial aurait-il remplacé un certain pouvoir civil dans les basses entreprises du chantage, des menaces et de l'asser-

vissement? Un pouvoir ecclésial qu'auraient usurpé quelques dignitaires, appelés par Satan à servir d'autres maîtres? Tu entends les chuchotements? D'où peuvent-ils partir? Que visent-ils? Tel et tel cardinal, tel et tel évêque, à Rome et ailleurs, ne représenteraient plus Ta Cause Divine, mais s'agiteraient dans le but inavoué, pompeusement camouflé, de plaire aux Grands de la Loge?

Mais voilà que du fond de ma misère spirituelle surgit une autre question. Serait-ce la Tienne, à moi adressée:

«Et si le Saint-Père, dans ses incompréhensibles silences, dans ses entreprises peu transparentes, hardies, dangereuses, peut-être, s'apprêtait à répondre au Commandement qui l'oblige à faire respecter et à protéger, tout simplement, l'Unité Ecclésiale?»

Serait-ce là ma consolation? Devrais-je me résigner à penser au niveau des pénitents?:

«Quand, parfois, les circonstances nous forcent de douter du Saint-Père; quand nous sommes meurtris dans le coeur et peiné dans l'âme à la vue du mal fait à l'Église; quand nous nous mettons à accuser le responsable de ses attitudes apparemment contradictoires: songeons-nous à faire un examen de conscience, en nous demandant, si, par un coup de la Providence, nous n'aurions pas le pape de nos propres insuffisances et de nos défaillances personnelles; si la tournure de notre foi, toquée ou tatillonne, ne nous aurait pas privés du Père qui eût été vraiment celui de nos attentes et de nos supplications; si nous n'aurions pas oublié que, dans les faiblesses mêmes de l'Église terrestre, il y aurait des forces vitales sans nom, travaillant un peu en zigzag, mais opérant toujours dans le sens d'une renaissance inattendue de la Foi?»

Trop rarement, Seigneur, Tu me rappelles à l'ordre, quand, de mes frères et soeurs en paresse, j'imité la mésestime, opposée à la charité des Papes-philosophes ou des Papes-théologiens qui, mieux que les meilleurs de nos méditatifs laïques, à l'aide d'encycliques magistralement construites et admirablement raisonnées, ouvrent à mon intelligence — surprise, stimulée et, soudainement, affamée d'intensité et

d'amplification — de larges avenues logiques vers la Foi et ses Mystères. Ah, l'indifférence marquée par Tes Croyants devant les chefs-d'oeuvre de la littérature vaticane! Quelle immensité d'ignorance dans ce domaine principal de Ton Église! Quel dédain à l'égard des penseurs tiarés! Et quelles lacunes à combler dans notre éducation de chrétien! Joignons les mains, plus fervemment encore, et faisons amende honorable que Tu veuilles bien faire admettre par Tes Vicaires, trop peu prisés!

Il se peut, Seigneur, que je regarde trop du côté des défauts, des vices, des imperfections et des manquements. Tu m'as fait, pourtant, pour les relever et pour souffrir, en les constatant. Eh bien, oui, j'en souffre; j'en souffre jusqu'à en pâtir. En sortir comment? En fermant les yeux et en bouchant la raison? En me réfugiant dans les nuages, toutes imaginations débridées? Être lâche avec les lâches? Ah, que ce serait simple!

Que ce serait reposant de s'en désintéresser, de s'asseoir dans le douce veder niente de ma chambre bien fermée et figurant un monde à part où je T'adorerais bien égoïstement, en laissant aux frères et soeurs leurs façons particulières de faire leur salut! Je m'y contenterais d'observer mes états d'âme, pour les décrire, plus ou moins poétiquement, j'éprouverais une joie certaine à m'imaginer que mes nouvelles idées, à peine nées dans une phrase passablement construite et modestement modulée, au lieu de tomber dans le gouffre noir de l'indifférence religieuse, s'enfonceraient dans les zones bleuâtres d'une méditation romantique inconnue!

Je ne peux pas, Seigneur, non, je n'arrive plus à le faire, comme au bel été de mon existence, — Tu m'attires trop irrésistiblement, Tu me frappes, afin que je Te reconnaisse dans chaque coup que Tu donnes, soit à Ton Vicaire, soit à Ton Église, soit à Tes Serviteurs, soit à mes sens, soit à mes forces délibérantes, soit à mes talents créateurs, pour qu'ils Te fixent dans les moindres particules de mes livres, soit à ma volonté, afin qu'elle fasse résonner dans la mémoire de mes auditeurs les tout derniers retentissements de mes chagrins, de mes douleurs et de mes tristesses transcendantes.

Et, mon Dieu, je risque beaucoup, en obéissant à Tes Som-mations. N'étant pas théologien professionnel, je m'avance avec mille et une précautions, sans jamais oublier, malgré les autorités que j'invoque, que je ne fais que parler sous l'obligation de me corriger, si, par malchance, je faisais un faux pas: le droit de décider restera toujours l'apanage de Ton Église.

VII.

Seigneur, Ton Église, à nourrir d'âme et de silence, par définition, fait tant de bruit de nos jours qu'à force de mettre la raison à la place de la foi, une partie d'elle déraisonne. Elle divague, comme elle devient tapageuse et fracassante par ses élus les moins intelligents et les plus bavards. Ainsi la confusion se fait mère de leur «message»; la déraison trop harassée éloigne l'esprit de la croyance catholique. Les danseurs du veau d'or, augmentant en nombre à mesure que les pèlerins de Notre-Dame se raréfient, se plaisent à démentir, par leurs attachements aux choses du monde, le seul détachement que Tu veuilles demander. Leur monde en délire, désert de mollesse et de veulerie, brûlé par l'égoïsme en feu et le matérialisme en flammes, fait impunément la traite des âmes, — de toutes les âmes avides de médiocrité et de platitudes, jamais attirées par la grandeur qu'annihile leur passion de n'y pas croire.

Ta Doctrine et Ta Morale réclament un certain héroïsme, indubitablement, — voilà pourquoi il y a tant de déchets et tant de lâchetés parmi nous. La formatrice de l'opinion publique est une bonne niveleuse, à l'engrenage inévitable; ce que le particulier veut admettre encore comme une désobéissance à Dieu, une hérésie, un crime ou un péché mortel, devient, dès que quelques théologiens «mis à jour» et, à leur suite, beaucoup d'instables, beaucoup d'imprudents, beaucoup de couards et beaucoup d'esprits faibles le disent, quelque chose d'admissible, de permis, de prescrit et, presque, de sanctifié. Puisque ces clercs, élus d'hier, sursaturés de naturel, aujourd'hui, indigents plus que miséreux et misérables, en ce qui concerne le surnaturel, ne catéchisent plus, ne vont

plus au peuple et se désintéressent des organisations catholiques, ils ont le temps de répandre des inepties, en promenant leur calame bêtifiant le long de tout le continent de la Pensée. Qu'ont-ils fait, déjà, que vont-ils faire encore de Ton Sacramentum Unitatis? N'est-ce pas à rebours qu'ils exercent leur magistère, afin de le protéger, de le maintenir et de le servir dans les moindres détails de la liturgie, de la langue, des règles et de l'enseignement? Ton Humanité Chrétienne, au visage affreusement effacé, n'offre-t-elle pas, approximativement, l'aspect d'un personnage de conte de fée qui ne retrouva plus, en cherchant son faciès d'homme heureux, le reflet de son être dans le miroir? C'est qu'elle n'a plus d'âme, ouverte vers Toi et disposée à Te faire voir dans la vue de Tes Croyants, la Foi animant et spiritualisant la face contemplante.

Est-ce à moi, réellement, Seigneur, de relever ce qui tourne mal pour se faire vilain et fâcheux? Suis-je vraiment mandé à accuser les responsables, où qu'ils se tiennent et d'où qu'ils viennent, de torturer les consciences, d'autoriser les tortionnaires spirituels à continuer leurs jeux cruels et de refuser aux innocentes victimes d'élucubrations théologiques et liturgiques la consolation du véritable repos dominical en Dieu?

Oui, je sais que Tu nous conduis, d'une façon admirablement et, parfois, douloureusement étrange, vers le Père Éternel; ou, pour le dire dans la langue transposée du Cardinal:

«Qui aurait songé à aller aux paroles et aux actes du vieux Eutyches, ce delirus senex, d'après les mots de Petavius, et aux énormités du Dioscure sans principe pour être converti à Rome?»

Je suis donc conscient de tous les retours possibles, même dans notre société «permissive» ou «horizontale», dont les conditions présageraient plutôt le contraire.

Quand tout m'invite à lutter de science dans le monde des idées comme dans la vie de tous les jours, je me défends, silencieusement, en luttant de Foi et de science aussi bien que de Foi par la science, afin de répondre, plus ou moins, à Ton Appel. Ce qu'il y a de plus profond en moi, s'éveille d'une sorte d'assoupissement, tout mon être se dresse, se met à l'écoute, se fait attention et tend un sens spécial, me

semble-t-il, vers ce qui, quelque part derrière les chaleurs du coeur, au-delà de la raison, au fond de l'âme, guette un mouvement, s'arrête devant une barrière soupçonnée, s'émeut au sentir d'une Présence et frissonne au contact des émanations de l'Intangible. Frisson étrange et délectable qui part de l'abîme, qui traverse les grands espaces sensationnels du savoir pour venir se perdre dans la Raison, singulièrement remuée! N'osant pas me regarder, afin de ne pas voir le non-éclat de mon être, je Te sais, Invisible, avant de Te voir dans la Majesté de Ton Invisibilité, revêtant toutes les splendeurs — toujours étincelantes — de Ta Création et m'incitant à affirmer ma volonté de produire. Création constante, offerte à ma vue avide d'arcanes, éprouvant à peine le support de ma pensée affleurée, passant du réel au sublime sous le doux dissolvant de mes émotions et, vision qui s'ébauche, lambinant aux bords de la souvenance, avant de ressurgir dans l'immense halo de la Providence Pressentie!

Désir! Désir de retrouver, encore et encore, l'indicible état qui fait que tout mon être, reposant en Toi, se repose en Toi, pour se sentir tenu, retenu et porté, sans mouvement perceptible, à travers l'Eden, dans lequel nous sommes toujours présents, mais dont nous n'apercevons plus les beautés, depuis que Tu as fermé les yeux à l'homme privé d'innocence.

Incité ainsi à répliquer à Ton Oeuvre par un acte novateur de mon esprit et à affirmer ma volonté de plonger dans Tes Intentions, Seigneur, je me fatiguerai de bon gré à Te glorifier, en T'implorant dans cette chambre, jusqu'à ce que tout l'espace à l'écoute se change lentement en lieu saint, alors que mon âme, synchroniquement et en se métamorphosant, ira se jeter dans Ton Amour.

Me réglant sur le mystère de Ton Silence, en arrêtant les moindres bruits de ma vie en attente, je succombe à l'impression d'être sorti de moi-même, trop longtemps, pour avoir voulu chercher dans le monde le respect dû à Ta Divinité et accordé dans l'observance totale de Tes Lois. Cela fait que je me sens coupable, ayant beaucoup erré, en sortant de moi et en perdant de vue Ta Grandeur. J'ai hâte, maintenant, de rentrer pour Te servir sous d'autres formes.

Ce n'est pas simple pour un croyant de réfuter d'un seul trait toutes les ignominies que les incroyants ont l'habitude de déverser sur ce qu'ils appellent «la gigantesque imposture des cléricaux». S'ils étaient sincères et honnêtes dans leurs observations, ils trouveraient sans difficulté dans ce qu'ils clouent à tous les piloris du monde, en le traitant «d'immonde imbécillité des chefs d'Église», l'irréfutable preuve de l'origine divine de l'institution qu'ils haïssent. Mes fonctions dans le monde m'ont amené à faire usage des choses, pour en jouir à l'exemple de la plupart de mes contemporains. Je ne nie pas les avoir regardées, presque exclusivement, dans le «lumen naturelle»; j'avoue les avoir entrevues à peine dans le «supra-naturelle» qui m'aurait poussé à redécouvrir l'«ens» au-delà de la «res» et, de ce fait, en arriver plus tôt à l'Éternel-dans-le-temporel.

Maintenant, Seigneur, je me flatte d'avoir dépassé l'aire des satisfactions littéraires, des honneurs mondains, des grandes susceptibilités ainsi que des petites coquetteries; d'être arrivé à un stade où je commence à comprendre que, face aux frivolités terrestres, il n'y a que le silence qui me sied, le silence qui écoute vers le haut d'où il attend la réponse à tout, celle qui viendra de Toi pour aller frapper de stupeur ceux qui ne douteront de rien: Les chiens vagiront et leurs maîtres-dresseurs trembleront. Je me suis assez avancé en arts, «mes amours», pour en vouloir aux iconoclastes qui ont sévi dans Ton Temple, comme les Huns, dans le temps, dans Tes Cathédrales, n'y ayant rien compris. L'art réel est loin de distraire; en servant la religion, il se fait force adjuvante de la Foi, en ajoutant, par charmes successifs et accumulés, des impulsions cordiales et spirituelles à l'inaudible «laudatio», éclatant à Ta plus grande gloire. Il faut, certes, un coeur sans mesure dans l'étroitesse du monde actuel pour exploiter à fond les indicibles valeurs thésaurisées par nos ancêtres et sujettes à retransmission. Quelque chose de l'âme des anciens, retenue, totalisée et concrétisée dans les oeuvres visibles, aux formes plastiques, comme dans les récits, aux formes verbales, continue d'agir lumineusement dans les conditions d'existence et d'action qui ont été et qui sont encore les miennes.

Voir, voir encore, voir toujours ce qui tend à quitter la mémoire populaire, le retenir, n'en rien perdre, me faire un peu le tenant de l'histoire, sentir sa grandeur dans ses drames, la faire sentir en la présentant dans mes oeuvres: n'avais-je pas ce devoir et, avec le devoir, le droit de donner de bonnes peignées aux détracteurs des choses saintes ou sanctifiantes, en leur disant? :

«Pauvres injustes que vous êtes, malgré vos prétendus trésors en philosophie, en lettres, en théologie, en sciences, en arts, en quoi encore?, qui n'avez pas, à force de les admirer, en les examinant, en les pénétrant, réappris à prier! Qui, en bafouant le sacré, avez désappris à vous élever dans vos invocations! Voilà la première brèche dans votre forteresse de savant; voilà l'endroit, par où le mal fait son entrée. Votre château fort doit s'écrouler, parce que vous n'avez plus su l'asseoir sur les piliers, faits de poésie et de beauté, de puissance et de mystère, du «Pater», de l'«Ave Maria», du «Confiteor» et du «Credo».

Quand je me mets en peine Seigneur, pour parler ainsi, on m'attaque, on me fait des injures, on s'oppose à mes efforts par des calomnies qui ont le pouvoir de me décourager: «À quoi bon? Replongeons dans le silence! Recherchons le repos dans les loisirs! Et laissons faire!» Voilà ma tentation quotidienne, Tu le sais. J'y céderais certainement, s'il n'y avait pas Ton Ordre qui m'oblige à aimer mon prochain au point de lui soumettre la vérité en tout, jusque dans les ultimes expressions de sa vie animale, intellectuelle, spirituelle et morale, afin qu'il puisse y trouver espoir, joie et bonheur. Je T'entends bien, lorsque Tu me dis, discrètement et secrètement:

«Détrompe-toi encore une fois! Je suis là, Je suis tellement proche de toi et tellement avec toi que tu ne me vois pas, que tu ne me sens pas, que tu ne me regardes même plus, puisque Je suis au même moment près de ceux et avec ceux que tu attaques; Je suis en ceux que tu sembles ne pas aimer à Ma Mesure. Ils me font mal, ces gens-là, J'en conviens; mais Je ne les ai pas encore rejetés pour autant, Je ne fais qu'attendre. J'attends toujours, J'attends leurs bons mouvements qui, peut-être, viendront un jour. Si, au lieu de leur dire ce que

tu appelles leurs vérités, tu te mettais à prier pour eux auprès de Notre Père!»

Ainsi, par personnes interposées, Tu me rendrais ce que, dans le temps, j'aurais trop généreusement dispensé à d'autres, frères et confrères, soeurs et consoeurs? Je veux bien, si Tu le veux. Mais quels combats, alors, face à l'immense misère spirituelle du monde, entre ma Foi et Ta Raison, avant que ma Foi l'emporte et que Ta Raison ait sa victoire dans ma défaite glorieuse! En faisant comprendre que Tu T'es sacrifié, en Sauveur, non pas pour la vie d'ici-bas, mais pour celle de l'au-delà, mes peines intérieures redoublent: Serai-je assez fort dans mes tâches de communicateur pour faire accéder ces autres à Ton Royaume? N'ai-je pas assez souffert dans cette gueuse de vie pour que Tu m'envoies les mortifications supplémentaires que je ne cesse de ressentir, en m'apitoyant sur le sort des pauvres drilles que sont mes frères en détresse? Bien, Seigneur, je m'incline, puisque souffrir à cause d'eux est aussi souffrir pour Toi: c'est mettre, pour parler avec Saint Jean de la Croix, la livrée de ceux qui T'aiment.

Je la mets, donc, afin de me faire torturer pour ma conviction, — cette torture n'étant que la somme des coups répétés, administrés par les rires de ceux qui, malgré moi, persistent à T'ignorer. Dans cet univers de tristesse croissante, Tu as voulu me fixer le lieu supérieur de ma liberté, qu'est le supplice: les plus purs des souffrants, les plus sincères des battus, les plus minables des traqués, les plus décidés des combattants se sentent libres, sur le plan le plus élevé de l'existence, où ils ont le pouvoir dans la volonté de faire le sacrifice de leur personne pour une cause admirable qui profitera aux prochains. N'est-ce pas là l'élément de la perfection humaine, acceptée par l'homme prêt à se dépasser, à l'intersection même du physique et du transphysique, d'où il s'élance pour Te rejoindre au bord de l'Immensité de Ta Souffrance: Rendez-vous final de l'Infinie Liberté?

J'ai donc attrapé cette maladie, par Toi envoyée; je l'ai au coeur, je l'ai dans l'esprit, je la sens par l'âme et je la subirai, selon les arrêts de Ta Justice. En pensant au Juge, de temps à autre, et au Juste, à la même seconde, j'ai peur de Toi, j'ai infiniment peur de la condamnation que j'aurais méritée.

C'est alors que je suis le conseil de Ton Saint Augustin, en me jetant, tout abandon, dans les bras de Ta Miséricorde.

Non, je ne veux pas cacher ma croyance totale en l'union possible de la justice et de l'amour, bien que la justice soit multiforme et diviseuse dans les peines qu'elle prononce et qu'elle fasse naître, dans les impératifs mêmes de sa défense, des opposants qui diraient injuste ce qui semblerait contraire à la charité. Je frémis donc à l'idée d'en appeler à Ta Justice, et je reprends mon souffle, en recourant à Ton Pardon pour demander à Ton Omnipotence qu'elle veuille bien accorder aux frères et soeurs selon leurs désirs acceptables, afin qu'ils m'oublient dans l'allégresse de leurs vœux comblés. Ainsi haine, calomnie, envie et jalousie, venant d'eux, ne pourraient plus me blesser, et les prières iraient déborder dans la louange et la gratitude. Ou devrais-je trembler encore à l'idée subséquente d'avoir mal prié, en T'abordant de cette sorte; d'avoir fait obtenir le mal pour eux, le mal pour moi, en leur faisant accorder des jouissances dangereuses, et de rechercher, égoïstement, ma tranquillité pour fuir l'inquiétude, dans laquelle Tu Te manifestes le plus ostensiblement? Tu n'ignores pas, cependant, que toutes mes déprécations s'écouleront, invariablement, dans l'abysse de Tes Intentions, les miennes se rendant à Toi, sûres qu'elles sont de voir éclore une grâce de Ton Refus même.

Mais qui suis-je, encore une fois, pour me prononcer ainsi, en portant des jugements sévères sur le monde de mes père et fils? Puis-je être autre chose, parmi des millions de personnalités et des milliers de génies, qu'un tout petit rien, presque un vain fantôme, perdu dans la masse des hommes sans audience au niveau des rapports universels? D'où me vient donc la répartie: «Et l'étincelle? Qu'est-elle dans le brasier, mettant à feu et à flammes une forêt centenaire, sinon le porte-éclair, capable d'incendier les brousses environnantes?»

Si tel est le cas, réellement, je Te prie, Seigneur, de m'octroyer la force d'expression dont j'aurais besoin, devant les exégètes en renommée, les interprétateurs à la mode de Ta Parole, les grands des grands, les plus intelligents des raisonnateurs et les plus épris de leur propre sagesse, afin que j'arrive

à leur faire saisir la distinction à établir entre habileté de l'esprit, qui est un don naturel, et Foi, qui est une de Tes Grâces. Permits que je parvienne à ébranler le roc de leur suffisance scientifique et à les faire renoncer à leurs doctrines faussement mises à jour! Donne-moi le moyen de les convaincre du simple fait que ce n'est ni la pénétration de l'esprit, ni la perspicacité de l'intelligence, ni le génie créateur qui font le chrétien, mais que c'est l'humilité, par Toi bénie, qui en est l'agent!

La Tienne est inégalable, puisque Tu as choisi, non pas les docteurs, mais les pêcheurs pour leur parler non pas le langage des philosophes, mais celui des gens sainement simples. En eux il y avait quelque chose qui dépassait immensément toutes les facultés et toutes les connaissances, toutes les aptitudes et toutes les subtilités: c'était leur enracinement dans les grandes certitudes, venant de Toi. Mais quelle ferveur, quelle lucidité, quelle force dans leur manière de répandre le Message de Ta Venue et du Règne de Dieu, qui fait l'idée centrale de leur enseignement droit, franc et honnête, jusqu'au martyr — et qui serait l'idée principale de la théologie distorse néomoderniste! Pourrais-je rappeler avec la même simplicité, la même droiture et la même sincérité aux frères et soeurs qu'avec Ta Mort, Ta Résurrection et Ton Ascension Ton Oeuvre de libération n'a pas été achevée, que Ton Amour a voulu la continuer à travers les siècles, afin que chaque créature pensante pût profiter sans cesse de la libation vivifiante de Ton Sang, répandu jusqu'à la fin des temps? À cet effet, rends-leur Ton Sens de l'Histoire, bien antérieur à celui de Marx et Cie, qui se traduira, dans notre acheminement vers le Père, selon Tes Plans et selon notre croyance dans l'Amour sempiternellement actif! Alors je finirai par les comprendre, par les admirer et par les suivre au moment sublime où ils saisiraient l'immensité mystérieuse de l'Incarnation et de la Nativité, pour aller se perdre, corps et âmes, dans une mer d'amour: en cherchant à rendre don pour don, ils recevraient beaucoup plus qu'ils n'auraient dépensé pendant toute une vie de piété et d'action au service du Sauveur.

Plus j'apprends, Seigneur, à Te connaître à travers mon savoir, journallement enrichi et élargi, plus je crois participer à Ta Croissance dans mon esprit humainement limité. Et je

m'en vais vers Toi, en deçà de la Foi et de l'Amour, par les connaissances qui, réunies, me font saisir plus proprement ce qui se passe dans les bouleversements de l'Église d'aujourd'hui. À nouveau Tu permets à Ton Ennemi de toujours, celui qui T'a mis en tentation sur la montagne, de répéter ses promesses au sujet de la domination du monde, afin qu'au moyen de Ta prétendue Lieutenance il pût quand-même triompher.

Si, cependant, le dynamisme dans les changements qui s'opèrent, et qu'on appelle révolution, n'était que celui d'une restauration? Pourquoi ne pas admettre la possibilité — sinon le fait — de voir l'Esprit Saint traverser, tel un tourbillon, l'Église tout entière, afin de casser les branches mortes pour les balayer quelque part dans l'abîme et de manifester par des bourrasques de grâces Ta Présence Purificatrice et Tes Actions Revivifiantes?

Non, je n'ai pas oublié la permanence opérante et efficace de l'Esprit Saint, enfin, je ne l'ai pas trop négligé, quoiqu'il se pût que je ne me fusse pas assez souvent adressé à Lui pour Lui soumettre, avec mes peines, mes doléances et ma confiance. Mais voici qu'en se rappelant à ma mémoire, soudainement affligée, Il m'éclaire pour me signifier qu'il y a une révolution nécessaire à faire dans Ton Église: celle d'adapter les dimensions spirituelles de l'humanité désaxée aux nouvelles dimensions technico-scientifico-matérielles de l'existence. Ce ne sera pas le changement brutal de la liturgie qui y fera parvenir. De profondes mutations devront se passer dans l'empire de la Foi, plus intensément vécue, afin que l'esprit de Ton Évangile se fasse sentir plus profondément dans les secteurs les plus reculés, comme dans les quartiers les plus avancés, de la vie de tous les jours.

Mieux que moi Tu connais les gens qui croient irréversible ce qui, en ce moment, s'est installé dans les zones de l'anarchie et de la subversion sous le couvert d'un «mouvement inévitablement progressif». Tu souris, peut-être, des grands bêtas qui ignorent leur histoire générale comme ils ignorent Tes Activités à long terme et qui osent prétendre qu'il serait impossible de remonter les rapides révolutionnaires.

La barque de Pierre, elle aussi, est en mouvement, — dans l'agitation périlleusement soutenue du flux des temps, nous

le sentons assez pour croire endormi, au milieu de la tempête, notre Seigneur et Maître. Oui, Tu as mis à la tourmente Tes Temps. Et la barque de Pierre, toujours à flot depuis deux mille ans, nous semble près de chavirer. Elle tance, elle danse, elle tremble, en recevant, en retenant et en concertant les frissons de ses occupants, criant d'une voix diffusive: «Ô Seigneur, notre Dieu!» Et, marchant sur les eaux, comme jadis, Tu T'approcheras demain, après-demain, pour commander à la turbulence des lames: «Paix!» Et le calme se rétablira et, sauvés, nous viendrons mettre genoux à terre.

Peut-être qu'alors, d'un seul trait de lumière, Tu déchireras le voile, comme Tu fis dans le passé, pour que nous puissions voir les anges, nous aussi, et chanter avec eux le plus éclatant des «Gloria in excelsis». Je sais combien Tu aimes les soudainetés qui font vivre, en une seconde, des décennies de terreur et de joie en un lieu qui embrasserait, à la fois, le monde, le derrière-le-monde et l'audessus-du-monde. Et ce qui nous sépare de Ton Au-delà serait ouvert pour un instant. Et nous aurions soif, plus que jamais, du sacré et nous désirerions nous accrocher, par tous nos sens, au sacralisé et au resacralisé, radieux et effrayés, à tour de rôle, mais incapables de remédier à des états de choses que nous risquerions de perdre par notre intervention et que nous galvauderions encore plus vite sans notre entremise.

Voici venir le sommeil, Seigneur, menaçant d'avaloir ma dernière question: Que me restera-t-il à faire, sinon d'aller opposer à la démonologie des «Sans-Dieu» l'angéologie des chrétiens sincères, toujours en instance d'appel devant les mauvais esprits coalisés? De m'adresser aux nouveaux martyrs qui se font, un peu partout autour de moi, et d'invoquer les Saints Inconnus, sortant victorieux des persécutions, patentes et latentes, qui sévissent sur tous les continents, — des Saints que je crois apercevoir et que Ton Église n'a pas encore daigné reconnaître: les Edith Stein, Alfred Delp, Batty Esch et l'inscrutable foule des Anonymes?

Non, Ton Église n'a pas encore réussi à faire leur procès. Car Ton Église, attaquée de front et de dos, de biais et d'intérieur, est tellement prise par les mille-pattes mutateurs qu'elle n'arrive plus à se prononcer aussi rapidement que se

font ces saints: ils se font à la même mesure, ne l'oublions pas, dans la «communio fidelium», où les plus purs d'entre eux, harcelés, opprimés, tourmentés et tyrannisés par les «novateurs», sont martyrisés plus finement dans les âmes que dans les corps. Des possibilités de recours me seront certainement offertes du côté de mes Saints Patrons Pierre et Paul, de la Destructrice de toutes les hérésies et de Saint Joseph, terreur de tous les démons. En vrai chevalier de Ta Milice, je ne pourrai que joindre les mains, en les invitant à prier avec moi:

«Donne au Pape, Ton Premier Serviteur, qu'il puisse Te voir comme Moïse T'a vu et qu'en Te quittant, il nous apporte sur son visage le rayon du reflet de Ta Face Divine, même s'il était forcé de mettre un voile pour ne pas nous aveugler! Mais que, petit à petit, en soulevant les pans de sa couverture, il nous habitue aux derniers éclats de Ta Vue toute pénétrante!

Le rêve de Nabuchodonosor, dans l'interprétation de Daniel, n'est pas encore à sa fin. Le règne des nations divisées continuant, Ton Royaume n'a fait que commencer pour se maintenir dans les siècles des siècles. Si donc, après la trahison de beaucoup de Tes Clercs, après l'apostasie d'une partie de Tes Pêcheurs d'hommes, l'heure des laïcs a sonné, je suis prêt à voir dans les signes de la décadence apparente les manifestations d'une évolution nécessaire: le mal s'exsude, et la guérison se terminera en renaissance!»

Nous avons fini par savoir beaucoup de choses; nous avons fait d'immenses conquêtes; nous en sommes terriblement fiers, — et il n'y a pas de quoi. Notre saut sur la lune n'est plus qu'un bond de sauterelle sur terre, comparé à ce qui nous sépare encore des étoiles les plus éloignées. Nos calculatrices électroniques font des merveilles, c'est entendu, mais elles resteront de très petites curiosités, vues en relation directe avec Ton Omniscience et Ton Omniprésence. Notre bombe atomique, mort potentielle suspendue au-dessus de toute l'humanité, n'est rien, dès que je la mets en parallèle avec les énergies et les potentialités du soleil: un grain de sable écrasé, a-t-on dit, sans que l'univers ait pu s'en rendre compte!

Ah, la vanité qui nous bouffit et qui fait que nous nous attaquons même à Ton Incommensurable Grandeur, tenant

sous le coup de sa masse l'ensemble des microbes qui se disent Humanité! Ton Monde Métaphysique dépassant d'une inimaginable macromesure le physique, tout en le traversant, est peuplé de myriades d'âmes créées pour l'immortalité. Quel gaspillage d'espace! Et quelle prodigalité dans l'accumulation des ères à explorer dans tous les sens! Il est bien vrai que Tu as l'art des concentrations miraculeusement compactes. N'as-Tu pas permis à ma mémoire, toute simple et forcément limitée, de se peupler de faits, de souvenirs, de chiffres, de sciences et de personnes incroyablement nombreux? Et, pourtant, elle n'a pu s'approprier qu'une ombre de rien, projetée sur le fond de Ta Création. Voici, donc, réapparaître le néant du Moi, osant Te molester avec l'énormité de ce que, sans doute, Tu traiteras de somme de futilités. J'en suis consterné dans ma honte, Seigneur, et je sens assez mon indignité pour implorer Ton Indulgence et Ton pardon, avant de me taire.

Tu n'es pas venu pour créer le désordre, bien au contraire. Les adhérents de l'«Imitatio Christi» n'ont donc pas l'auto-risation — invoquée par leur génie comme leur étant réservée d'office — de jeter le trouble dans les âmes, ni de semer la panique dans les rangs de Ta Meilleure Suite.

Ce qui, devant Toi, comptera, quand nous aurons à subir Ton Jugement, ce sera l'extension que nous aurons su donner à notre intériorité, ce sera son intensification progressive et ce sera sa force efficiente définitive.

Je sais bien qu'il n'est pas facile de créer une relation de simultanéité intérieure avec le Temps de Tes Premiers Disciples, de T'écouter à leur exemple, de T'entendre à leur intensité et d'apprendre, de Bouche à oreille, Ton Inaltérable Vérité. Il est plutôt difficile de s'abstraire de vingt siècles pour se faire, spirituellement, le contemporain de Pierre, de Jean, de Jacques, de tous Tes Compagnons de Route en Palestine. Ma Foi, cependant, m'y poussant, j'obéis. J'ai obéi, en quittant ma peau de 1975 pour me réfugier dans l'Instant même de Ta Vive Communication.

J'ai essayé de vivre réellement ma religion, de la vivre dans la réalité et de vivre sa réalité; j'ai répondu par le fait aux exigences du Cardinal, conseillant d'adjoindre le sens politique à la piété, liée à la philosophie; j'ai tenté l'expérience de l'ami

du Cardinal, le baron von Hügel, qui a été convaincu que, dans la pratique religieuse, la vertu d'une unité de trois éléments, d'ordre historico-institutionnel, critico-spéculatif et mystico-volitif, marquerait le vrai croyant; j'ai défailli, malgré mes efforts sans cesse repris d'arriver à une espèce de plénitude dans la mise à nu de ma foi, éprouvée comme «œil du coeur», en suivant Saint Augustin, comme début de vision, selon Saint Thomas, et comme essai de la vue, d'après Bossuet: chaque coup de succès apparent a été démenti par un éclair d'obscurité, traversant les lumières de ma croyance, et chaque fois le Grand Mangeur de morceaux, qui préfère la partie au tout et qui n'aime que le brisé, le désuni, le désordre, l'inimitié et l'agitation perturbante, Ton Opposé jusqu'à la fin, Satan l'Horrible, m'a refait ses promesses, en reprenant ses artifices d'Embrouilleur. Mais tout de suite aussi la brûlure que Tu m'as faite au début de ma vie m'a embrasé à nouveau, pour me faire savoir, dans les feux et les détroits où l'on veut m'enfermer, que, Tout Esprit, Tu T'es répandu beaucoup plus loin que ne T'ont saisi nos pauvres interprétations humaines.

J'ai échoué, certainement, mais j'ai essayé; j'ai essayé et je sors, épuisé, de l'épreuve. Voici le jour, qui s'est levé, en me forçant à genoux. Tu m'as bien préparé, Seigneur, à l'acte exaltant que j'aurais à accomplir: mon coeur éclate, mon âme se rouvre, et le nouveau matin s'allume, déjà, aux sons ensoleillés du Chant de Frère François!

Me taire, alors qu'au-dessus des choses avilies et des sujets dégradés, derrière les airs pollués et les êtres violés, il y a une jubilation générale qui fuit les atteintes du sacrilège et de la profanation? Pourrai-je aller rejoindre les générateurs de cette explosion d'allégresse, avec tous ceux qui, en cette heure solennelle, ont le besoin de T'aborder de plus près, en entonnant un «Te Deum» altéré d'Absolu?

Cela encore, Seigneur, je le tenterai.

«INTROIBIMUS . . .»

I.

L'homme moderne, dit-on, ne vit plus qu'une existence de précipitation et d'inquiétude. Depuis qu'il a abdiqué de sa condition de croyant, il s'acharne à faire de ses loisirs même les causes directes d'une fuite en avant, d'une fuite vers les lieux de divertissement, vers les jeux bruyants et vers les passe-temps de masse. En oubliant les besoins intimes de sa personnalité, il brûle du désir d'échapper au centre ennuyeux de sa vie quotidienne, afin de faire tuer, par le tranchant de ses jouissances, sinon par les armes dialectiques du matérialisme destructeur, l'angoisse qui le consume. Point d'arrêt dans sa course, point de repos dans ses efforts de distraction, et, pourtant, la peur reste sa compagne la plus fidèle.

Que faire pour s'en défaire?

Le seul asyle qui puisse le recevoir, pour le calmer, n'a plus d'attrait pour lui. Il évite la Maison de Dieu comme il s'en va du foyer paternel: en évadé, en fuyard, peut-être en exilé, qui ne trouve aucune retraite dans le royaume de la paix. Toutefois, malgré son ingratitude pratiquée, les portes lui restent ouvertes. Il n'a qu'à entrer dans le sanctuaire; il n'a qu'à prendre place; il n'a qu'à voir; il n'a qu'à écouter en silence; il n'a qu'à se fermer aux grands bruits du monde, et il parviendra sans peine à vêtir de solennité les souffrances que le temps aura mises à nu. Car voilà qu'on chante et

voilà qu'on sublime ses propres afflictions qui, portées et supportées par les vibrations sonores de la musique sacrée, se transforment et arrivent à prendre et à faire prendre un air de jubilation. La douleur s'exprime à travers un hymne, et tout ce qui fait mal, au fond du coeur, s'exhale tout à coup en un soupir mélodieux, dont l'âme tend à s'immortaliser dans la vox humana de l'orgue en joie.

Le mystère de la foi aidant, les vibrations, provoquées par la communauté, qui chante, et par l'orgue, qui, sur le verbe-prière, sur le verbe ravi, fait couler l'or des sons consolateurs, s'amplifient jusqu'à se perdre, finalement, dans une sorte d'écho de l'éternité.

En mourant quelque part — et ce n'est qu'un semblant de mort — cet écho paraît fleurir quelque chose, invisiblement, et faire naître dans les profondeurs du coeur meurtri, du coeur désespéré l'indicible parfum de l'espérance.

Ou bien, ne serait-ce que l'arrière-sourire de l'intangible, de l'impalpable, de l'insaisissable que la mélodie élevée et transcendante de l'orgue en fête aurait pu vêtir d'une splendeur soudaine, passant comme un éclair au moment précis où l'âme d'un égaré se serait ressuscitée sous l'effet de la grâce?

Se douloir n'apaise pas la douleur; mais chanter vers l'Éternel ses peines temporelles, c'est les spiritualiser, avant de les perdre méritoirement.

II.

Je me suis interrogé, longuement, pourquoi, en réfléchissant à l'immensité des impressions raisonnables qu'a pu provoquer en moi la simple méditation sur le passé plus ou moins glorieux d'une église, j'ai été obligé, par la seule force de ma mémoire, à évoquer la belle figure de Henri Bazire, mort sur le champ de bataille de la première guerre mondiale, en défenseur intrépide de ses deux patries: la charnelle et la spirituelle. Aurait-ce été parce que je n'arrivais pas à oublier les détracteurs de l'Église, auxquels, jadis, il fit l'admirable réponse:

«Que le vent de la persécution passe au-dessus de nos fronts ou qu'il s'acharne contre nous, peu importe: une fois de plus nous laisserons la tempête?»

Aurait-ce été parce qu'une réminiscence, quelque part dans mon coeur, se plaît à dire très haut:

«Il n'y a pas de catholiques; il y a l'Église?»

Je n'ai pas insisté, ayant constaté à suffisance que ce batailleur de Dieu n'avait eu, dans sa courte vie, qu'une seule conviction, celle qu'il m'a fait transmettre par ses écrits qui continuent encore, qui continueront toujours à exiger la création d'un réseau d'institutions faites pour ne laisser échapper au secours et à la consolation aucune souffrance morale, ni aucune détresse physique. Merveilleuse méthode de l'Église, dès le début, et réalisation permanente par chaque chapelle, érigée sur nos chemins! Car dans chaque construction, surplombant la Croix, s'exprime la grande aspiration fraternelle des chrétiens.

Les croyants qui se trouvent devant la splendeur insaisissable, figurée par l'édifice sacré, ne peuvent qu'admirer la beauté extérieure du Temple, avant d'y entrer, pour se mettre à la source de tout ce qui exalte, de tout ce qui agrandit le Christ dans la prière des fidèles.

S'il y a de la géométrie dans les murs et de la musique dans le style, la morale, en revanche, ne fait que flotter à l'intérieur, semblable à une idée d'âcre parfum. Toute l'oeuvre architecturale est un acte constant, invitant à professer la foi, à vivre d'après les Commandements et à agir selon l'Évangile.

Le Temple n'a pas une histoire, il est histoire et il fait histoire: celle qu'en signes très fins le Tout-Puissant imprime, d'une main indiciblement douce, sur les pierres de Sa maison, dans les traits faciaux de Ses créatures et dans les âmes de Ses visiteurs. Et ils sont singulièrement palpitants, les très nombreux épisodes de la narration divine.

Que les mortels se mettent à en détecter le sens!

III.

Heureux les hommes qui, en plein vingtième siècle, arrivent encore à étendre l'aire de leurs spéculations matérielles jusqu'au domaine, moins facilement abordable, du spirituel!

Je les dis heureux chaque fois qu'ils arrivent à se dépasser eux-mêmes, en dépassant le plan des intérêts personnels et des compétitions politiques. Car, je crois qu'il ne faut pas s'acharner à penser économie et à penser social, dans le cadre le plus large possible, mais qu'il est absolument nécessaire de quitter, parfois, le glacis du temporel et toutes les perspectives passionnantes qu'il permet d'avoir, afin de revigorer son corps et son âme dans le climat de l'éternel, générateur d'énergies, garantissant la meilleure transposition d'idées splendides en actes qui compteront.

Dans un monde, désenchantant la liberté, chaque occasion qui se présente, entre une simple pensée à caractère métaphysique et une consécration d'autel, est un remède pour nous, dès qu'elle fait renaître la joie, la joie réelle dans l'espérance croissante, et repenser, durant quelques instants, dans la plénitude de la lumière chrétienne, le sens profond et le but final de la vie: de cette vie concrète des individus et des peuples qui, hélas! ne cessent de se débattre dans les situations les plus misérables et les plus criminelles, provoquées, elles aussi, par des actes qu'on dit humains.

Ainsi nous serons capables, une nouvelle fois, de puiser, non pas malgré nos convictions chrétiennes et européennes, mais à cause de notre foi et de notre philosophie occidentale, à deux sources à la fois et d'en tirer, avec un courage

toujours renouvelé, les forces qui nous autoriseront à refaire de notre politique cette affaire morale, grâce à laquelle la technique dévoratrice sera remplacée par les éléments agissants de l'humanisme chrétien, apte à enrayer la peur et à anéantir les haines.

Certes, nous aurons toujours la liberté de faire un choix. Il ne sera jamais facile, ce choix, puisque, selon Montalembert, on n'est pas maître ici-bas de choisir entre les choses qui plaisent ou qui déplaisent, mais entre les choses qui sont.

Nous voici en présence de ces choses, naturelles et surnaturelles. Pour une fois ne nous trompons pas! Entrons, résolument, dans la Maison de Dieu!

IV.

L'orgueil que l'homme du vingtième siècle s'obstine à manifester devant les oeuvres visibles de son génie constructeur et organisateur s'estompe bien vite, dès qu'il descend aux fonds des problèmes que ses constructions le mieux établies et ses organisations le plus finement conçues semblent entraîner comme une suite de conséquences apparemment inévitables. Car il doit constater avec amertume que, par l'extension continue des produits de la civilisation technique, la force expansive de l'artificiel répond à la loi de la progression géométrique, alors que le naturel fait des efforts désespérés pour conserver ses droits primaires dans l'existence des êtres, appelés à devenir les maîtres de l'univers.

Or, cet univers est de plus en plus désacralisé par les actes de ceux qui ne l'habitent plus, pour y être devenus des errants d'envergure, se chassant mutuellement ou se défiant, à tour de rôle, dans une course folle vers les astres les plus reculés. En dépoétisant, d'une façon presque barbare, leur vie spirituelle, ils s'amuse à faire de la déshumanisation progressive une sorte de philosophie, immédiatement chère à tout ce qui, sous la couverture du Bel et du Bête, caractérisant la culture du surraffiné, qui tue, se plaît à encanailler le monde sans foi.

Il y a une cinquantaine d'années, déjà, un poète suisse, Blaise Cendrars, en parcourant, un soir de Pâques, les faubourgs de New York, se mit à réagir contre l'emprise de l'abrutissant par des transports lyriques, dans lesquels son âme d'athée, tout à coup, chercha à forcer le huis clos suffocant que les libres penseurs d'alors lui avaient réservé

et à trouver une ouverture vers le haut, où l'immensité de l'éternel était prête à lui offrir tous les lieux de fuite ou de repos possibles. Dans l'élévation soudaine de ses sens révoltés, il ne cessa de crier, intérieurement, afin de se faire entendre par le Dieu de ses ancêtres, par Celui que, jusque là, il avait nié et renié:

«Je ne vous ai pas connu alors, — ni maintenant.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.
Ce soir cependant je pense à vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre croix.
Mon âme est une veuve en noir, — c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière.
Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.
Je descends à grands pas vers le bas de la ville,
Le dos voûté, le coeur ridé, l'esprit fébrile.
Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes

le Sacrifice

Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.
D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.
Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent des méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à
des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance...

.....

Seigneur, quand vous mourûtes, le rideau se fendit,
Ce que l'on vit derrière, personne ne l'a dit.
La rue est dans la nuit comme une déchirure,
Pleine d'or et de sang, de feu et d'épluchure.
Ceux que vous aviez chassés du temple avec votre fouet,
Flagellent les passants d'une poignée de méfaits.
L'Étoile qui disparut alors du tabernacle,
Brûle sur les murs dans la lumière crue des spectacles.
Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,
Où s'est coagulé le Sang de votre mort.

.....

Seigneur, rien n'a changé depuis que vous n'êtes plus Roi.
Le Mal s'est fait une béquille de votre Croix.

.....»

Mais le Mal, depuis, s'est mis au diapason du Progrès général et s'apprête à brûler, dans un feu atomique que toutes les larmes de l'humanité n'arriveront plus à éteindre, le bois ensanglanté du Symbole de notre Salut. Que nous sommes loin, infiniment, du temps, moins admirable peut-être, mais plus près de la face rayonnante du Bonheur, où un Saint d'Assise put s'adresser à la soeur Lune, au frère Vent, à la soeur Eau, au frère Feu et à la soeur Terre, pour procéder, par ses très faibles moyens de Chevalier de la Mendicité et de Forçat de l'Humilité, à l'acte quotidien de la «consecratio mundi». Ainsi il s'efforçait, chaque fois avec plus d'élan, à sanctifier les instruments de ses activités terrestres et à restituer au Créateur le monde impeccablement resplendissant sous les reflets du Sourire Divin.

Le rire, que l'homme du vingtième siècle arrive encore à faire éclater, parfois, avant de le transformer, au rythme du développement des faits et des choses, en ricanement de moins en moins humain, voudrait être de force à effacer les dernières traces du Grand Sourire, réplique spiritualisée du soleil visible, principe conservateur de toute vie. Vaine tentative des Conducteurs de l'Évolution Incessante! Ni les résultats ahurissants de l'automatisme, ni les fruits secs de la cybernétique ne feront disparaître les rayons invisibles qui, dans la moindre de nos églises, marqueront les visages physiques et métaphysiques de ceux qui, chaque jour, emploieront leur liberté de chrétien à se trouver d'autres chaînes, afin de se faire les hérauts de la pureté dans les asyles sempiternellement ouverts, où ils tâcheront de devenir, à la fois, les Sages et les Saints, les Savants et les Serviteurs, les Sacralisateurs et les Sacrifiés de leur Communauté. Et tandis qu'ils se voueront à l'oeuvre nécessaire de la «reconsecratio mundi», les soi-disant libres, ceux qui se disent libérés de tout, se perdront inéluctablement dans les tentacules d'un dirigisme oppresseur, dont les tenants préfèrent remplacer les églises par des temples qu'ils appelleront prisons et maisons de redressement.

Le Grand Redresseur de torts, toutefois, Celui qu'on ne nomme qu'accidentellement, alors qu'on est fugitif et désespéré comme Blaise Cendrars, accorde Ses audiences à nos convenances personnelles. Entrons et prions! Et puis comptons les sourires qu'en un siècle Il a dispensés dans une seule paroisse! Tout le reste sera silence et adoration, sinon regret et repentir. Et c'est en cela que se réalisera la vraie grandeur de l'homme.

L'ÉGLISE VUE DE LOIN

Je viens de relire, pour mon plaisir personnel, le plus pur des livres de Maurice Barrès: «La Grande Pitié des Églises de France». On s'étonnera de ce que j'ose appeler pur — et au superlatif encore — une oeuvre de combat, dans laquelle l'homme politique a eu la même part que l'écrivain. On m'approuvera, certainement, dès qu'on aura pénétré, non pas le sens de l'entreprise, qui est facilement perceptible, mais la sensibilité à peine voilée du poète qui aima à monologuer en esthète, alors que son thème aurait exigé l'enthousiasme débordant du croyant et l'irritation agissante du fidèle blessé dans son coeur. Or, Maurice Barrès n'a été ni l'un, ni l'autre; tout ce qu'il avait retenu de la religion de ses ancêtres et de la foi des catholiques s'exprimait, sur un ton assez lyrique, parfois, en une série d'images, plus ou moins vierges, faites de paysages perdus, de clarté tamisée, de souvenirs d'enfance et de sentiments spiritualisés. S'il a pu se passionner pour une question ecclésiastique — ou confessionnelle —, c'est que l'ordre extérieur d'une très vieille institution lui a plu au même degré que la beauté exquise d'une fleur ou le spectacle multiforme d'un bois automnal, aux couleurs merveilleusement variées et adaptées aux états d'âme de l'homme qui est prêt à s'en aller, en rêvant doucement, longuement et pieusement.

Maurice Barrès, père glorieux de «Colette Baudoche», a été ce rêveur qui, en traversant les villages mourants de sa patrie, s'est apitoyé, pieusement, longuement et doucement, sur le sort réservé aux plus belles parties des agglomérations rustiques. En admirant la grandeur du passé, matérialisée dans l'habitable de Dieu aussi bien que dans les parvis, les places publiques et les vieux arbres, il a dû se rendre compte des forces insaisissables qui risquaient de détruire les temples et d'anéantir les traditions. Tout de suite, ses sens ont flairé le danger, son coeur s'est ému et sa raison a fini par protester. Briand, chef du Gouvernement n'en a pas été flatté et quelques députés ont eu l'occasion de démontrer que, trop souvent, les élus du peuple ne sont que les envoyés de la canaille déclarée souveraine.

Ce qui, derrière les mots de Barrès et au-delà des sentiments étalés dans les récits, me frappe, aujourd'hui, ce ne sont pas les déclamations barrésiennes, mais, au milieu d'elles, les phrases d'une lettre anonyme, envoyée à l'auteur et dépassant de beaucoup ses propres vues externes sur les valeurs inalinéables de l'Église. Il est dit dans cette missive:

«J'habite deux pays très différents, la Loire-Inférieure et l'Eure-et-Loir. Dans la Loire-Inférieure, tous vont à la messe et tous pour y aller revêtent les habits du dimanche. Le samedi, les femmes ont été occupées à empeser et à repasser leurs coiffes et les chemises des hommes. Le dimanche matin, la population féminine, soigneusement et joliment coiffée, coquettement vêtue, avec des raffinements de propreté, la population masculine se dirige, par groupes, vers l'église. Je néglige le côté spirituel et fondamental de l'acte pour n'en retenir que le côté matériel: l'édifice, la cérémonie, les enfants de choeur, le prêtre en ses habits de soie et d'or, tout donne aux yeux une impression d'ordre et de beauté, à l'esprit une jouissance, au corps une détente. De toute la journée, pas un costume de travail ne paraît dans le pays. C'est le repos, c'est le bien-être. En Eure-et-Loir, rien de semblable. Pas un homme ne quitte ses vêtements de travail. Peu de femmes interrompent leur labeur quotidien. Les vêtements sont ceux d'hier, les pensées celles du lendemain, l'effort celui de tous les jours. Il y a bien quelque armoire où reposent les redingotes et d'antiques chapeaux hauts de

forme, mais cela ne sert que pour les enterrements et les mariages, car les foires même n'existent plus, les marchands venant à domicile. Bien peu pour Pâques et la Toussaint, à peine pour la fête locale et le 14 juillet, quitte-t-on ces vêtements de travail qui semblent incrustés à ces corps, à ces corps de sauvages, vous avez dit le mot. Les chevaux de bois de la fête locale, et les bals dans la lourde atmosphère de l'auberge, sont les seules diversions à l'enlèvement de ces corps et de ces esprits dans les préoccupations matérielles et l'effort continu qui les absorbent. Si la tenue et la propreté du vêtement, si les impressions artistiques, si l'idée morale ont une valeur, même en dehors de toute conception religieuse, quelle sera, de ces deux populations, celle dont les mœurs seront plus affinées, plus policées? Poser la question, c'est amener la réponse . . . »

Je ne dirai pas que cette manière de présenter la majesté du catholicisme correspond à celle que Barrès incarnait, en quelque sorte. Elle fait regarder du dehors ce qui ennoblit nos actes, nos paroles, nos sentiments et nos désirs, alors qu'il faudrait voir de l'intérieur, reconnaître les causes profondes ou les causes transcendantes de toutes les qualités d'ordre, de magnificence, de puissance, de pureté et d'endurance et prier, en toute humilité, afin qu'on eût la foi en rapport avec l'immensité des trésors que cache le catholicisme et des dons qu'il ne cesse de prodiguer.

Maurice Barrès a chanté les splendeurs de la surface. Qu'aurait-il dit, s'il avait pu contempler les merveilles centrales d'une religion vécue qui, depuis des siècles, fait l'essence même de ce que, orgueilleusement, nous appelons civilisation occidentale?

LA SEULE INTERNATIONALE

Dans une des innombrables et innommables feuilles de choux, dont les pèlerins les plus en vue de Moscou aiment à assumer les charges officieuses de souteneurs, dans une publication suspecte et malodorante — *pecunia numerata olet malitiam* —, vraie gourgardine de la presse qui veut instaurer l'injustice par le mensonge et la tyrannie par l'hypocrisie, je lis une diatribe, aussi gauchement rédigée que mal intentionnée, mais inspirée par cette sainte tolérance qu'on ne cesse d'invoquer dès qu'on s'attaque aux curés, au pape et à l'Église, contre l'union des croyants catholiques et contre leur unité dans le penser, toujours prête à s'opposer aux tentatives d'imbécillisation qu'entreprennent, au jour le jour, les envoyés du Kremlin.

L'ensemble des idées, franchement triviales et platement stupides, qu'y exprime l'auteur anonyme, frappe ma mémoire éveillée qui, tout à coup, se souvient d'un texte identique, lu quelque part dans un journal d'obédience socialiste. Je me mets à faire des recherches et je finis par trouver la copie d'une tartine qui se veut originale et qui n'est que la conséquence imprimée d'un rafistolage de gavroche, mi-plagiat et mi-interpolation, bêtement ajusté sur ce que, dans le jargon marxiste, on appelle la ligne générale de l'internationalisation des masses révolutionnaires Cî l'Internationale

des communistes! Là l'Internationale des socialistes! Celle-ci est pour la Paix (avec une majuscule), celle-là pour la PAIX (avec quatre majuscules). Et l'une fait la guerre à l'autre, parce qu'elle veut être la seule à maintenir ce qu'elle dit être son but. La Paix par la Guerre! La Guerre pour la Paix! Et l'on se bat partout, de préférence sur le plan international. C'est plus gai, et cela rapporte plus gros. Pensez donc: une Internationale! Cela exige la présence de chefs bien payés et la nomination de secrétaires généraux richement rémunérés. Et l'on commence à se quereller sur d'autres plans, encore, en criant: Vive la Paix! Et vive mon Internationale!

Il n'y a qu'une seule Internationale qui puisse tenir. Charles Maurras l'a dit, en 1914, déjà. Répétons sa page magnifique et magnifiante, afin qu'elle ne soit pas oubliée:

«D'abord, voici la seule Internationale qui tienne. Toutes les autres défont ou tentent à défont. Pendant que les socialistes essayent vainement de se mettre d'accord sur la composition de leur bureau central et sur l'emplacement ou siège de ce bureau, les millions de catholiques pressés dans les armées et les États belligérants n'ont pas un doute sur la demeure du Saint-Siège ni sur la personne du Souverain-Pontife. C'est au moins un sujet qui est hors de débat. Tout le reste est contestations, disputes, coups de plume, coups de sabre et coups de canon. Cela étant, comment se fait-il que les pacifistes du monde entier fassent si peu de cas de cette paix catholique romaine si fermement établie dans son ordre, que, au milieu d'une mer si démontée, il n'y a plus la moindre banalité à en comparer les assises à celles du roc? Le bon sens devrait suffire à faire sentir que, si l'on veut jamais obtenir quelque paix entre les hommes, il sera sage et prudent de tenir au moins compte de cet élément. Bizarrerie étrange: non contents de n'en pas tenir compte, les pacifistes veulent plus ou moins le détruire. Tous ou presque tous sont anticléricaux et anticatholiques.

Je ne comprends pas.

Il en est de même, et à plus forte raison, des socialistes. Pourquoi? C'est ce qu'on devrait m'expliquer. Leurs journaux sont avec une franchise inégale, mais une intensité

profonde, ennemis déclarés ou sournois de tout ce qui est catholique . . . Ces journaux occupent leurs loisirs en mangeant du curé, ou charment leur détresse en gémissant sur l'étroitesse de l'esprit de l'Église. Comment donc méconnaissent-ils le point d'appui, cependant clair et net, que trouverait dans le centre romain leur propagande en faveur de la paix universelle et du désir de tempérer la concurrence économique par un esprit de cordialité et d'équité? C'est leur secret.

De deux choses l'une: ou bien il y a dans l'effort du socialisme et du pacifisme des réticences cachées que l'on ne nous dit pas, ou bien, si l'effort est sincère, cette ignorance du catholicisme, cette hostilité au catholicisme, demeure un scandale pour la raison. Qu'enseigne le pape? La paix. Et l'autorité qu'il exerce, la continuité de son autorité, le respect dont l'entourent d'innombrables populations suffit à témoigner que cet enseignement pacifiste n'est pas un vain mot: il s'entend aux réalités, il porte sur les faits, les incline et les modifie dans son domaine avec une autre efficacité que n'ont fait, dans le leur, les Congrès pacifistes ou la Cour de la Haye! L'alliance et les concours généreux d'un tel pouvoir en faveur de la paix européenne seraient à solliciter, à tenter, à briguer, si les pacifistes étaient sérieux. Ils le répudient.

Ce sont des fols! Ou quel mystère!»

Ces pacifistes, hélas!, ne sont pas sérieux. Ils font valoir leurs voix tonitruantes, ils bavent, en lançant leurs appels, et joutent uniquement contre les forces morales d'une institution qui, en fin de compte, les sauvera bien malgré eux.

À NOTRE-DAME DE LUXEMBOURG

Ô Mère bien-aimée, j'ai peur qu'en cherchant à refouler l'angoisse de tous les jours, qui me serre le coeur, dès que je constate sous le fatras des sophismes politiques, répandus à profusion, l'accélération de plus en plus prononcée des désordres temporels, il ne me soit plus possible de faire comprendre à mes amis, que le monde «chrétien», qu'on prépare, ne connaît plus notre bel humanisme; que, dans les modes et les méthodes appliquées pour réaliser une «doctrine laïque», on ne tienne qu'à exploiter cyniquement la force des masses déchristianisées, sans se soucier du sort misérable réservé à l'individu. En contemplant le va-et-vient des hommes dans le dépérissement visible des choses, au confluent du temporel et du spirituel, et en actionnant, en même temps, selon les exigences de Saint Thomas d'Aquin, l'intellect spéculatif et l'intellect pratique, je n'arrive qu'à confirmer les paroles de Charles Péguy:

«La Politique se moque de la mystique, mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique même. Car les politiques se rattrapent, croient se rattraper en disant qu'au moins ils sont pratiques et que nous ne le sommes pas. Ici même ils se trompent. Et ils trompent. Nous ne leur accorderons pas même cela. Ce sont les mystiques qui sont même pratiques et ce sont les politiques qui ne le sont pas. C'est nous qui

sommes pratiques, qui faisons quelque chose, et c'est eux qui ne le sont pas, qui ne font rien. C'est nous qui amassons et c'est eux qui pillent. C'est nous qui bâtissons, c'est nous qui fondons, et c'est eux qui démolissent. C'est nous qui nourrissons et c'est eux qui parasitent. C'est nous qui faisons les oeuvres et les hommes, les peuples et les races. Et c'est eux qui ruinent.»

Voilà, bonne Mère, bien définies, en un langage aussi net que dur, les deux zones d'action, dans lesquelles se passe notre vie. Non, dans lesquelles devrait se passer notre existence, chrétiennement accomplie, si nous voulions réellement répondre à notre vocation, noblement acceptée lors de notre entrée dans l'Église catholique et sincèrement suivie pendant les années printannières de nos débuts. Sommes-nous encore, sommes-nous toujours dans la bonne voie, en jouant, activement et passivement, notre rôle politique dans un milieu qui se croit chrétien, parce qu'il n'a pas cessé, tout à fait, de consumer les dernières substances de la civilisation occidentale? Dites-nous si nous satisfaisons, d'une manière continue, au devoir civique, décrit par Pie XI:

«... la bonne, la vraie, la grande politique; celle qui est dirigée vers le plus grand bien, le bien commun, celui de la «polis», de la «civitas», de ce bien public qu'est la «suprema lex» autour duquel gravitent toutes les activités sociales. En agissant ainsi, les catholiques comprendront et accompliront un des plus grands devoirs chrétiens, car plus est vaste et important le champ dans lequel on peut travailler, plus important est le devoir. Et tel est le domaine de la politique qui regarde les intérêts de la société tout entière et qui, sous ce rapport, est le champ de la plus vaste charité, de la Charité Politique, dont on peut dire qu'aucun autre ne lui est supérieur, sauf celui de la religion?»

Avons-nous toujours le courage de témoigner chrétiennement et de répéter, même dans un monde qui refuse de nous écouter, le grand message du Christ? Certes, notre parole humaine est trop pauvre pour faire éclater partout les splendeurs du Verbe et faire sentir, en tout lieu, les immenses profondeurs qu'Il laisse entrevoir. Mais ne sont-ce pas plutôt l'impavidité dans la prédication de l'évangile et la ferveur

dans la réalisation personnelle de notre Credo qui nous font terriblement défaut?

Vient-il de Vous, ce subit rappel de la «parusia», vertu particulièrement chrétienne qui veut qu'envers et contre tous nous soyons les porte-parole du Seigneur? Est-ce que nous ne la négligeons pas à tous les échelons de la vie quotidienne?

Non, Mère du Ciel, je ne voudrais pas répondre négativement; je ne voudrais pas le faire depuis que, par-ci, par-là, je vois des frères et des confrères prendre des initiatives assez hardies pour provoquer des réactions déplaisantes de la part de nos adversaires athées. Il y a encore des routes qui mènent vers Vous; il y a encore des voies que les hommes politiques empruntent pour venir Vous voir; il y a encore des chemins par lesquels, grâce à la foi, grâce à la prière, grâce au courage et grâce à la volonté de persévérer dans la communion avec le monde métaphysique, nous parviendrons à oublier toute peur et toute angoisse, malgré les conjurations, obscures ou ouvertes, qui se font contre l'Église et ses serviteurs, contre Vous et Votre Fils.

Ces conjurations ne viennent pas innover, Sainte Mère-Dieu, — c'est encore Péguy qui nous le dit:

«Tous les gouvernements s'étaient mis d'accord contre lui.
Le gouvernement des Juifs et le gouvernement
des Romains

Le gouvernement des juges et le gouvernement des prêtres
Le gouvernement des soldats et le gouvernement des curés.
Il n'en réchapperait sûrement pas.

Certainement pas. —

Ce qui était curieux c'est que la dérision était toute sur lui.
Et qu'il n'y avait aucune dérision sur elle. —

On n'avait que du respect sur elle. —

On n'avait que du respect pour elle.

Pour sa douleur. —

On ne lui disait pas des sottises.

Au contraire.

Les gens ne la regardaient même pas trop.

Afin de mieux la respecter. —

Elle aussi elle était montée. —

Montée avec tout le monde.

Jusqu'au faite.
Sans même s'en apercevoir.
Ses jambes la portaient sans même s'en apercevoir.
Elle aussi elle avait fait son chemin de croix.
Les quatorze stations.
Au fait était-ce bien quatorze stations.
Y avait-il bien quatorze stations.
Elle ne savait plus au juste.
Elle ne se rappelait plus.
Pourtant elle les avait faites.
Elle en était sûre.
Mais on peut se tromper.
Dans ces moments-là la tête se trouble. —
Tout le monde était contre lui.
Tout le monde voulait sa mort.
C'est curieux.
Des mondes qui d'habitude n'étaient pas ensemble.
Le gouvernement et le peuple. —
C'était jouer de malheur.
Quand on a l'un pour soi, l'autre contre soi
Quelquefois on en réchappe.
On s'en tire. —
Mais il n'en réchapperait pas.
Sûrement il n'en réchapperait pas.
Quand on a tout le monde contre soi.
Qu'est-ce qu'il avait donc fait à tout le monde.
Je vais vous le dire:
Il avait sauvé le monde.»

Là était Sa Mission. Là, elle est encore, puisque, toujours, Son Amour Lui dicte le même geste. Il Se répète, sans cesse, et, sans cesse, Vous êtes derrière Lui à Le suivre, à monter vers Lui et à y monter pour nous. Tout le monde est contre Lui et, pour cela, contre Vous. Vous marchez, pourtant, comme Il marche. Vous pardonnez, comme Il pardonne. Il nous sauve, parce que Vous, Mère de tout le monde, le désirez pour nous.

Ainsi va le monde, sauvé, malgré lui. Ainsi vont les hommes, sauvés par l'action de quelques-uns, peut-être, dans la bouche desquels Votre Fils a daigné placer Ses Paroles.

Faites, Mère bien-aimée, que nous soyons parmi ces élus!
Que nous ayons le don, redoutablement liant, qui exigera de
nous un témoignage modestement chrétien, mais somp-
tueusement constant! Priez pour nous, afin que nous restions
conscients de notre mission, pour agir en conséquence!

À SAINT WILLIBORD

En venant m'incliner devant Toi, ô Saint Willibrord, dans Ta Basilique, historiquement et artistiquement remarquable, j'ai un peu la sensation d'être comme Saül parmi les prophètes: appelé, peut-être, mais non élu à l'exemple de ceux qui, par l'acte solennel des bénédictions, ont le droit d'apporter à Ta Cité un message qui sort de l'ordinaire!

Je pourrais, certes, m'arrêter un instant à l'orée de l'étonnement que les actions de grâces n'ont pas manqué de provoquer dans le petit monde de ceux que Tes fêtes, se répétant depuis douze siècles et davantage, ont amenés à reconnaître l'enracinement plus que profond de Ta Sainteté dans ce sol frontalier: le message que, pour les générations montantes, Tu soumets à l'appréciation de Ta Cité et de Tes Adorateurs, pour simple, direct et transparent qu'il soit, n'est pas moins mystérieux en ce qu'il charrie d'éléments inexprimables, propres à féconder la réalité du coin de terre qui est devenu le lieu préféré de deux sortes de pèlerins, issus, malgré leurs différences, de nos progrès techniques: les croyants et les touristes!

En les citant ainsi devant le tribunal de ma mémoire, afin qu'ils y soient jugés selon leurs qualités et leurs vertus, je me garde bien de dire antinomiques ces admirateurs de paysages, célestement spirituels, les uns, et agrestement

matériels, les autres. Car j'aime à croire qu'ils peuvent être l'un et l'autre, à tour de rôle, sinon à la fois, et offrir les claviers de leurs âmes à l'action de Ton Esprit, jouant dans le monde moral, ainsi que Jean Guitton l'a constaté dans ses «Dialogues avec M. Pouget», des airs dont l'harmonie plaît aux oreilles de Dieu.

Ce qui, dans toutes les célébrations, que Tu éveillés, me frappe au-delà de toute attente, c'est la rencontre éclatante, réduite à sa plus courte durée, du temporel et du spirituel, — rencontre effectuée dans un milieu qui me paraît être, en ces moments précis, le point d'impact de l'absolu, exerçant sur moi, très pauvre assistant, son pouvoir de fascination. Pourquoi? Peut-être parce que c'est le grand moment de jointement, un des plus rares qui soient, pendant lesquels je sens qu'un liage presque miraculeux se fait, du temporel et de l'éternel, l'un s'insérant dans l'autre et le moins valable obtenant du plus valable son sens, son poids, sa majesté et sa profondeur.

Je me plais donc à constater que, dans les manifestations grandiosement uniques, répétées à Ta gloire, les Enfants de Dieu, bien inspirés, réussissent à faire découvrir un nouveau visage du spirituel. À leur insu, peut-être, ils donnent à l'homme politique, que je suis, une soudaine supériorité, grâce à laquelle les buts économiques et sociaux de mes occupations normales redeviennent les faits d'heureuses initiatives, dans lesquelles l'esprit ne cesse de se faire force motrice par excellence. En remettant mon époque à l'école de Ta très grande âme — d'une âme pure entre les pures et bien consciente de l'unique nécessaire — Tu continues à bien mériter de Ta Cité et, par extension, en me plaçant et en nous retenant dans Ton sillage et dans Tes grâces qui, à travers le temps et l'espace, se propagent par mouvements ondulatoires, mérité mieux encore de ma Foi et de Tes fidèles.

ROBERT MOREL, MON FRÈRE

Je ne t'ai vu, de mes yeux vu, qu'une seule fois: ce qui ne veut pas dire que tu sois un inconnu pour moi, — je m'en défends ouvertement. Il y a eu dans ma vie, sans que tu t'en sois douté, — c'est là le risque le plus heureux que nous courons dans notre métier d'écrivain — une rencontre spirituelles des plus riches en conséquence, en 1945, lors de ma rentrée des bagnes hitlériens. C'est alors que, tout à fait par hasard, j'ai pu lire dans les «Cahiers du Rhône», à côté du fameux pamphlet de Théophile Delaporte «Contre les Catholiques de France», une attaque non moins vigoureuse de toi, intitulée: «De la terre et du ciel». Ce monologue d'un révolutionnaire spirituel, c'est-à-dire d'un homme pour qui le raisonnement est amour, l'amour mémoire et la mémoire rappel incessant de la voix et de la loi de Dieu, me fit l'effet d'un cri arraché à mon propre coeur par un compagnon de cachot et de camp de concentration, bien que tu sois toujours resté en France, — en une France meurtrie, capable de te faire lancer, à la face de tous les hommes, tes crachats d'amour. J'en ai reçu que je n'ai pas voulu essayer, tant ils étaient ruisselants de brillant et de lustre. En voici un:

«France, ma terre, cette poignée de sables et d'argiles, sillonnée d'eaux, de vents, de chants de jeunes filles, il a fallu qu'aussi la loi de Dieu m'éprouve en toi, et que malgré cette

tendresse qui me poussait à demeurer frère de mes frères de toute corporation, à leur pardonner des folies de vins, de grèves, d'enfants, et que malgré cette piété qui me tenait en silence par Bernard Palissy, Louis Pasteur, Paul Claudel, les Bernard, les Louis, les Paul, je dénonce ta faiblesse, me décharge de tes lois, refuse tes chefs. Et il me viendrait une honte à t'appartenir si je n'avais Jésus-Christ qui me dit: «La terre? La terre! Tu vois ce que j'en fais!»

Homme mis en chaînes par l'occupant, tu as écrit ces paroles pour te libérer de toute entrave et pour trouver le chemin direct du retour. En effet, tu parviens à terminer ainsi ton réquisitoire:

«Je te serre la main, ouvrier, étudiant, mère, je te donne ma main, mendiant, président, soldat, je suis devenu exempt de haine et de mépris, et je vis au milieu de vous, armé d'une liberté d'enfant et de mort qui ne craint ni la vie ni la mort, vous nommant camarades, travaillant avec vous pour cette vie de par ci. Mais pourrais-je te conduire dans ce pays dont je viens et qui est le Royaume du Seigneur! Aide-moi!»

Ce cri d'appel au secours, tu l'adresses à nous par le truchement de tous tes livres. Ton âme est restée en éveil, sinon en ébullition. Comme celle de Léon Bloy, elle se voue à l'apostolat généreux par les richesses de la plume dans la pauvreté corporelle. Elle sait garder, dans une lutte sans fin contre la médiocrité et les compromissions, comme celle de Léon Bloy, la fierté d'une liberté qui te permet de te mouvoir aux abords de cet inconnu intellectuel, par lequel te viennent les tentations, les risques et les difficultés peu communs. Tu préfères, toutefois, dans tes poussées en avant, parfois dangereuses, attraper le coup de crosse plutôt que de t'exposer, dans une vie contemplative de bien pensant et de mieux mangeant, aux coups plus probables d'apoplexie. Puisque tu as le don inné de la soumission, tout coup de crosse finira par te faire plier — plus prestement et plus modestement encore — les genoux devant Dieu que tu sers et que tu ne cesseras pas de servir.

Voilà ce que, personnellement, j'ai trouvé dans tes récits et découvert dans tes écrits hagiographiques. Voilà ce qui,

toujours, me fait penser aux Bloy, Péguy et Bernanos, dont tu aurais pu être l'enfant chéri. Je le sais, dès que je t'écoute, Moussipontois ami qui, à l'exemple d'un Péguy, précisément, as le génie de nous parler de Jeanne d'Arc: autrement, peut-être, mais à l'égal des paroles inscrites dans le «Porche de la deuxième vertu»:

«Ô mon peuple français, ô mon peuple lorrain. Peuple pur, peuple sain, peuple jardinier. Peuple laboureur et cultivateur. Peuple qui laboures le plus profondément les terres et les âmes».

Tu m'apparais comme le très digne représentant de ce peuple, bien que, pour le moment, tu l'aies quitté pour aller te fixer au coeur même de ta France chérie, afin d'y cultiver la terre dure des âmes que tes livres de libraire arrivent encore à retourner.

EN MARGE DU MYSTÈRE ISRAËLIEN

Serait-ce sortir des rangs, un peu trop, si je voulais faire prendre plus au sérieux la situation proche-orientale; si je disais, pour le faire admettre, que nous sommes concernés, nous aussi: concernés pour autant que les ennemis d'Israël, en cherchant à anéantir, avec ce peuple, un élément culturogène inaliénable, s'attaquant à un composant fécond de notre civilisation occidentale; concernés, presque visiblement, par les tentatives réitérées des Arabes d'universaliser leur guerre, en la portant bien lâchement dans tous nos pays, en l'anonymisant et en immolant à leur cause les plus innocents des innocents; concernés parce que, de plus en plus, nous inclinons à une sorte d'arabophobie, risquant de créer une atmosphère nuisible à nos sentiments de fraternité qui reviennent à tous les peuples sans exception; concernés par tout ce qui travaille à la pacification des nations sur la base des principes de la liberté et de la justice?

Il ne s'agit pas seulement de la paix à rétablir au Proche-Orient, la paix au Proche-Orient restant toujours une partie d'un grand Tout. Il s'agit, en définitive, de la paix du monde et de son salut. Si nous sommes disposés — et j'ose espérer que nous le serons toujours — à bénir une chose, c'est bien elle, c'est bien cet état merveilleux, tant convoité par tous

et tant de fois détruit par quelques-uns qui aiment à se croire les plus forts.

Or, les forces en jeu, ici, ne sont certainement pas d'ordre physique et technique seulement. Il y a, dans cette affaire, une grandeur qui ne nous échapperait pas, si, de propos délibéré, nous ne voulions pas l'esquiver, comme nous esquivons, trop facilement, tout ce qui se passe sur le plan métatechnique et métaphysique.

Les journaux les plus épris de leur «objectivité» rivalisent entre eux pour négliger, le plus adroitement possible, une constatation de cette nature-ci:

«Contemplons sur la carte le territoire qu'occupe l'État d'Israël, composé de deux millions et demi de Juifs. Ce territoire se trouve environné de pays hostiles: le Liban, la Syrie, la Jordanie, l'Arabie Saoudite et l'Égypte renforcés par l'Irak, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, soit cent millions d'Arabes contre deux millions et demi de Juifs. Les Arabes comptent en outre sur l'appui offert par la Russie, la Chine et les Indes. En conséquence demandons-nous si le petit État d'Israël pourrait supporter le choc de tous ces ennemis, se lançant à la fois contre lui».

Cinq jours après la rédaction de cette note, éclata la Guerre des Six Jours. L'auteur qui, à sa question, avait répondu sans hésitation: «À la lumière de la Bible je dis: Oui!» fut confirmé par les faits. Est-ce que les arguments d'ordre technique ou à caractère purement humain suffisent à expliquer ce cours des événements? D'où, donc, peut bien provenir cette force morale collective, sortant de quelques centaines de milliers d'hommes et capable de passer des âmes aux corps?

Je médite et je remédite ces interrogations pour aller, finalement, prendre quelques lumières dans les paroles des prophètes Isaïe, Jérémie et Ezéchiel. Les quarts d'heure que je passe ainsi sont aussi profonds que passionnants: ce qu'ils font naître, est fait d'étonnement, d'inquiétude, de foi et d'espérance. Et automatiquement, pour ainsi dire, la Bible devient le complément de lecture de n'importe quel journal qui se dit «objectif».

À UN CHEVALIER POLONAIS

Ce qu'il y a quelques jours vous avez fait, cher ami, Molière l'aurait pu caractériser, en puisant dans son «Misanthrope», légèrement philanthropié, pour la circonstance, et en visant directement votre mouvement de coeur:

«... une marque insigne, un fameux témoignage de la noblesse exprimée par le geste d'un sage...»

En effet, à bien y réfléchir, votre acte de chevalerie, fait à notre égard, m'a paru rester tout à fait dans la logique de votre existence. Depuis que je vous connais — et cela fait des décennies — je n'ai pas réussi à me défaire d'une certaine réminiscence littéraire qui me force d'allier votre nom à l'une ou à l'autre des figures sympathiques que votre Henryk Sienkiewicz a su immortaliser dans sa fameuse trilogie «Par le fer et le feu». Certes, vous n'êtes pas le dernier des chevaliers, loin de là, mais vous ne cessez, dans mes yeux, d'avoir l'attrait d'un de ces admirables paladins que l'Histoire, par accident, aurait arrachés au dix-septième siècle pour les donner en exemple, ne fût-ce que par un seul modèle, aux générations sans idéal du vingtième. Placé sur ce plan, élevé et distant, le rassemblement de vos compagnons-alliés, auquel j'ai pu assister, se passa sous un jour assez insolite pour transformer, à travers un processus d'actualisation qui, j'en suis sûr, fera effacer dans une atmosphère chrétienne-

ment amicale et catholiquement internationale, les aspects normalement égocentriques de votre acte de reconnaissance, l'événement en une manifestation hautement symbolique. En elle, les honorants et les honorés se sont retrouvés dans un climat égalisateur où tout ce qui, d'un côté, présenta un cadeau tangible et, de l'autre, une gratitude sensible est allé se confondre dans un même don spontanément offert: celui de soi-même.

Mais bien au-delà de ce qui nous a touchés, de ce qui nous a été personnel, il y aura un appel, venant de l'Est, et un rappel, concernant l'Occident; il y aura, au foyer même de nos pensées, au centre précis d'un nom qui continuera de sonner et de résonner, la Pologne. La Pologne s'imposant à nos sentiments rouverts et débordants, comme une pars pro toto brûlante, illustrant d'une façon hallucinatoire le Tout qui est captif d'une doctrine infernale, agissant dans le sang et la sanie, à quelques heures de vol seulement de nous!

Oui, de temps à autre nous nous souvenons de cette Europe souffrante, meurtrie et abandonnée; parfois nous aimons à prendre l'air de faire pénitence pour l'oubli que nous infligeons au tiers de notre continent, tout en nous vautrant dans les banalités de notre civilisation de consommation. Mais que savons-nous au juste des opprimés dans telle ou telle nation martyre? Qui nous en parle? Où en parle-t-on encore? Puis-je vous le dire? Allons consulter les anciens poètes! Relire les grands écrivains! Nous plonger, pour commencer, dans le «Dsiady» d'Adam Mickiewicz! Et entendre le patriote Conrad, délaissé dans sa prison, dévoré par la solitude, implorant le ciel en faveur des persécutés, s'écroulant sous le poids du silence éternel, s'érigeant en blasphémateur pour dire: «Dieu, tu n'es pas le père des hommes . . .», s'arrêtant au milieu de son cri terrible, qui l'abat, et entendant, avant de s'évanouir, le Démon terminer son accusation: «Tu n'es que leur tsar!»

C'est que le tsar était effectivement le bourreau des bourreaux du peuple.

Bien sûr, il n'y a pas que ces Conrads qui ne meurent pas; il y a, en Occident aussi, autour de nous, à côté de nous, un

peu partout, des aiguillonnes de conscience qui, face aux Européens trop enclins à être de connivence avec le mal, se font éveilleurs de mémoire et solidarisateurs dans un domaine où la souffrance extorque la fraternité. Adam Mickiewicz, il y a cent-vingt-cinq ans déjà, s'était fait le glorificateur de ces gens, dans son livre: «Des Pèlerins Polonais»:

«Le Pèlerin polonais dit: Celui qui suit la liberté, qu'il quitte sa patrie et qu'il expose sa vie. Car celui qui reste dans sa patrie et endure la servitude, afin de conserver la vie, perd la patrie et la vie; mais celui qui quitte sa patrie pour défendre la Liberté au péril de sa vie, sauvera sa patrie et vivra éternellement.»

Vous êtes un de ces pèlerins, Monsieur le Chevalier, et vous avez le pouvoir de les représenter tous ici. Croyez-vous que, dès lors, nous puissions faire autre chose que d'admirer, en vous regardant, la justesse dans la majesté des paroles, à relent biblique, de Mickiewicz qui, d'une manière magistrale, parvient à déjouer l'astuce du Démon? Et s'il arrive, en même temps, à nous faire monter la larme à l'oeil, c'est qu'il est assez puissant aussi pour nous exorciser de celui qui préfère les lieux secs et durs: «Scilicet in siccis ambulat ille locis».

Si nous ajoutions, pour chasser définitivement ce démon antieuropéen, la larme du vin de la Liberté à la larme du coeur qui compatit! Si nous humidifions la plus profonde partie de notre être, afin de devenir sans sécheresse! Ah, si nous arrivions, nous aussi, à accoupler les deux dons d'esprit, de coeur et d'âme qui vous personnalisent, en vous caractérisant: Foi et Humour!

L'Europe tout entière pourrait en guérir.

LE MONDE IGNORÉ DES LÈPREUX?
MAIS NOUS EN SOMMES!

Voilà plus de cinquante ans que le Croisé de l'Amour, Raoul Follereau, a découvert, dans l'immense univers de la souffrance humaine, les îlots abhorrés de la misère et l'archipel maudit de la lèpre.

Voilà cinq décennies et davantage, à peu de mois près, qu'il s'est fait, en faveur des trop-oubliés, le Quêteur reconnaissant qui s'abaisse pour élever.

Voilà bientôt vingt mille journées d'appel, d'incitation, de stimulation, d'instances et de prières qu'il a accumulées devant Dieu et les hommes, pour apparaître enfin comme l'infatigable Solliciteur, qui alerte, avant d'être, dans les consciences ressensibilisées, le Provocateur qui incite à l'action charitable.

Voilà qu'au tournant de sa vie, alors qu'en le voyant à la tâche, comme toujours, nous avons fêté son soixante-dixième anniversaire, il reprend le grand souffle de la générosité, afin d'ajouter d'autres faits d'assistance à son Aventure de la Fraternité répandue par contagion.

Et voilà que, dans l'assemblée désunie des peuples, l'Humanisateur prodigieux, qu'il est, nous amène à reprendre

confiance au milieu des coeurs fermés d'une barbarie sur-technisée et à nous avouer tout bas:

Nous évoluons dans une atmosphère turpificatrice. Notre civilisation de la laideur, de la disgrâce et de la bassesse, à laquelle nous aboutirons, nous apprend déjà à coller au réel, tout comme l'imbécile colle à la crotte de bique. L'Économie, nouvelle déesse des temps présents est grande génératrice de cupidités; le Social, nouveau dieu mis à égalité de droits avec la Dame précitée, ne cesse de faire cracher l'envie de classe à classe; le Standard de vie, religion dont elle et lui s'autorisent, se plaît à imposer ses principes selon la loi du plus fort; et les soeurs jumelles du Développement, Sécurité progressive et Consommation intensifiée, se confondent pour servir la jouissance en marche. Du coup, le Bienêtre proclame son droit à l'autonomisation de ses besoins, tandis que l'Égoïsme manifeste son privilège de monopoliser les vices et les duretés. Plus les intelligences savourent les condiments de la corruption, plus les consciences prennent leurs fièvres récurrentes. Un mal mystérieux semble se généraliser, en appelant aux lumières du Progrès, et les docteurs attirés de l'inquiétude universelle n'arrivent qu'à systématiser, en le syndicalisant, le mécontentement des hommes qui s'enlisent dans la pauvreté de leurs richesses matérielles. La lèpre spirituelle les travaille et, partant des fonds nourriciers les plus abscons de leur être, la lèpre morale les ronge. Et voilà les pourfendeurs de l'atome, profiteurs irréfléchis de l'énergie thermonucléaire, perdant l'organe vivant qui les avait liés aux valeurs transcendantes de la vie! Alors qu'une sorte de sens d'orientation s'estompe en eux et que les moignons suppurants de l'intérieur tardent à se cicatriser, quelque chose d'essentiel va se faire opaque et fermé dans leur âme qui, tout à coup, se saura «Dei incapax».

Pourquoi?

Parce qu'en suivant les routes affameuses de l'amour-propre pour aller se fixer dans les régions affamantes du matérialisme nu, en évitant les chemins ensoleillés du désintéressement pour courir se nicher dans l'indifférence criminelle de ceux qui possèdent or, santé et puissance, ils n'hésitent pas à se joindre à la masse des carottiers, toujours

avides d'avantages et toujours en fuite devant les sacrifices librement concédés. Certes, ils exalteront leur humanisme; mais leur humanisme est à relent humanitaire ou même à remugle humanitariste. S'ils savent parler avec onction et agir avec condescendance, ils ignoreront tout — ou presque — de ce qui, dans les relations d'homme à homme, doit se traiter avec humanité: humanité dépassant indiciblement la petite aire d'activités compatissantes, tendant à déboucher dans une fonction collectiviste, puisqu'elle fortifie l'humain, pour le surnaturaliser, en s'aventurant dans un domaine où les possibilités des grâces rémittentes et sanctifiantes sont apparemment illimitées.

Peut-être se diront-ils hommes de foi, malgré la parole de Saint Jacques: «C'est par les oeuvres que l'homme est justifié et non par la foi seule.» C'est qu'ils n'auront rien compris à la trinité des vertus théologiques qui se tiennent, qui s'appellent et qui, mutuellement, se complètent pour se réaliser: l'une ne peut être qu'avec les deux autres; si l'une est étranglée, les deux autres s'affaissent; si la Charité est étouffée, la Foi se meurt, et l'Espérance s'en va. Dieu se voit oublié, le monde sombrera dans l'abomination, et la chrétienté...

La chrétienté, malgré nous, aime à s'épanouir, bien providentiellement, dans les paradoxes. Quand des millions semblent désertter la Cité du Christ, pour se moquer, en les négligeant, des malheureux, des âmes d'élite prennent conscience, plus intensément, de la présence, dans les oubliettes du Temps et de l'Espace, d'âmes soeurs qui, elles, sont bien «Dei capaces». Le pauvre Père Delp, victime de la toute dernière heure des fureurs freisleriennes, l'a senti vers la fin triplement hideuse du régime nazi, en écrivant dans une de ses lettres:

«Le monde est rempli de Dieu. Cependant nous sommes aveugles. Nous restons attachés aux belles heures comme nous nous accrochons aux méchantes. Nous ne les vivons pas jusqu'au point où elles découlent de Dieu. Cela vaut pour la Beauté, mais aussi pour la Misère. Dieu veut commémorer Sa rencontre avec nous en toutes, en voulant et en exigeant de nous la réplique qui soit réponse et amour».

Et dire que c'est en prison, à quelques pas de son lieu d'exécution, qu'il a compris qu'au-dessus et au-delà des souffrances humaines il y avait une douleur encore plus atroce, provenant de la faim de la liberté qui attend le jour où elle sera rassasiée de tous les sacrifices spontanément offerts par des êtres vraiment libres: libres de contraintes, de maladies, d'angoisses et de bassesses. Il avait fini par comprendre, dans les affres de la captivité, que la Liberté, sincèrement mise en pratique, répond à la plus dure des exigences et à la plus lourde des lois que la vie sache imposer: d'aller vers le frère en peine, de l'aider et de l'aimer, en le soulevant, afin qu'équité et justice soient faites.

De Raoul Follereau, de Paris, à la Soeur Rosalie, du Togo, ils sont quelques-uns, ils sont plusieurs, ils sont légion à confirmer par les actes le jugement du Père Delp. Car, ils vont vers les infortunés qui ont faim de consolation, de santé, de pain, de joie et d'amour, alors qu'eux-mêmes ont faim, énormément, de donner, en se donnant. Ainsi ils arrivent à mettre un peu de fraîcheur divine dans un monde rempli des fanes d'une civilisation qui s'en va. En pratiquant la Charité, ils éveillent la Foi et font triompher l'Espérance dans les coeurs des éprouvés: l'une s'illuminant, les deux autres se voient inondées des reflets ineffables et indélébiles de sa lumière.

Ce qu'ils arrivent à racheter de cette façon, dans un univers où trop de lépreux spirituels, trop de galeux moraux ont la haine des laderies, où trop de gens à l'esprit sain et au coeur intact se désintéressent des léproseries réelles et des Maisons de santé surpeuplées, est simplement incommensurable. Le rang des bienheureux anonymes leur est certainement ouvert.

«COGITO AUT COGITOR?»

À mon arrivée dans la Capitale de Peu-importe-où, je continuai à caresser l'idée d'assister à une Conférence Internationale. Mon intention ne changea point, quand je gagnai la grande salle du Palais. Quelques heures plus tard, à la suite d'un long défilé d'orateurs, j'eus le sentiment bien net de m'être trompé de porte et de maison. Au fur et à mesure que les représentants des nations, de l'Albanie à la Zambie, passèrent sur la tribune, une sorte de perplexité m'envahit et un complexe d'infériorité manifeste s'empara de moi. Même en me penchant du côté de mes voisins alphabétiques, Malte et Monaco, en présence desquels j'aurais pu me flatter, en suivant le très mauvais exemple donné par d'autres, de faire figure d'envoyé de grande puissance, je n'arrivai pas à vaincre mes sensations de gêne. Tout, dans cette enceinte, se vit réduit, tout à coup, aux dimensions mesurables des différents peuples, les uns brandissant, comme étalon-type, le kilomètre, et les autres opérant, très modestement, avec le milli- ou le dimillimètre. Tandis que les amis des États Unis d'Amérique et ceux de la Chine communiste déclenchèrent une sorte de gigantomachie autour du gouvernement — possible ou impossible — de la Petite Île, je crus vivre le drame de notre propre nanification. J'eus peur, à la fin, de disparaître complètement sous la force des coups verbaux, donnés par les pourfendeurs des hommes de la Petite Île.

Ou, plutôt, j'aurais pu avoir cette peur, si les vociférateurs, champions bien choisis de l'éducation, des sciences et de la culture, n'avaient pas présenté, sans s'en douter, l'arme qui nous sauvera. Cette arme est tout esprit. Elle s'appelle Descartes dans n'importe quelle langue, qu'elle soit parlée, criée ou murmurée. Descartes fut cité abondamment. Je le connais à fond, pour l'avoir hanté pendant des décennies et je l'admire encore d'assez haut. Je fus donc ravi de la tournure qu'allèrent prendre les débats, lorsqu'il me joua un tour à sa manière. Sans demander la parole, il se mit à réfléchir à haute voix; mais ce fut un Descartes converti, singulièrement loin, en âme et en esprit, du prototype connu, qui se présenta:

«Laissez-moi vous dire, Messieurs, que les débuts de vos discussions me sont restés assez obscurs. Il y a eu des échanges d'expressions, telles que „cliques“ et „moins que rien“, que je n'ai pas pu saisir, peut-être parce que votre nouvelle terminologie onussienne m'est inconnue et parce que je ne possède pas encore votre dictionnaire unescoilaire. Mais je me plais à reconnaître que, dans votre époque des grandes folies, dans votre époque de la folie des grandeurs, vous avez bougrement besoin de mes lumières. Et pourtant je n'aime pas qu'on me tutoie de trop près. Je n'aime pas qu'on fasse de moi un passe-partout intellectuel. Je n'aime pas qu'on s'obstine à coller l'étiquette „Logique cartésienne“ sur les idioties philosophiques qu'on fabrique de toutes pièces. Et j'abhorre l'habitude qu'on prend, en traversant la France et en flattant ceux qu'on appelle mes compatriotes, de faire allusion à ma nationalité.

Je n'ai plus de nationalité. Ce qui de moi vit encore, a été dénationalisé. Il s'est humanisé d'abord, spiritualisé ensuite, et universalisé, à la fin. J'ai effacé les frontières géographiques. Le seul passage que je connaisse, est celui, tranchant, qui va du mal penser au bien penser et des erreurs cogitatives aux déductions du bon sens. C'est là que je découvre les éternels fraudeurs. Démasqués, en s'efforçant de substituer des nuées aux idées, ils en appellent à moi, pour que je leur délivre le certificat des grands esprits. Qu'enfin ils se détrompent, car je ne les servirai pas. J'ai mon rôle à jouer,

j'ai mon devoir supérieur à faire, et je me moque royalement de leurs cloisonnements de particularistes.

Venant à votre Conférence, sur appel, y venant sans réticence, je ne vois ni Russe blanc, ni Arménien jaune, ni Coréen du Nord, ni Coréen du Sud, ni Luxembourgeois epternacien, ni Luxembourgeois mariscain, ni Chinois continental, ni petit insulaire. À la rigueur pourrais-je avoir la notion de quelque chose qu'on persiste à appeler le Chinois, le Russe, le Coréen, le Luxembourgeois; ce ne serait que pour faire apparaître la merveilleuse contradiction existant entre l'article défini et l'indéfini du sujet qu'il désigne. Vous avez tort, métaphysiquement, de vous comparer, ici, les uns aux autres, d'après les quelques dimensions naturelles qui diffèrent. Vous n'incarnez ni pays, ni continent; vous êtes des hommes, vous n'êtes que des hommes, du moins je l'ose espérer, et vous vous ressemblez, malgré certaines variations dans les lignes de l'embonpoint, dans le dessin des nez et dans l'ouverture de la tonsure laïque, nommée calvitie, généralement.

Ce que j'aime, c'est l'homme, l'homme tout court. Un homme, ce n'est pas un visage pâle; ce n'est pas un teint noir; ce n'est pas une peau rouge. Un homme, c'est derrière la peau et au-delà du teint la somme invisible de l'humain. Voilà ce qui compte: l'humain, ce je ne sais quoi d'inodore et d'incolore, contenant l'ensemble des parfums de toutes les belles époques de l'humanité et de tous les hauts lieux de la pensée, de l'imagination et de la sensibilité des créateurs. L'humain! C'est une essence, pure et fluide, versée dans un Océan qui ne cesse de changer, en se mouvant, et qui, n'appartenant à personne, est à tout le monde. Vous n'arriverez jamais à le mettre en tranches, cet océan-là, en une large tranche russe, en une, plus large encore, chinoise, en une américaine, en une française, en une anglaise, jusqu'à ce qu'il ne reste, pour les petits riens qu'à vos yeux représentent Malte, Monaco, Luxembourg et la Petite Île, que des semblants de vagues dans l'infini néant. Non, chacun ayant droit à tout, personne n'a droit à rien. Ainsi nous sommes enfin mis à égalité dans cet empire qu'est l'espace spirituel par excellence. Tendez la main vers la droite, tendez-la vers la gauche! Vous toucherez toujours de l'humain et

du fraternel et vous serez dans le climat le plus propice à la compréhension de votre pluralisme, redécouvert, qui, depuis 1946, ne cesse de proclamer ses vérités. Il est temps de le repenser, pour l'approfondir.

C'est là un énorme chantier d'idées, qu'une partie de vos confrères ont juré d'abandonner. Mais un chantier de cette nature ne s'évite guère; il sert à quelque chose, il se fait creuser, sonder, tourner, retourner et exploiter, pour que ses richesses cachées, déterrées par des efforts collectifs, soient profitables à tout le monde. Que, donc, vos hommes de bonne composition reprennent leurs activités; que les maîtres et les contremaîtres se refassent exploitants et que les entrepreneurs des belles oeuvres de la Nouvelle Société réadoptent des attitudes dignement émulateurs! Le grand trésor à faire sortir en tout premier lieu: le Réel. Le Réel mis à découvert: voilà la vérité!

Voir la vérité! C'est en définitive une question de perspective. Tout s'y ramène, sur le plan des objets comme sur celui des faits et des philosophies. Regardez d'en bas, et vous ne verrez jamais les cimes d'un monticule, se dressant à l'arrière-plan. Montez sur sa hauteur, et vous apercevrez les pointes neigeuses des montagnes. Gagnez un de leurs sommets, et vous constaterez qu'il y a une centaine d'élévations apparemment inaccessibles. Ainsi il va de la vérité; en exigeant des mouvements répétés d'escalade spirituelle et intellectuelle, elle ouvre à la vue des horizons insoupçonnés, à conquérir par l'homme, glorieusement fait investigateur dans tous les domaines, mais à conquérir par des hommes qui diffèrent du point de départ comme ils se distinguent en points de vue.

Quand je parle ainsi, on me dira toujours idéaliste, je le sais. Ceux qui me gratifient de ce nom, se croient matérialistes. Entre l'idéalisme et le matérialisme, je n'ai pas de choix à faire. Le premier exagère par en haut et le second pêche par en bas. Prendre du premier ce qui est réalité éclairée, emprunter au second ce qui est réalité façonnable et faire des deux parties les forces composantes d'un réalisme bien compris, dans lequel le bon sens sera toujours à l'honneur, voilà ce à quoi je m'efforce d'aboutir. Je me plais à

le placer dans un cadre qui fera ressortir le caractère d'évidence des arguments que présentera le dialogue à entamer avec l'Autre.

J'ai parlé de dialogue et j'en reparle, puisqu'il constitue la partie centrale de la philosophie qui explique votre démocratie en évolution. En exigeant le dialogue, elle ne présume pas l'unanimité des opinions, mais elle réclame, en permanence, l'enjeu du sens et de l'honnêteté critiques. Pour vous, elle n'est pas simplement un système politique; elle est une forme de vie. Comme citoyens vous aurez l'obligation de prendre des égards en ce qui concerne vos prochains et de respecter les arguments parlant en faveur des autres. Étant ouverte et pluraliste, elle doit apporter à la société une notion plus élevée d'équité et de solidarité.

Il y a, malheureusement, trop de gens parmi vous qui s'obstinent à penser par le coeur, un coeur aigri, meurtri et haineux. Leurs sentiments proviennent des nerfs, du sang et du foie malades. En substituant le coeur au cerveau, ils affirment avoir trouvé les causes des faits qui leur déplaisent. Parfois ce coeur se fait conscience et s'institue juge unique de la vérité. La raison n'y est guère, et l'âme qui réchauffe, qui illumine, qui éclaire et qui purifie, est complètement écartée. Toutefois la liberté qu'on proclame, la liberté qu'on dit révéler a ses obligations. Elle vous impose des choix, des jugements et des décisions par des actions personnelles, en s'adressant à vos sens de la justice, de la responsabilité et de la discipline dans la mise en valeur de vos qualités de sociabilité. Mais dès que l'Autorité s'interpose, afin de choisir, de juger et de décider à votre place, elle se fait brutale et collectiviste. Elle vous diminue, en vous blessant, et s'efforce de faire régner partout le préjugé des sans-foi. Qu'on est loin alors des valeurs fondamentales de la liberté d'opinion et du respect de la personnalité bien chères aux élus qui sont prêts à diriger l'attention de votre monde en ébullition «vers Socrate et le Christ».

Vous vous dites rebelles à beaucoup de choses et révolutionnaires dans le domaine des accoutumances; mais l'êtes-vous par tempérament, par humeur ou par nécessité? Votre

esprit, en s'incarnant dans vos actes, a-t-il ces attitudes qui, traduites dans la vie de tous les jours, se trouvent en opposition aux indécisions et aux lâchetés des uns comme aux molleses et aux indifférences des autres?

Oui, on est mou et on est lâche parmi vous, on s'agite beaucoup, on prend des airs d'insurgés, on passe des aisances aux turbulences et des turbulences aux aisances, on crie, on grouille, on se trompe mutuellement, en se trompant soi-même. Car la vérité est qu'on fait semblant de monter, qu'on n'escalade pas les montagnes, qu'on fait des dialogues de sourds et qu'on s'enfièvre au pied des élévations. Et on se croit penseur, en pensant penser quand on arrive à mettre sous un même chapeau d'évaluation ses désordres, ses ignorances, ses bons mouvements, ses paresse et ses actes décompositaires; quand on n'a aucune difficulté à comprendre dans la même indifférence le pour d'une question, son contre et même l'entre-les-deux. Votre beau pluralisme est un joli alibi pour toutes les bêtises et tous les mélanges qui avilissent.

Il faut, dès lors, que je prenne mes distances, en m'opposant à ce qu'on me cite pour se donner des airs de philosophe à la hauteur. Mon „Cogito, ergo sum“ n'est que caricature dans ces parages, puisqu'au fond, puisque venant des arrières-fonds de l'Existence, il n'a été, il n'est toujours que la toute dernière ombre d'un éclair partant de l'Éternité, l'ultime écho d'un immense silence, surcri-sans-nom-et-sans-son, que la surdité de mon corps et la tremblote de ma main ont dû mutiler, en le transcrivant:

„Cogitor, ergo sum“.

L'infini qui sépare les deux est de la même intensité que celle qui marque l'écart entre le „plurimum inutile“, sur lequel vivent, dansent et hurlent vos millions de frères massés dans les bas-fonds de l'esprit, et l'„unum necessarium“ proclamé, recherché et adoré par l'élite de ceux qui vont vers les cimes. C'est en eux et par eux que se parfait la révolution, la vraie, celle qui a commencé à la Naissance de Notre-Seigneur; c'est en eux que se refera, toujours, l'unité: „par en haut et par la pointe des âmes“.»

FOI ET ART

On ne s'attend pas à ce que je m'attaque à deux problèmes, d'un seul et même coup: au problème de l'art et à celui de la foi, pour chercher à les réconcilier, tant que faire se pourra, sur un plan de surprise quelconque.

Or, l'entreprise est aussi difficile que dangereuse. Bien que j'adore les attaques spirituelles, j'hésite à engager, sur deux fronts, les combats qui réclament du croyant le même sacrifice dans l'effort qu'ils réclament de l'artiste. Car, la Foi vivante n'étant autre chose qu'une adhésion totale de l'homme au Christ-Sauveur et l'Art pratique n'étant que l'accomplissement ou la réalisation optimale de la Liberté par l'éclosion ou l'effusion de l'esprit créateur dans l'intimité de la personne humaine, je me demande, avant de partir pour des pays inconnus ou mal connus sur le très grand continent des idées et des sentiments, si les deux problèmes sont effectivement en opposition, s'ils se contredisent partout et toujours ou bien si, quelque part au lointain, ils ne se rejoignent pour se confondre et pour former une entité à deux noms, sinon à deux faces bien distinctes.

Certes, je devais, dès le début, nourrir un pessimisme très vigoureux au sujet de ma théorie identifiante, parce qu'en majeure partie l'art provient du sentiment et fait appel au coeur, alors que la foi, très rapidement, dépasse le sensorium

pour devenir, dans l'apologétique, par exemple, une proie de l'intelligence et plier sous l'autorité terrible du décalogue. Oui, je me verrais forcé de dire avec le philosophe Etienne Gilson: «Il ne semble pas que la pratique de l'art ait souvent conduit à la sainteté». Et j'aurais à me reprendre tout de suite, parce qu'il ne me serait pas permis d'exagérer, en parlant de sainteté là, où il s'agirait de foi, tout simplement. Toutefois, je pourrais répondre à Gilson par certains rappels qui viseraient St François de Sales, Fra Angelico et même St Luc et Ste Cécile, sans que, pour cela, je pusse être satisfait de ces souvenirs historiquement intéressants, puisque ces grands n'ont pas eu les honneurs de l'autel par la force de leur talent artistique: c'est l'intensité de leur Foi qui leur a valu la gloire immortelle que l'Église sait attribuer aux meilleurs de ses fidèles.

Et quand, dans la Foi aussi bien que dans l'art, considérés comme fins par ceux qui se sentent attirés vers n'importe lequel des deux domaines, certains phénomènes inexplicables se font remarquer, quand le croyant y perçoit l'intervention de Dieu, alors que l'artiste préfère y constater la présence d'une Muse, au nom grec ou sans nom aucun, il m'arrive de me méfier d'une mise en parallèle qui, trop souvent, prête à confusion, surtout au beau milieu du vingtième siècle, dans lequel les hommes se plaisent à nommer sentiment religieux ce qui tend à chercher son ultime satisfaction dans l'obscurité d'un art incompréhensiblement dénaturé.

Et pourtant: tout sentiment dû à l'art, n'est-il pas une puissance latente, prête à se transformer en esprit et à accepter ou à subir, finalement, les impératifs de la Foi? Cette puissance, ne serait-elle pas, à l'origine, de l'enthousiasme retenu, suscité par tout ce qui est véritablement beau, ce qui est réellement admirable, tandis que, le processus de la transformation intérieure terminé, la Beauté tout court se présenterait à la connaissance de l'homme dans toute sa majesté et à la reconnaissance de l'être dans la plénitude de l'admiration?

Voilà les questions qui me hantent et qui m'imposent la comparaison que j'avais voulu esquiver. Art et Foi, dans leurs rapports avec la créature intelligente, présupposent une vocation, tout comme ils présupposent, dans l'homme vrai-

ment ouvert, c'est-à-dire dans l'homme qui remplit au maximum sa condition humaine, l'action de rythmes identiques de la vie spirituelle et d'ondulations impalpables de la grâce, celles-ci et ceux-là provenant de deux mysticismes différents. Différents? Je m'arrête pour douter. Je doute pour me rendre à l'évidence que, peut-être, il n'y a pas de frontières bien distinctes entre l'homme qui est à Dieu et celui qui est en Dieu, entre l'homme qui se consacre au Christ et celui qui, dans les choses et dans les faits, cherche à retrouver le sens caché, le sens perdu, le sens oublié du Sacré. Tous les deux, le fidèle et l'artiste, consentent à quelque chose qui les dépasse, qui les entoure, qui les pousse ou qui les appelle. Tous les deux s'engagent, dès qu'ils sont sincères dans leurs entreprises spirituelles et sentimentales, tous les deux s'aliènent, tous les deux s'isolent, afin de vouer le meilleur de leur vie au plaisir et au salut du prochain.

Le prochain! C'est le compatriote, c'est le contemporain qui végète dans l'obscurité, «quia manus Domini eos tetigit», le fidèle et l'artiste, le prêtre et le génie, si l'on préfère, s'unissent dans leurs efforts pour faire sortir les autres des profondeurs de toute misère. L'un agit sur les âmes, dit-on, et l'autre se chante dans les coeurs. Quelle erreur! Car, ils chantent tous les deux, ils commencent à se confondre dans la même jubilation, l'un n'entonnant qu'un «Lauda Sion» profane et l'autre se perdant dans la grandeur d'un «Te Deum laudamus» religieux. Ils se donnent, ils s'offrent à tout le monde — «hilares datores» qui magnifient ce qui les environne. Et dans cette magnification, par cet acte de magnification, ils redonnent aux objets morts et aux gestes humains une partie de leur splendeur initiale.

Et de l'autre côté? Celui qui reçoit, n'éprouve qu'élévation et consolation. L'homme-pécheur ou l'homme non-artiste se voit aussi beau dans ses repentirs que dans ses chants, aussi fort dans ses réflexions que dans ses rêves, aussi grand dans ses mouvements que dans ses désirs. Non, davantage! L'homme-somme-de-ses-malheurs se muera, ne fût-ce que pour quelques instants, en homme-somme-de-ses-grâces qui, tout à coup, prend conscience de sa condition réelle, tant physique que métaphysique.

Alors, alors seulement il se rendra compte de la vérité proclamée par Leibnitz: «Il y a de la morale, de la géométrie, de la musique partout.» En se ralliant à cette vérité, que lui reste-t-il, en nous y ralliant, que nous reste-t-il à faire? Eh bien, chantons! Chantons en fidèles, chantons en artistes, chantons même si nous n'avons ni guitare, ni répertoire, ni voix. Faisons vibrer les coeurs au lieu des cordes vocales et entrons ainsi dans les intentions de Celui qui est le Grand Patron du croyant comme il est le maître inégalable de l'artiste!

Vous voyez: je n'ai ni guitare, ni chants. S'il le faut, comme il l'a fallu, je fais chanter ma langue. Et en le faisant, je rends à Dieu ce qui m'a été donné: en montrant ma gratitude dans la pureté des sons que je ferai naître et dans la sincérité des accents que je saurais former. Croyant ou artiste, croyant et artiste, nous ne faisons qu'obéir, car c'est Lui qui commande. Il nous extorque nos prières comme Il nous arrache des pleurs en forme de vers. Pourquoi, alors, nous tracasser encore? Pourquoi nous acharner à distinguer? En Lui, tout devient miraculeusement clair, car en Lui tout se confond, le plus simplement du monde, comme l'Art et la Foi pratiqués par les hommes du Moyen-Âge se confondent toujours dans une Cathédrale de Reims ou dans un Dôme de Milan.

ÉPILLETS

Je suis seul et je parle comme le vent solitaire de ce jour de novembre.

Voilà monter la bise qui capte mes plaintes et, doucement, les emporte vers de lointains paysages, alors que, sur mon âme qui tremble, je sens l'écho de ses pleurs et le souvenir de mes heurs.

Elle parle en moi comme je parle en elle.

Lentement les espaces à toucher — n'importe quand —, les espaces à remplir — n'importe où — se rejoignent pour s'embrasser: l'Éternité se penche vers l'Univers et ma raison désire se faire le centre des deux.

Légèrement attristé, hélas, mais souriant, malgré moi, je me contemple dans les larmes, secrètement versées quelque part, à mi-chemin entre ses mélodies et mes chansons.

Oh, que l'Infini est admirable!

Qui l'a dit? Et qui s'obstine à parler ainsi?

Est-ce moi? Est-ce elle?

C'est elle. C'est moi. C'est l'Univers. Et c'est l'Infini.

Peut-être qu'elle ne saisit rien de mes pensées; mais moi, au fond de mon âme qui tressaille, je comprends l'arrière-sens de ses sanglots.

Et je sais, tout à coup, que, verbes éclos de l'angoisse, ils ont été cueillis sur le seuil de mon coeur.

*

Vous exigez si peu, mon Dieu, de la part de Vos fidèles que j'en rougis le jour, où je vois mes frères se rassembler dans les vélodromes, les autodromes, les hippodromes, les arènes et les cafés, que j'en rougis la nuit, quand, de très loin en pensées, j'entends applaudir, furieusement et frénétiquement, aux luttes brutales des boxeurs, ainsi qu'aux actes indicibles qui se font sous le couvert de l'art, de la gymnastique et du loisir bien exploité.

Que demandez-Vous, au fond?

Une heure, une pauvre petite heure sur vingt-quatre, afin que les bassesses humaines puissent se perdre, régulièrement, dans la Communion voulue avec Celui qui, après nous avoir rachetés, voudrait nous relever pour nous élever selon les dimensions de Sa miséricorde.

Et nous?

Plus ou moins ouvertement nous refusons ces soixantes minutes. Pourquoi?

Parce que nous ne voulons pas nous retrouver en Vous, parce que nous ne voulons pas nous voir à travers Vous et parce que nous ne voulons pas nous mépriser devant Vous qui tardez toujours à nous condamner, définitivement, à la mesure de nos mérites.

Les jeux de football et les jeux de cartes nous permettent de nous fuir et de regarder les autres qui ne sont pas jolis à voir, mais sur lesquels nous aimons à nous calquer une personnalité satisfaisante, faite pour nous plaire dans toutes les situations distrayantes.

Et ces situations-là, préparées et réservées dans les cafés, les arènes, les hippodromes, les autodromes et les vélodromes, exigent de notre part des efforts physiques, à soutenir trois heures durant, tandis que Votre loi nous impose le sacrifice d'une heure seulement. Celle-ci est mortellement ennuyeuse par rapport aux autres, parce qu'elle réclame la mise en marche des facultés spirituelles et la manifestation de quelques

énergies de l'âme, les unes se mariant aux autres pour déclencher une action de grâces.

Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui, entre tous les commandements, n'observent que celui du Progrès, auquel ne cessent de s'adapter la stupidité de Votre créature et l'ingratitude de Vos nouveaux bourreaux!

*

Cette prière, je la répète à l'intention de ceux qui n'ont pas d'imagination. Ce sont des gens qui gesticulent sur tous les plans et qui, partout, ont l'air d'être agissants, alors qu'ils n'arrivent qu'à se faire les contradicteurs éternels de ceux qui ont des idées, qui les proclament et qui, dans les souffrances et les déceptions, cherchent à les réaliser contre les routiniers de la course sur place.

*

Parce que nous savons que la civilisation, dans laquelle et par laquelle nous vivons, est mortelle, nous la défendons contre tous les forbans politiques et philosophiques qui cherchent à nous exterminer, en s'attaquant à elle.

*

J'ai un but précis que je poursuivrai jusqu'à la fin de mes jours: je veux que mon pays se refasse un nouvel esprit. Le voulant sincèrement, totalement et infatigablement, je vouerai l'ensemble de mes forces physiques, morales, intellectuelles et spirituelles à cette entreprise. Elle ne sera, certes, pas mon oeuvre, mais elle s'achèvera plus vite, peut-être, si je consens à lui sacrifier tout, absolument tout, de ma paix privée à mes rêves personnels.

*

Je ne suis pas un pacifique à outrance, je suis plutôt un combattant, et je pourrais dire avec Hilaire Belloc: I am a writer, a biter and a fighter. C'est dire que je n'aime pas trop les gens qui, toujours et à tout prix, cherchent à éviter les conflits. Je suis pour les discussions, pour les dialogues, pour les colloques, pour les agressions verbales et idéologiques, s'il le faut. Évidemment, cela doit se passer dans le domaine spirituel, où toutes les armes matérielles restent prohibées. Je voudrais donc qu'on déclarât la guerre à ceux qui, trop bien, observent la loi du moindre effort, à ceux qui parviennent

même à combiner l'inertie dans le repos et l'inertie dans le mouvement, de sorte qu'ils transpirent, en s'efforçant de marcher sur place. Je voudrais qu'on déclarât la guerre à la bonne volonté de ceux qui en regorgent et qui risquent d'en crever. Car on peut crever de bonne volonté comme on crève de faim et de son contraire. Beaucoup a été perdu à cause de la bonne volonté des responsables politiques. Cette même bonne volonté, inefficace, parce que toute verbale, nous fera perdre davantage; déjà, je nous vois démunis de toutes nos libertés et privés de toute justice, de toute foi, de tout espoir et de tout amour. Que périsse cette volonté-là et qu'on ne cesse de mobiliser une qui soit meilleure, qui soit la meilleure! Celle qui sera active et qui, au moment du plus grand danger, permettra de réaliser nos plans de salut.

*

Puis-je dire que je suis né révolutionnaire, puisque je ne cesse de me révolter, d'être contre et de me faire la main, l'esprit et l'âme en combattant? Je suis, naturellement, contre le nivellement, car je voudrais défendre, jusqu'à la fin des fins, mes droits individuels et mes valeurs personnelles.

*

Je n'ai qu'un désir, je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'une fierté: faire servir ma parole.

*

J'ai choisi ma voie sans vouloir choisir, en même temps, ma solitude. Pourtant j'ai supporté cette solitude, parce que j'aime ma profession. Je souffre, en la supportant; je n'ai jamais cessé de la supporter dans les souffrances et je souffrirai tant que je vivrai. Ces douleurs et ces peines me donnent la permission, sinon le droit, de parler comme je le fais. Chaque mot a eu son prix, et chaque expression porte les traces d'une larme, secrètement pleurée.

*

Pourquoi donc ai-je préféré cette voie à toute autre? Parce qu'elle m'a tenté, voyez-vous. Elle m'a appelé, en quelque sorte, et j'ai répondu: «Présent!» Tout à coup j'ai dû constater une chose effroyable; j'ai vu les hommes, j'ai vu mon temps, j'ai vu les heures suer la peur. Je les vois toujours, et c'est précisément cette peur qui me tient; c'est elle qui

m'attire, c'est elle qui me chasse, c'est elle qui me poursuit et c'est elle qui m'attrape. Je n'arrive pas à la fuir, et elle se plaît à ne pas me quitter: elle est là, imperturbablement, elle m'accompagne, elle me guette. Elle se cache dans chaque individu, et chaque créature la sécrète en transpirant. J'ai peur, passionnément peur de cette peur. Tôt ou tard elle me fera suer le sang, le coeur et l'âme.

*

À l'âge de dix ans je suis parti, parti pour le pays de mes rêves et de mes amours qui aurait dû être un pays de liberté, de vérité et de justice. Aujourd'hui, après cinquante ans de recherches et sept lustres de luttes, je dois constater qu'il n'est que le contraire.

*

Je ne me rends pas, je ne me rendrai jamais. Non, je me rendrai à la mort seulement, parce qu'elle est l'envoyée de Dieu.

*

Mon affaire, je la fais tout seul. Tout seul je porte ma vie et si j'attends quelque chose, en faisant cela et en portant ceci, c'est la justice que Dieu Seul peut accorder. Celle de mes contemporains est plutôt le contraire de l'équité.

*

Où sont-ils, mes compagnons de route? Dans quels milieux tardent-ils, mes amis? D'où font-ils entendre leurs voix pour les joindre à la mienne, tous ceux qui se disent les propagateurs de mes idées? Je n'entends rien et je ne vois personne. J'habite la solitude des oubliés.

*

D'accord, les idées que je défends sont vieilles. N'ont-elles pas deux mille ans, déjà? Et pourtant elles ont eu leur renaissance le jour, où intellectuellement, spirituellement et moralement, j'ai vu la lumière. Elles ont vécu avec moi, elles mourront avec moi: ce qui a été repensé, est devenu la propriété exclusive de celui qui le revivifie.

*

Mon intention a été, depuis que j'ai le droit d'agir librement, de donner plus que je ne reçois. Pourquoi? Parce que, il me semble, je ne veux être le débiteur de personne, ici-bas,

tout en essayant de toutes mes forces de faire acte de reconnaissance devant et envers Dieu qui m'a tant donné.

*

Voici un enfant qui dort. L'ange de Dieu, de l'intérieur, lui caresse le visage qui doucement, lentement, exprimera la santé de l'âme et la joie inconsciente du coeur.

L'enfant grandit. Voilà l'homme endormi. Satan le travaille et, dans le rêve, lui flatte les sens. Voyez le ricanement diabolique!

*

Toutes les sources du monde ne font que chanter les mystères de ce qui suinte, de ce qui perce, de ce qui coule, de ce qui raffraîchit et de ce qui nourrit. Quels chants, mon Dieu, et quelles mélodies! Quelles révélations et quelles consolations! Que, toujours, elles puissent chantonner de la même manière! Que, jamais, elles ne menacent de se fermer! Plût au Ciel que, s'il en devait tarir, ce fussent les sources de l'envie, de l'inimitié, de l'amertume, uniquement!

*

La plus grande ânerie qui ait pu être inventée par un imbécile d'envergure, est bien celle qui se dit «principe de l'égalité des individus». Si Dieu avait, réellement, voulu faire cette oeuvre de dilettante, en ne créant que des hommelets, des hommélards ou des homoncules, il aurait bien pu se faire remplacer par n'importe quel Rousseau qui, pourtant, n'aurait pas voulu être confondu avec n'importe quel Jean-Jacques.

*

Lorsque Lacordaire insistait, pour que les gens se transformassent dans la vérité, au lieu de transformer la vérité en eux, il avait bien prévu les changements que le temps ne manquerait pas d'opérer dans les hommes laïcisés. Nous sommes, à tous les échelons de la vie sociale, morale, politique ou culturelle, les témoins impuissants du fait que la Vérité, une et indivisible, est étrangement et atrocement mutilée en tous ceux qui sont trop paresseux ou trop bêtes pour travailler à se métamorphoser dans cette lumière éclatante, seule capable de chasser, avec la nuit du malheur, les ténèbres de l'angoisse.

Le chemin du bon sens, est-il toujours droit? Le chemin du mal sens, est-il toujours curviligne? De temps à autre le bon sens s'oppose à la marche directe qui irait droit au but; pourtant le mal sens a conseillé cette marche sans détours. Le droit chemin ne serait donc pas nécessairement la ligne droite. Étrange contradiction, dans laquelle s'exprime la vérité!

*

Depuis que les mêmes expressions semblent être faites pour désigner des choses différentes, contradictoires même, il serait bon que le public fût averti du fait qu'une balle à jouer de chez nous peut être employée, en Russie, pour marquer — et pour camoufler — une bombe atomique. Si, donc, dans le paradis terrestre des coquins qui font les coquebins, on vous offre un éclair qui vous rappelle les meilleures pâtisseries, soyez convaincus, avant d'essayer, que la chose éclatera dans votre bouche.

*

Est-ce que, chez nous, on quitte beaucoup l'Église? N'y entre-t-on pas plutôt? Oui, on y entre pour voir le visage du bedeau et admirer la dextérité de la chaisière qui perçoit les taxes, si l'on ne préfère pas contempler la tête curieusement élevée d'un marguillier quelconque.

*

Du côté des croyants on s'en remet, assez facilement, à la Providence, quand les choses vont mal, professant ainsi une espérance bien curieuse, faite d'arrogance et de fainéantise, puisqu'on exige du Ciel, pour ainsi dire, qu'il dénoue ce que les hommes ont noué et qu'au courant des événements, Il impose une direction contraire à celle que les créatures ont voulu au début.

*

Même la pourriture a ses floraisons; car, six fois par semaine, grâce aux puffistes accrédités, elle arrive à couvrir d'odeurs quelconques ce qui, normalement, devrait puer contre vents et vertus.

*

Tous ceux qui s'en prennent à la religion et à l'Église, attaquent le seul ordre qui nous soit resté, parce que l'ordre les embête, parce que l'ordre les met en fureur et parce que

l'ordre est leur ennemi invincible. La haine qu'ils mettent à assaillir le dernier rempart de la stabilité européenne me semble prouver qu'ils sortent du clan des anarchistes, s'efforçant de muer l'ordre en chaos, afin que les rats de la civilisation aient l'état qui leur sera profitable.

*

Ils sont assez nombreux, les gens, qui, l'air triomphateur, prétendent tirer le char et l'occuper, en même temps.

*

La crise de l'autorité, se doublant d'une crise de la charité, j'ose exiger de tout homme — homo christianus — le surhumain au lieu de l'humain dans les relations avec le prochain — cette essence humaine qui, hier encore, a fait notre force, notre honneur et notre salut.

*

Le pain quotidien de ceux qui s'offrent inconditionnellement est l'ingratitude de ceux qui acceptent.

*

Il n'y a plus de justice, mes chers, car il n'y a plus de pitié. Personne n'a ni compassion, ni commisération pour personne. Si l'on plaint quelqu'un ou quelque chose, c'est le propre Moi; et cela encore est un rien du tout, ou presque.

*

L'habitude est la meilleure consolatrice de ceux qui, trop facilement, sont trompés. Et dans le domaine de la duperie, il n'y a pas de différence entre le plan privé et le secteur public, car tout le monde répète ce que dit le particulier de marque: «C'était fatal».

*

Les athées se contentent des lumières de leur raison; mais nous, chrétiens pénitents, nous prions toujours pour le surcroît de lumière que nous procureront la Foi, l'Espérance et l'Amour

*

Depuis que le vacarme du néant remplit tous les coeurs et tous les esprits, la musique des sphères est devenue inaudible.

BALLADETTE

Quand ce matin,
en musardant avec Frère Thomas
à l'orée de la Quiétude,
bien assis sur des ânes qui, stupidement,
prudemment et déraisonnablement, à la fois,
broutèrent des amours de chardons,
nous contemplions une des mille splendeurs
de la face endormie de l'Immémorial,
Frère Thomas,
avec l'indicible éclat du Révélateur
dans l'oeil élargi,
se mit à réciter ses Cinq voies vers Celui qui Est,
et moi,
obéissant aux anges de la naïveté, simplement,
j'admiraï les lignes zig-zagant d'ivresse,
qu'un papillon multicolore
en traits d'or
s'obstinait à tisser
entre le Ciel et la Terre.
Et deux doigts blancs,
esseulés dans l'Immensité,
qui regardait faire,
deux bouts de griffe obtuse,
circonscrits par mon sens visionnaire,

deux petits nuages,
doux et luminescents,
derrière les fulgurantes barrières
des Cinq voies de Frère Thomas
et de mon alucite les glyphes vermeils,
glorieusement fixés dans l'Infini,
s'apprêtèrent à cueillir
tendrement
l'essence papillonnante
de nos méditations
de Prêtre et de Poète.
Et bien apostés sur nos points de mire,
admirablement insérés dans l'éblouissement,
nous rêvions.
Nous rêvions voir l'Éternel, souriant,
qui de Son Index en flammes
montrerait à tout l'Univers,
enfin réveillé,
nos amis quadrupèdes,
appuis grisonnants de notre contention,
bêtement se délectant
de chardons en fleurs.
Impassiblement
Il nous regarderait
Le voir
avec la vue de Dixmille après Jésus-Christ,
en nous plongeant,
pour Son Plaisir et le nôtre,
dans le Silence vierge de l'Éternité,
Lieu-non-lieu de Sa Pensée
divinement stable,
Durée-adurée
de Son Amour Impalpable
et Repos-non-Arrêt,
lentement s'épanouissant
à notre nostalgie
d'Absolu et d'Atemps.

LA PROVIDENCE EN ORDONNERA

Scène I

(La scène se passe, à la veille du départ du roi Henri VII pour l'Italie, le 11 septembre 1310, au château du «Bock», à Luxembourg. Dans la grande salle des chevaliers, les invités de toutes les régions s'affairent d'une manière insolite, les préparatifs pour le grand voyage ayant profondément troublé leur vie ordinaire. Le cliquetis des armes, le bruit des armures qui s'entrechoquent, se mêlent au brouhaha des gens qui s'interpellent ou qui s'entretiennent à haute voix. Une inquiétude semble se manifester de plus en plus, depuis que le futur roi de Bohême, Jean, a fait son entrée, non annoncée, dans la salle et qu'il traverse, sans arrêter, d'un pas lent et incertain, la foule multicolore de ceux qui, au fur et à mesure que le nouveau venu s'intéresse, trop visiblement, à leurs entretiens, font semblant d'ignorer sa présence en changeant subitement d'attitude et de sujet de conversation. Jean fait mine d'accoster, dans un coin de la salle, trois chevaliers, aux armures richement ornées et aux visages empreints d'un sérieux inaccoutumé, mais constatant que les trois nobles s'apprêtent à lui faire révérence, il se détourne brusquement et entre, d'un pas plus rapide, dans une pièce attenante. Sogier de Bourscheid, Jean de Berbourg et Gauthier de Wiltz se regardent un instant et reprennent leur conversation):

SOGIER DE BOURSCHEID: Curieux, très curieux, son comportement! Pourquoi, après onze jours à peine de vie commune, délaisse-t-il sa jeune épouse? À le voir, avec cet air sombre et maussade, on croirait à une mésentente entre les nouveaux mariés. Pourtant, Elisabeth, quoique de quatre ans son aînée, est assez belle femme pour l'attirer et pour le retenir.

GAUTHIER DE WILTZ: Non, je crois plutôt que les discussions, au sujet de la grande politique, à inaugurer dès à présent, l'ennuient et lui font éviter le cercle de ses parents et de ses conseillers. Bien qu'il ne soit plus un enfant à quinze ans, depuis les fastes du mariage, doublement béni à Spire, et les manifestations populaires qu'ils ont provoquées, il a conservé assez de sa nature d'adolescent pour se plaire davantage au milieu d'hommes d'action qui ne cessent de combler ses rêves, singulièrement agités, d'aventurier. Elisabeth de Bohême l'a pu abreuver de sensations, aussi variées que fortes et belles, parce que sa figure, toute rayonnante de joie, d'étrangeté et d'exotisme, l'a jeté dans une voie qui, tôt ou tard, deviendra la sienne, totalement et tragiquement, peut-être. Car, à n'en pas douter, elle lui permettra de réaliser toutes les aventures, auxquelles, un jour, il entend se livrer, corps et âme.

JEAN DE BERBOURG: Vous faites erreur, mes amis! Les raisons de sa mauvaise humeur que vous cherchez à découvrir sont, à la fois, plus simples et plus profondes. Elles ne concernent ni les soucis plus ou moins anodins que peut faire naître le mariage, ni les activités guerrières d'un adolescent qui commence seulement à comprendre les actes barbares, toujours possibles et trop promptement provoqués, parfois, qui régissent notre existence. Il y a une divergence de vues assez profonde entre le père et le fils, au sujet des compagnons du Roi-Empereur. Sachez que ce matin, en présence de Berthold, le Sage, ils ont eu une très vive discussion sur la question de savoir, si Jean resterait auprès de Henri jusqu'au jour de son couronnement solennel, ou bien s'il le quitterait, sans tarder, pour se rendre, par la voie la plus rapide, à Prague, afin de s'y imposer aux seigneurs du pays.

SOGIER DE BOURSCHEID: Et c'est Jean qui a été le plus fort?

JEAN DE BERBOURG: C'est, encore une fois, Berthold qui a confirmé sa renommée, en proposant une solution qui donnerait satisfaction à l'un et à l'autre.

GAUTHIER DE WILTZ: Un beau compromis, donc, grâce auquel le fils participera au voyage, pour quitter la protection paternelle à Milan?

JEAN DE BERBOURG: Détrompez-vous! Les adieux se feront, définitivement, à Colmar, où le petit aura l'occasion de jouir, pendant quelques jours encore, de la chaleur du foyer familial.

SOGIER DE BOURSCHEID: Ainsi la paix interne a été rétablie sans l'aide de l'un ou de l'autre des fameux archevêques de souche luxembourgeoise?

JEAN DE BERBOURG: Ils ont été absents, hier et ce matin; mais j'ai peur qu'ils ne fassent valoir leur autorité au courant de la soirée. Ce qui pourrait avoir pour conséquence de nouveaux conflits d'idées et d'opinions entre . . .

GAUTHIER DE WILTZ (interrompant brusquement): Faites attention à ce que vous dites! Voilà les loups qui s'amènent, par personne interposée!

SOGIER DE BOURSCHEID: Henri de Beaufort! Méfions-nous de son sourire et de ses confidences faussement amicales!

JEAN DE BERBOURG: Écoutons plutôt les tout derniers bobards! — Alors, cher ami, on est en retard?

HENRI DE BEAUFORT: Et, pourtant, j'arrive à temps pour vous voir en action. Comment va-t-il, le trio des conspirateurs?

SOGIER DE BOURSCHEID: Il est heureux de pouvoir, enfin, souhaiter la bienvenue à celui qui ne refusera certainement pas d'exécuter ses plans.

HENRI DE BEAUFORT: Ce qui veut dire que vous me mettez au courant de ce que vous avez tramé. Mais, à propos, connaissez-vous les détails, très savoureux, me semble-t-il, de la fuite de Prague de notre jeune Elisabeth? Les princes tchèques, après avoir décidé de se donner un roi, plutôt insignifiant, avaient jeté leur dévolu sur le noble de Borgau-Lobdeburg. Vous le savez, d'ailleurs, aussi bien que moi; mais

ce que vous ignorez, c'est la raison pour laquelle la princesse a quitté, en toute hâte, son pays, afin de se réfugier à Nimbourg. Le Seigneur de Pittange vient de me dévoiler le secret. Il paraît qu'on avait présenté à la jeune dame un tableau, artistiquement admirable, quoique représentant un sujet plus ou moins repoussant. Repoussant, parce qu'il exposait à l'hilarité générale un aspect curieusement solennisé de...

GAUTHIER DE WILTZ: Messires, on vient couper cette très intéressante histoire. Voilà le Maréchal de la Cour!

(Les chevaliers redressent la tête et se mettent en position de saluer le messager du roi qui, en s'arrêtant, fait signe à Jean de Berbourg. Jean de Berbourg s'avance, reçoit le message du Maréchal, message prononcé à voix basse, et suit le dignitaire de la Cour qui regagne la chambre contiguë).

Scène II

(La chambre de travail du roi Henri VII. Auprès de la fenêtre, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Alzette, le roi Henri VII et le prince Jean qui, à l'arrivée de Jean de Berbourg, interrompent une conversation apparemment mouvementée, pour saluer leur invité et le faire entrer, sans autre forme de procès, dans le vif de leur discussion).

HENRI VII: Et voilà! Les dés sont jetés. Tout est prêt, pour que j'aie rempli ma première mission dans ma chère Italie, où tant d'amis m'attendent et où s'accomplira la destinée de l'Empire que je présente et que je voudrais consolider avec l'aide de Dieu, d'abord, et de tous mes fidèles compagnons d'armes, ensuite. Et déjà, avant même d'être parti, je ne puis m'empêcher de penser à la seconde tâche du roi-empereur, celle qui fera plaisir au pape, parce qu'elle concerne le croyant que je suis et tous les croyants qui me soutiennent, afin que soit entreprise la Grande Croisade, celle du quatorzième siècle. Je voudrais, en effet, que ce siècle pût, un jour, être appelé «le siècle glorieux qui a consacré la conquête de la Terre Sainte». Quel chemin à parcourir encore, avant de m'en aller

en paix! En cette paix que je souhaite acquise pour toujours, sur le plan temporel comme dans le domaine spirituel! Croyez-vous qu'il soit permis à celui qui, en ce moment, incarne le Saint Empire de Nation Germanique, de caresser ces rêves, avant le sacre, déjà, et de chercher à les réaliser avec l'impétuosité de la jeunesse que, tout à coup, il voit doublée, grâce à l'impatience fébrilement agissante de son fils?

JEAN DE BERBOURG: Sire, si vous permettez à un ami très dévoué de la Maison Régnante de Luxembourg d'exprimer son opinion personnelle, en présence de celui que vous visez . . .

JEAN: Pourquoi intercaler une tierce personne entre nous, alors qu'il s'agit de mes idées, de mes prédilections et de ma volonté? Ne suis-je pas à même, selon vous, de défendre un point de vue précis, alors que vous me considérez de taille et de force à prendre femme et à gouverner quelques millions de sujets qui, il est vrai, se trouvent au-delà d'une ligne, démarquant nettement l'Occident et le Centre? Ce que je veux et ce que je cherche à obtenir, c'est de pouvoir vous accompagner, c'est de vous prêter mon bras et c'est de contribuer de toutes mes forces à la réalisation de votre politique d'expansion et de grandeur. C'est l'Italie qui m'appelle aujourd'hui, et ce sera la France qui m'appellera demain. Je le répète, encore une fois: la gloire de notre Maison, la renommée de votre règne et du mien se feront au Sud et à l'Ouest et non pas à l'Est. J'irai, où vous irez, quitte, plus tard, à continuer seul la route, impérialement tracée par vous.

HENRI VII: Mon fils, il est tout naturel que les membres d'une famille agissent en fonction des liens qu'ils n'ont pas le droit d'oublier. Toutefois, il arrive un moment, où ces membres doivent se quitter physiquement, tout en restant unis spirituellement et sentimentalement. Pour nous, qui avons à assumer des responsabilités spéciales, ce moment est venu, quoiqu'en dise votre coeur qui, dans les affaires, aime à parler trop tôt et trop ouvertement. Il appartient à la raison de l'emporter dans tous les débats qui se livrent entre nos désirs et nos devoirs. Voilà pourquoi j'ai décidé de vous adjoindre, comme conseiller, tant que votre coeur n'acceptera que difficilement la sourdine que peut appliquer la raison, le grand ami de notre Maison, connaisseur extraordinairement

fin de la Bohême, l'archevêque de Mayence, archichancelier de l'Empire, Pierre d'Aspelt.

JEAN: Non, jamais! Jamais je ne l'accepterai!

HENRI VII: Oui, je sais, vous l'avez pris en aversion, bien que je n'arrive pas à comprendre la raison profonde de votre animosité à son égard.

JEAN: Vous l'appellez «ami de notre Maison», alors qu'il a tout fait pour écarter votre frère Baudouin de l'archevêché de Mayence. Vous appelez «ami» celui qui, au prix de combien de fortunes, vous a accordé sa voix, lors de l'élection du roi. Et vous avez confiance en celui qui, sans relâche, a entretenu des relations suivies avec vos plus grands adversaires?

JEAN DE BERBOURG: Mais soyons justes, en estimant à sa réelle valeur une personnalité telle que Pierre d'Aspelt! L'Histoire constatera que c'est grâce à l'entremise de l'archevêque de Mayence que Henri VII, nommé roi, a pu ceindre la couronne de fer.

JEAN: Et pourquoi l'a-t-il fait? Parce qu'il est le plus grand trafiquant de charges bien rémunérées que je connaisse, de postes d'honneur qui rapportent en outre pécuniairement et de fonctions ecclésiastiques, dans l'exercice desquelles il a toutes les possibilités de pratiquer la simonie.

HENRI VII: Votre mépris, mon fils, vous fait exagérer d'une façon qui frise la calomnie. Certes, Pierre d'Aspelt a un penchant pour les richesses et pour les splendeurs temporelles. Ce qui ne l'empêche pas d'être une forte personnalité, un très grand réformateur et un homme épris de l'ordre en toute chose, de la discipline, de la religion, de la culture et de toutes les valeurs, tant intellectuelles que morales, qui nous sont chères.

JEAN: Et vous passez sous silence les valeurs matérielles. Rappelez-vous l'histoire de sa captivité en Suisse! Ne pleure-t-il pas toujours l'énorme dépense qu'il a dû faire pour être libéré? Oui, on a eu raison de l'appeler «le loup infidèle» ou encore «le Père rusé de l'Église».

JEAN DE BERBOURG: Un homme comme lui, dont toute la vie n'est qu'une ascension personnelle presque continue, a

forcément des ennemis qui se plaisent à confondre ruse et intelligence, dans le seul dessein de le rabaisser aux yeux du monde. Pourtant cette noble figure . . .

JEAN: Noble? Noble, ce fils de roturier qui, à cause de sa basse extraction a eu maille à partir avec les vrais nobles! Car, les vrais nobles n'ont pas soutenu les Habsbourg contre les Nassau, puis les Nassau contre les Habsbourg et de nouveau les Habsbourg contre les Nassau, afin de tirer profit d'un opportunisme éternellement à l'affût de gains et de récompenses.

HENRI VII: Quand donc apprendrez-vous à porter des jugements équitables, en partant, dans vos considérations, d'une situation de fait, dictant ses règles à quiconque doit prendre une décision? Si nous acceptions votre raisonnement, il nous faudrait considérer votre oncle Baudouin comme traître à notre cause, vu que lui aussi s'était engagé pour Charles de Valois, à un moment où il ne connaissait pas encore les efforts et les moyens, déployés en ma faveur par Pierre d'Aspelt. Non, mon fils, ce prince de l'Église, anobli par ses actes et par sa grandeur d'âme, a bien mérité de notre Maison. Égal à ses pairs, il a droit à notre estime . . .

JEAN: Même s'il a trempé dans le meurtre perpétré par Jean le Parricide?

JEAN DE BERBOURG: Tout de même, il ne faudrait pas prêter oreille à de tels racontars! En touchant à ces histoires, inventées par des personnages inqualifiables, on risque de se souiller, moralement et spirituellement.

JEAN: Qu'importe! Comment pourrais-je me laisser conseiller par un homme qui n'a pas toute ma confiance? Pourquoi, mon père, n'avez-vous pas voulu mettre à ma place l'oncle Walram, le plus beau chevalier de notre temps, qui aurait fait un roi admirable? Ainsi, j'aurais pu vivre ma vie d'une manière valeureuse, en traversant avec vous les Alpes et les mers.

HENRI VII: Ce n'est pas moi, pour puissant que je sois, qui en ai décidé ainsi. Une force plus pure et moins palpable que la mienne s'est fait sentir . . .

JEAN: Évidemment! Vous êtes déjà trop sous l'influence de Pierre d'Aspelt, pour ne pas avoir adopté sa devise: «La Providence en ordonnera!» Permettez, Sire, que je me retire. J'éprouve le besoin de me délasser un peu parmi les chevaliers réunis dans la grande salle.

(Comme il s'approche de la porte, celle-ci s'ouvre subitement et livre passage aux archevêques Baudouin de Trèves et Pierre de Mayence, ainsi qu'à la reine Marguerite).

Scène III

JEAN (s'adressant à sa mère): Et Elisabeth? Vous ne l'avez pas amenée?

MARGUERITE DE BRABANT: Non, la pauvre enfant se dit fatiguée. Cependant, elle m'avait l'air plutôt préoccupé. Vous n'auriez pas eu, par hasard, des divergences de vues au sujet de votre départ?

JEAN (avec véhémence): Elle ne me comprend pas. Pourquoi m'en irai-je avec elle, retrouver ses paladins que je ne connais ni ne comprends. Je n'ai qu'un désir, et vous le savez très bien, c'est d'être des vôtres.

MARGUERITE: Cette question n'est donc toujours pas réglée?

JEAN: Oui, on a essayé de me consoler, en m'invitant à vous accompagner jusqu'à Colmar. Quelle plaisanterie! C'est, encore une fois, le roturier, je suppose, qui me l'a faite.

HENRI VII (qui, pendant quelques instants, s'est entretenu à part avec les deux archevêques): Prince Jean! Vous ne semblez pas encore avoir renoncé à votre amertume, malgré les raisons que nous avons avancées pour que vous l'abandonniez définitivement. Vous voilà comte de Luxembourg et de Laroche, lieutenant-représentant du roi pendant son absence, futur roi de Bohême, autant de fonctions qui doivent vous inciter au respect de votre rang et vous inviter à prendre conscience des lourdes responsabilités que vous assumez. Certes, vous êtes jeune, mais les conseillers que je veux vous

adjoindre peuvent aisément suppléer à votre manque d'expérience.

PIERRE D'ASPELT: Tous mes efforts seront pour vous aider, afin que la grandeur de vos pays se fasse promptement.

JEAN: Je ne sais que faire . . .

HENRI VII (élevant le ton): Je m'interdis de reprendre un débat qui a été clos, sans appel possible. Nous partirons demain et nous marcherons selon les plans qui ont été établis par les experts et par nous-même. Bien que mon arrière-grand-père, Henri l'Aveugle, m'ait laissé en héritage un défaut visuel qui, en quelque sorte, est devenu la faiblesse caractérisée de notre famille, la myopie, je suis d'avis que nous avons eu, en contre-partie, une acuité accrue de ce sens intérieur qui nous fait découvrir les idées, les faits et les choses dans une clarté que les autres mortels ne connaissent guère. La seule chose qui nous reste à tenter, mon fils, c'est d'apprendre à faire un usage audacieux, s'il le faut, de cette faculté atavique. Vous me croirez donc, si je vous dis que les entreprises politiques et militaires, que nous sommes en train de déclencher, m'apparaissent, aujourd'hui comme hier, parfaitement définies, techniquement bien agencées et logiquement nécessaire, d'après les conceptions que nous avons de l'homme, de la nation, de la coexistence des peuples et de la volonté divine. J'ai la conviction d'avoir été élu pour accomplir une tâche extraordinaire, dans le sens de l'histoire européenne, en cherchant à doubler l'unité religieuse de l'Occident d'une union aussi forte que possible des différentes nations. Et mon oeuvre ne sera parfaite que lorsque vous, mon fils, aurez terminé votre mission historique du côté des Slaves et, peut-être aussi, du côté des Magyars. Ce n'est pas nous qui avons choisi ces solutions: nous avons été choisis comme moyens et comme intermédiaires d'un mouvement irrésistible qui, peut-être contre notre gré, nous impose notre comportement, en nous dirigeant vers une vocation de chef. Il y a une chose que nous avons le devoir de n'oublier jamais: c'est que ce petit château, très simple, est devenu un centre, autour duquel graviteront les événements des siècles à venir. Vous n'avez qu'à écouter, pour entendre battre le coeur de cette entité chrétienne que, dorénavant, nous aurons à servir selon des règles que le destin nous dictera.

PIERRE D'ASPELT: Sire, vous avez magistralement défini votre rôle et le rôle de votre Maison. Nous avons été frappés par la clairvoyance avec laquelle vous semblez avoir entrevu et pressenti le courant futur des temps. Je ne puis qu'applaudir à votre façon, découlant de votre croyance nette et profonde, de faire ressortir la dépendance du Chef, à quelque rang qu'il appartienne, des forces supérieures et des poussées transcendantes. Oui, la Providence en ordonnera. Elle vous a choisi, vous et votre fils, pour faire de belles choses sur le plan national et sur le plan international. Elle peut vous prescrire votre conduite, mais, en le faisant, elle reste cachée et elle ne parle que dans le silence et par le silence. Êtes-vous bien sûr d'interpréter correctement et totalement ses intentions, en vous jetant, en vous projetant, pour ainsi dire, dans une suite d'aventures, imprévisibles quant à leurs conséquences? Oui, Sire, je connais votre impatience et je ne fais que reprendre, au risque de provoquer votre ire, une thèse que vous n'ignorez pas, puisque mes adversaires, tant jeunes que vieux, ont eu l'amabilité de vous la présenter toute nue et toute chaude. Souffrez que je la rhabille avant de l'introduire auprès de vous, déceimment, comme il convient de le faire. Il est indéniable que vous comptez beaucoup d'amis en Italie, et parmi eux le plus grand, le plus sincère et le plus génial des hommes, Dante Alighieri. Je suis bien content du fait que Sa Sainteté, le Pape, souhaite votre entrée triomphale dans les villes d'Italie, afin qu'il puisse le faire suivre du sacre, auquel vous tenez, parce qu'il y tient. Mais il y a, à côté des amis qui vous attendent là-bas, un nombre impressionnant d'adversaires qui, au moment même de votre venue, pourraient se transformer en ennemis acharnés et mettre en danger, par la force des armes, la belle entreprise que vous dites glorieuse entre toutes. N'oubliez pas que le temps des Charlemagne est révolu! Les Lombards de 1310 ne sont plus les Lombards de 774. La situation politique a complètement changé avec la situation sociale des diverses régions, de sorte que j'ai le droit de craindre qu'aux acclamations qui vous accueilleront ne se mêlent des bruits d'armes, élevées contre vous et vos hommes. Rappelez-vous les paroles, empreintes de sagesse et de franchise, que les délégués florentins ont prononcées, il y a quelques mois, afin de vous mettre en garde contre les insurrections

possibles des villes italiennes, de celles, précisément, que vous croyez gagnées à votre cause! Sire, en vous engageant, comme vous avez l'intention de le faire, vous courez un immense danger, dans une aventure inutile, qui pourrait détruire, par contre-coup, les effets merveilleux de votre règne, tels qu'ils se font sentir dans cette région, où les progrès sociaux sont palpables, où l'administration générale se développe selon vos désirs, où la vie culturelle se fait de plus en plus florissante et où vos sujets commencent à aimer en vous leur père commun.

JEAN: Singulier amour que celui des gens qui ne rêvent qu'à reprendre la lutte contre la Maison régnante, parce qu'ils n'ont pas oublié les faveurs, récoltées lors de leur révolte de 1289. Père, votre archichancelier . . .

HENRI VII (l'interrompant): Non, n'insistons pas! J'ai pris une décision, je la maintiendrai, quoiqu'il en puisse résulter. Pourtant, j'ai le coeur serré à la pensée qu'il me faut quitter ce château, ce petit monde et ses habitants qui, aujourd'hui, ont des raisons profondes à ne plus haïr leur souverain, tout comme les Trévirois peuvent se réjouir d'un arrangement à l'amiable avec la Cour au sujet de leurs revendications douanières. Quand l'archevêque de Mayence en appelle à mes sentiments, il sait ce qu'il ose, tout en sachant ce qu'il peut escompter comme bénéfice de son intervention. Je n'ai pas honte de confesser que les années passées ici, en ma qualité de Comte de Luxembourg, ont été les plus heureuses et resteront, vraisemblablement, les plus belles de ma vie. Ai-je le droit d'en conclure qu'il me faille continuer ma marche vers la vieillesse dans cette voie du bonheur que m'a préparé, en majeure partie, ma bonne épouse? En aucun cas, car, étant roi, j'ai l'obligation de vivre royalement, dans les heurs comme dans les malheurs, et de quitter l'habit domestique, qui me sied à merveille, pour mettre les vêtements impériaux, faits de splendeurs et d'afflictions, parce que cousus d'or et de soucis tourmenteurs. Mon frère, n'êtes-vous pas d'accord avec moi pour réfuter les arguments que vient d'avancer votre confrère?

BAUDOUIN: Vous êtes en train, Henri, de vous préoccuper trop d'un des soucis dont vous venez de parler, en le tournant et en le retournant, telle une lame dans la blessure, dans votre

esprit comme dans votre coeur. J'ai été avec vous, lorsque, pour la première fois, vous avez caressé l'idée qui, maintenant, vous hante outre mesure. Et je n'ai ni la foi, ni la force qui me permettraient de donner tort à l'archichancelier. La situation, dans laquelle nous nous débattons, est tragique: le père, empereur germanique, se sépare de son point d'attache pour marcher dans une direction très différente de celle que, jusqu'ici, on avait acceptée comme étant la seule ligne de conduite valable et acceptable pour les Luxembourgeois; et le fils, comte de notre patrie et roi désigné d'un pays de l'Est, se voit contraint de renier, en quelque sorte, sa sympathie innée pour la France et son amour pour la civilisation occidentale, afin de répondre à un appel venu de l'autre côté. C'est à dessein que je parle d'appels lancés, tant du Sud que de l'Est, vers les Chefs incontestés de cette région, toujours mal connue, mais toujours convoitée par les plus grands et les plus puissants. Pourquoi? À quelle fin? Voilà les questions qu'il nous faut méditer; voilà les inconnues, auxquelles il serait bon et profitable de s'arrêter. Est-ce que les petites pré-dilections personnelles peuvent encore compter dans un tel jeu? Que puis-je répliquer à toutes les objections qu'on veut bien faire valoir à l'encontre de vos projets? Comment pourrais-je m'opposer à un rôle qu'une force majeure semble attribuer au plus faible des pays, afin que puisse s'accomplir une certaine destinée, dont nous ignorons tout, de son origine à son issue? Vous voyez, Henri, que je n'arrive qu'à affronter votre question par des questions. Ce qui me paraît prouver que vos décisions sont à respecter et qu'il vous serait impossible de retenir ou de contenir le courant d'opinions que vous avez déclenché. Ne tergiversez plus! Allez-y, résolument! Et que Dieu soit avec vous!

JEAN: La Providence en ordonnera! Vous voilà logés à la même enseigne, Messires les Archevêques. Mais votre seule volonté suffirait à changer ce cours de l'histoire que vous invoquez. Puisque tout me pousse à suivre mon père, pourquoi ne pas voir dans ce fait aussi une indication du Ciel?

BAUDOIN: Parce que d'autres faits, plus impérieux, en ont fait décider autrement.

JEAN: Des faits que vous créez, selon vos propres plans!

PIERRE D'ASPELT: Non, des faits qui nous ont été imposés! Nous n'avons pas appelé les délégués de la Bohême, — ils sont venus. Nous n'avons pas désiré votre mariage avec Elisabeth, — ce sont les Bohémiens qui en ont formulé le vœu.

JEAN: Ou vous-même! Qui me dit . . .

MARGUERITE DE BRABANT: Jean! Non! Pourquoi cet accès de courroux mal caché? Croyez-vous que ce soit digne d'un homme qui exige l'obéissance de la part de ses sujets, alors qu'il refuse lui-même d'obéir aux impératifs d'une volonté plus haute que la sienne?

HENRI VII: Laissons! J'arrive à mesurer le poids immense des sacrifices qu'il doit faire et qui, peut-être, dépassent les possibilités physiques et morales de son âge. J'en ai à concéder, moi aussi, en premier lieu celui qui le concerne, personnellement. En effet, j'aurais voulu, avant de traverser les montagnes, assister à son couronnement. Les circonstances s'y opposent, je dois renoncer, le cœur saignant, à une cérémonie qui, certainement, aura des conséquences inouïes, non seulement en Moldavie, mais aussi dans les vallées de l'Alzette, de la Moselle, de la Seine et du Rhin. J'y renonce, pour le moment, en laissant à l'avenir le soin de me compenser.

MARGUERITE: Ou plutôt à la Providence! Toutefois, je ne parviens pas à me défaire d'une inquiétude bien dense à ce sujet. Inquiétude bien dense? Expression trop faible pour l'état d'angoisse qu'elle devrait couvrir!

HENRI VII: Vous n'êtes pas la seule à en éprouver les effets. Je l'ai senti envahir mon cœur et mon âme, lorsque je me suis penché sur les problèmes que la séparation fera naître. C'est une sorte d'appel, adressé aux faibles et aux hésitants, pour qu'ils se laissent aller, dans l'atmosphère plus qu'agréable de l'indolence, à la dérive et vers l'anarchie. Il y en a beaucoup, vous n'avez qu'à regarder autour de vous pour le voir, qui ont répondu; beaucoup de gens, trop même, et des meilleurs, ont été saisis par le vertige de l'abîme. Notre grande cause ne les intéresse plus, nos bonnes intentions les irritent et nos actions leur déplaisent. S'il y a quelque chose qui les passionne, c'est la nolonté parfaite qui leur fait subir, sans la moindre réaction de leur part, toutes les sensations

du déclin individuel et de la décadence collective. Voilà le démon européen, toujours prêt à se manifester, quand il s'agit de faire oeuvre de redressement et d'expansion.

PIERRE D'ASPELT: Mais cela ne vous empêchera pas, ni vous, Sire, ni votre fils, de rester à la tête de ceux qui ne veulent pas désespérer. Vous appartenez, par naissance et par vocation, à l'élite de l'humanité. Et tant de fois, déjà, les élites sont venues — ou revenues — à cette vie étonnante qui est faite d'amour, de gloire, de charité, de grandeur morale et de spiritualité. Peut-être la Chevalerie chrétienne n'existe-t-elle plus comme elle a existé, il y a quelques siècles. Les chrétiens, pourtant, tout simples et tout dévoués, sont toujours présents. Dans l'ensemble des mouvements de notre vie, miséreuse autant que merveilleuse, au milieu d'une apathie, presque générale, tant d'hommes soucieux du progrès humain, tel que vous le préconisez, jouent le rôle d'agents rénovateurs. Et l'Esprit Saint sera avec eux. La Providence . . .

JEAN: . . . en ordonnera!

MARGUERITE DE BRABANT: Non, mes amis, vous n'avez pas saisi l'essence de mes préoccupations et de mes craintes; jusqu'ici elles sont restées inavouées. Vous cherchez à appliquer à d'autres mortels, sinon à tous les mortels, ce qui est propre à mon âme, ce qui est, peut-être, un sentiment à part, unique, parce que provoqué pour me faire souffrir, moi seule. L'angoisse qui menace de m'étreindre, provient d'une source circonscrite, à laquelle ne boiront que très peu de gens. C'est une peur qui m'envahit, dès que je pense aux dangers qui nous guettent en Italie. C'est elle qui, alors, m'attire, c'est elle qui m'enlève le repos, c'est elle qui me poursuit jusque dans mes rêves, c'est elle qui, partout, me saisit. Non, je n'arrive plus à la fuir, et elle se plaît à ne plus me quitter. Elle est là, imperturbablement, elle me suit et elle m'accompagne. Déjà, j'ai passionnément peur de cette peur qui, bientôt, me tuera. Loin de mon pays.

HENRI VII (en prenant les mains de la reine): Elle me mettra à mort, en même temps. S'il faut pourtant qu'un jour nous nous en allions de cette façon, nous le ferons, sinon dans la joie, du moins dans la satisfaction des chrétiens qui ne veulent perdre de vue, ni le commencement de leurs

projets, ni l'enthousiasme du début de réalisation, ni les rêveries faites autour de la réussite partielle, ni le but idéal pressenti. Tout cela nous a donné le courage de faire ce que nous avons fait. Non, ce ne sera pas du tout ce que nous aurions voulu faire, nous le savons, mais ce sera le tracé initial d'une ligne qui, continuée par d'autres mains, finira un jour par arriver, dans la joie de celui qui aura terminé notre oeuvre, au but que nous nous étions proposé. Le germe de cette allégresse se trouve dans les circonstances du départ que nous avons pris. Nous y sommes pour quelque chose, et cela, déjà, peut faire notre bonheur: un bonheur dans la déception, certes, mais un bonheur tout de même. Nous nous en glorifions, en ce moment, et nous prenons notre part, afin de mieux supporter l'amertume qui, à la fin, à notre fin que vous croyez proche, nous envahira.

(Baudouin de Trèves fait un geste, indiquant son désir de parler; mais voyant que la reine et le roi s'embrassent, il met le bras autour du cou de Jean, visiblement touché, quoique résistant et hésitant encore, et l'emmène, en suivant Pierre d'Aspelt et Jean de Berbourg, qui se retirent sans bruit).

DÉCLIN DE L'HUMANISME OCCIDENTAL?*)

Puisqu'un Français, bien connu dans les milieux littéraires, a pu dire des Luxembourgeois: «Ils ont une grande simplicité d'allures et sont caractérisés par une franchise parfois brutale allant droit au but, mais qui, au premier abord, peut choquer des étrangers souvent habitués aux circonlocutions et aux précautions oratoires», je me permettrai d'appliquer cette règle, de parler en toute franchise et d'accorder à ma déclaration les accents de la sincérité dans la vérité et de l'amitié dans la justice, même si j'allais m'attaquer au despotisme des préjugés, à la dictature du fanatisme et aux rudesses du ressentiment.

Le Grand-Duché de Luxembourg étant, par nécessité autant que par conviction, largement ouvert à tout ce qui, dans le monde, tend à se grouper, à s'unir, à s'intégrer dans quelque chose de plus grand, de plus équitable, de plus véridique et de plus pacificateur, il ne peut qu'applaudir au mouvement que vous représentez, à l'idée que vous incarnez et aux aspirations qu'en face des hommes et face même à Dieu vous avez le courage de définir et de redéfinir pour en faire votre philosophie sociale.

*) Allocution faite au dixième Congrès de l'Office International des oeuvres de formation civique et d'action culturelle selon le droit naturel et chrétien (Lausanne, Pâques 1974).

Si je m'interdis de parler d'une «idéologie» qui vous serait propre, c'est que j'ai acquis la certitude que ce terme est plus qu'équivoque, puisque, trop souvent, l'idéologie, en faussant les intérêts généraux, se met à la défense acharnée, meurtrière parfois, d'intérêts partiels.

Or, depuis longtemps déjà votre doctrine vous a fait comprendre que l'intérêt général, loin d'être la somme des intérêts particuliers que chacun de vos adhérents voudrait bien afficher, est la réduction de ces intérêts particuliers à un commun dénominateur, et cela par un processus continu d'adaptation qui ne cesse de se passer dans une atmosphère où l'esprit chrétiennement fraternel fait la loi.

Cela vous force d'oser sans cesse le dialogue avec votre adversaire-partenaire, mais de le faire réellement, sincèrement et charitablement, dans l'intention bien arrêtée d'apporter, par un effort supérieur, toutes les corrections nécessaires à l'attitude adoptée par celui qui vous donnera la réplique ainsi qu'à votre propre comportement, si, par hasard, un des trois critères cités avait été lésé.

Ce dialogue, traditionnellement repris, devient de rigueur à tous les moments où la révolution turbulente fait irruption dans les structures sociales, en imposant sa dominance en tout. La révolution, caricature atroce de la liberté, mettant tout le monde en fièvre, se nourrissant à l'utopie de remplacer en permanence l'ordinaire par l'extraordinaire, changeant le mal en pis et faussant les jugements des honnêtes gens, ne fait que remplacer l'ordre et la volonté de Dieu par l'ordre et la volonté de l'homme rebelle. D'état qu'elle semble être devenue, elle se refait acte chaque fois que la contre-révolution de la fidélité chrétienne parvient à l'exacerber et à l'exaspérer. La fidélité chrétienne est peu faite, il faut le dire, pour se plaire au jeu subtil des controverses, des concessions verbales et des habiletés dialectiques dans les situations tragiques, mais, se sachant appelée, alternativement, à entrer en lice et à rentrer régulièrement dans la vie surnaturelle pour voir plus clair, plus loin et plus haut, elle n'a guère coutume de fuir les immenses charges de sa mission. Elle n'évite donc pas la conversation avec les manifestants de la nature déchue de l'homme dans toutes ses applications. Mais toujours le démon

interviendra pour faire valoir, à l'égard du fils de la lumière, son action de séducteur, tranchant toutes les attaches humaines. En le faisant, il s'appuie sur le principe que nous réversons aussi: celui de la liberté. En en profitant et en en abusant, afin de nous perdre, il veut se faire admettre comme prince du monde sous des noms d'emprunt assez anodins.

Mais détrompons-nous! Entre la liberté, génératrice d'une multitude de libertés qui ne tarderont pas à réduire leur mère à la portion congrue, et la liberté gloutonne qui, en dévorant sa progéniture, nous privera de toutes nos aises, il ne s'agit pas, pour nous, de faire un choix, mais de rétablir un ordre détruit, en réclamant de nous-mêmes des sacrifices, même en dehors du très vaste cadre de nos obligations civiles.

En parlant d'obligations, j'ai hâte de préciser qu'elles sont d'un ordre bien supérieur à celui du simple échange de gestes et de politesses, puisqu'elles nous lient, indissolublement, selon l'ampleur des talents que nous avons reçus et la nature des occupations qui nous ont été imparties dans les régions les plus pures et les plus exigeantes de l'esprit. Exigeantes, oui! Jamais, jusqu'ici, elles n'ont fait valoir leur poids d'une manière aussi vive et pénible qu'elles le font dans le monde divisé, morcelé, cloisonné d'aujourd'hui, où l'homme sensible, l'homme créateur, placé entre le Néant plus ouvert et l'Être apparemment agrandi, se sent perdre «le sens de la verticalité», s'il ne voit pas «sans cesse un abîme à ses côtés», selon les dires de poètes.

Non, je ne refuse pas les éclaircissements-éclair, qui peuvent venir de la poésie, la grande coopératrice de Dieu, en laquelle l'unité originelle de la créature tend à se refaire. Ses constantes commandent toujours: l'étonnement nourrit encore l'inspiration; l'appel de «l'autre» et de «l'ailleurs» continue à se faire entendre; on ne cesse de suivre Dante jusqu'aux portes des enfers, s'il le faut; l'exil est partout, et l'espoir aussi; la nostalgie du paradis perdu nous hante; et la mélancolie nous accompagne, car dans l'espace sans lumière nous nous heurtons aux idées comme aux choses, et ce sont elles qui à la fin pleureront pour nous. L'attitude qu'en définitive la poésie fait adopter dans l'ensemble de nos

activités spirituelles n'est qu'une affirmation tragique du déclin de l'humanisme occidental.

Tout me pousse, tout m'incite et tout m'invite donc à marquer aux couleurs de feu et d'amour la place réservée aux facultés créatrices dans l'état actuel des recherches que l'homme poursuit, afin de retrouver un sens à son existence et de réatteindre, par tous les moyens licites, tant physiques que techniques, intellectuels et spirituels, cette vie ordonnée et unie, dans laquelle sa grandeur s'épanouirait, alors que la dignité humaine y trouverait sa pleine, sa plus haute expression — grâce à une tranquillité qui serait à la mesure de son effort continu, fait pour maintenir une relation efficace entre le naturel et le surnaturel.

Mais voici qu'on dit plus haut, qu'on crie à tue-tête que notre civilisation chrétienne serait en état de crise. Je le crois. Je le crois, parce que je le sens. Toutes les civilisations le sont ou le seront un jour. La crise étant, par définition, un temps de jugements et de séparations, de désunions et de réunions, de déformation et de réformation, elle ne peut qu'être la conséquence passagère de forces vives en opposition et en compétition. Lesquelles l'emporteront? Dès que nous posons la question pour suivre de très près les péripéties de cette lutte sourdement périlleuse, l'angoisse est notre part. Car face aux hommes de fer et d'argent, face aux aventuriers du vingtième siècle, les techniciens et les physiciens, face aux tenants du politique et de l'économique, nous avons l'impression, nous avons déjà la sensation de perdre peu à peu le meilleur de nous-même: la liberté individuelle, faculté déterminante pour le génie humain, appelé à prendre des initiatives de plus en plus hardies dans le domaine spirituel.

Toutefois, une civilisation comme la nôtre qui n'a pas encore perdu le souvenir des raisons historiques de sa vitalité, mettra toujours les instruments des sciences au service de la vie perfectible à tous les étages et permettra aux créateurs de prendre rang, par l'intelligence, par l'esprit et par le coeur, dans la distribution incessante des valeurs créées et transmises. Elle imposera nécessairement des formes de contact permanent, à cultiver — dans le sens de la «*cultura animi animaeque*» — par tous ceux qui ont encore une vision

unitaire de l'existence, qui sont prêts à assumer les très diverses responsabilités du monde en transformation, qui sont capables de spiritualiser le nouvel empire de la technique et qui apporteront à l'accomplissement de leur tâche trois qualités indispensables et un pouvoir qui, malheureusement, risque de disparaître: la patience, l'esprit de solidarité et l'humilité, d'un côté, et l'imagination, de l'autre.

La voie que nous suivrons est donc tracée: réaction, d'abord, contre le danger qui nous guette dans le triomphe possible de la matière sur l'esprit; réaction contre la paresse cérébrale, trop facilement produite par les dictateurs modernes qu'on appelle mass media; rétablissement de l'échange libre des valeurs et des avantages obtenus par le progrès dans les deux domaines — matériel et spirituel — et, formation du caractère moral des hommes, grâce à la remise en valeur d'un langage commun, à opposer aux expressions furibondes de la nouvelle barbarie.

Parler ainsi, c'est proclamer, comme on a l'habitude de le faire ici, une sorte d'humanisme héroïque. Et c'est répondre bien affirmativement à l'éternelle question des Caïn de tous les temps: «Suis-je donc le gardien de mon frère?»

POUR LE 125^e ANNIVERSAIRE D'UN JOURNAL

Je ne tairai pas qu'un échec, accusé par une vive déception, a marqué l'origine des considérations à fixer: je ne suis pas arrivé à faire éclore, dans l'atmosphère jubilaire des manifestations du jour, l'idée, combien merveilleuse au départ, que j'avais l'intention de développer à la lumière des faits historiques, définitivement retenus dans un journal catholique — et tout le long de mon exposé l'accent restera mis sur «catholique» — plus que centenaire. Cette idée eût exigé que je fisse tout pour éviter les regards directs sur l'objet de notre commémoration, pour mettre une sourdine à la fierté, prête pourtant à éclater, pour diriger des faisceaux lumineux sur quelque journal-frère et faire apparaître le nôtre en ombre chinoise, projetée sur l'opacité des temps révolus, où les tendances, les misères et les gloires eussent pu s'identifier, à quelques nuances près.

Et tout naturellement, vu la formation que les bonnes et les mauvaises circonstances du passé m'ont imposée, mon choix se fût porté sur l'organe de celui que j'ai considéré et que je considère encore comme le premier de mes maîtres: j'ai nommé Louis Veillot. Cela eût permis, en prenant mes distances dans les trois dimensions, de juger, sans me soucier des grandeurs en cause, une simple «Parole luxembourgeoise» selon les critères appliqués à tout un «Univers». J'estime, en

effet, que dans le domaine de l'esprit la valeur des âmes bien nées n'est proportionnée ni à la force démographique, ni à l'étendue géographique, ni à la puissance économique des pays envisagés — fort heureusement, d'ailleurs, quoique cette vérité s'exprime moins dans la reconnaissance publique que dans les faits de tous les jours. Mon expérience de la mise en parallèle eût pu devenir exaltante, si en route ma belle attente n'avait pas rencontré la mauvaise humeur de l'auteur des «Parfums de Rome».

En reprenant la lecture de ses «Mélanges», je tombai sur une des formules fortes et radicales qui le caractérisent, et dès le contact notre accord normal eut sa fêlure. Je dus lire, en effet, cette phrase inopportune, propre à m'accuser de loin, de très loin, d'avoir fait appel à un moyen reprehensible dans la défense d'une juste cause:

«La presse est la nécessité mauvaise d'un temps mauvais».

Mes activités journalistiques de plus d'un quart de siècle ainsi mises en question, j'abandonnai le plan conçu, esquissé déjà dans ses moindres détails de comparaison, tout en souhaitant d'avoir pu vivre en Herididasufoturanie, pays de rêve sans journal, découvert dans «Le dernier conte de fée» de Paul Keller.

Seulement, vivant en Luxembourg et en Europe, nous ne saurions échapper à cette excroissance de la civilisation qui prétend répondre, le plus parfaitement possible, aux lois impitoyables de l'existence, affamée de nouvelles et de sensations. Ce sont des lois qui nous oppriment, en nous attirant, pour nous fustiger: cri de l'Actualité, contrainte de la Périodicité, corvée de la Continuité, condamnation à la Publicité. En affrontant la Société, au jour le jour, l'expression de ces impératifs va s'insérer dans l'histoire, qu'elle guette, pour en devenir un peu la chair et la pensée, la matière et l'esprit. Et c'est l'Histoire, ainsi matérialisée, qui s'avance pour se manifester dans les actes de toute journée commémorative. N'est-ce pas elle qui me fait dire:

Le «Wort» est enfant de la révolution, de la petite, de celle de 1848. Né pour combattre l'injustice et le mensonge sous tous leurs attraits, il s'est servi des apparences de la

liberté, pour prendre des forces et servir la liberté réelle, honnête et bien comprise. Première feuille catholique venue bien à propos — il y avait eu, en 1844 et 1845, le catholique «Luxemburger Zeitung», créé par quelques-uns des hommes qui allaient lancer le «Wort», mais celui-là était vraiment venu mal à propos — elle ne pouvait nier son origine dans les temps troubles, où le «Dragon Mutator» avait déclenché des cupidités non maîtrisées dans les efforts répétés de restreindre la disproportion béante entre les exigences des vivants et leurs capacités de les satisfaire.

La démonie de la liberté s'installant partout, pour s'organiser seulement dans le Pouvoir, à observance franc-maçonne, ses caprices n'arrivaient qu'à plier la vérité aux préjugés des classes, aux passions partisans et aux opinions particulières. Un virulent anticléricalisme athée, infériorisé par la partie sincèrement chrétienne du peuple, allait se venger d'elle par une étonnante richesse de haine et d'invectives, s'attaquant à la tête du clergé. Le «scandalum dissensionis», au lieu d'être définitivement éliminé, grandissait à la suite des injustices mineures, attendant à la paix publique comme elles agissaient sur les éléments de la vérité. L'équilibre, que la révolution avait promis d'établir entre les partis, se fourvoyait de plus en plus, pour déboucher dans le scandale des scandales: l'impunité des imposteurs, partis pour bâtir une Cité sans Dieu et condamnés à en construire une sans justice. Ceux qui avaient cru dépasser, en régnants, le stade révolutionnaire, ne faisaient que renforcer l'énervement général dans une anarchie larvée, sans comprendre la signification profonde d'un mot de Veillot:

«La Révolution n'est pas quelque chose, elle est toute chose humaine; elle n'est pas quelqu'un, elle est tout le monde; elle n'est pas quelque part, elle est partout; elle n'a pas commencé, elle a été toujours et ne finira pas. Vaincre la Révolution ici-bas, est une idée révolutionnaire, une idée de l'homme, c'est-à-dire une idée folle et mauvaise. La Révolution n'est autre chose que la nature humaine déformée par le tentateur; en effacer l'esprit de Révolution serait la détruire elle-même.»

Les efforts annoncés pour réaliser le mot d'ordre de la Grande Révolution, enracinant l'égalité dans la liberté et la

fraternité, allaient se perdre dans une lutte stérile, toujours renouvelée et toujours atroce, entre le libéralisme violent et le conservatisme modéré, entre la mauvaise humeur et le bon sens. Il n'était pas aisé aux prêtres-rédacteurs du «Wort» de faire distinguer les inégalités naturelles, inégalités de corps et d'esprit, mises entre les hommes, des inégalités artificielles, créées par la société, génératrice de rangs et de fortunes. Appelés par devoir plutôt que par vocation, ils s'employaient à faire accepter la religion comme médiatrice entre les forts et les faibles, afin de réduire les discriminations par les apports encourageants, consolateurs et indemnitateurs de la foi active.

En faisant, simplement et noblement, leur métier de journaliste, en présentant les acta diurna humains, tant individuels que collectifs, et en cherchant à les ordonner selon certains principes, ils se constituaient historiens-témoins des petits faits, vus isolément, et des événements chauds, rapportés sans trop de perspective.

L'homme seul étant, au-delà de la nature conquise et dominée, le «spiritus creator» de tout ce qui fait l'histoire et de tout ce qui est de l'histoire, chaque responsable du journal, bien conscient de son rôle à jouer, avait pour tâche essentielle de situer dans le temps immédiat les épisodes du jour, de les détemporaliser, en quelque sorte, pour les situer aussi sur le plan spirituel et en tirer des leçons de conduite personnelle ou de comportement collectif. Faire apparaître, aux yeux de tous, la fonction coopérante de l'individu dans la solidarité agissante de l'humanité et l'effort de chacun dans le travail universel d'ascension, de progrès, de salut ou simplement de survivance, n'était pour lui que la démonstration continue de l'accord — sinon du désaccord — entre les renseignements transmis et la rationalité inhérente à l'esprit humain. Ne s'attachait-il pas, en fin de compte, à rechercher la plus grande précision dans la présentation de l'homme formé — ou déformé — par son milieu formant — ou déformant —, évoluant entre les pôles de la nature et de l'esprit, de la nécessité et de la licence, de l'agitation impersonnelle et de ses mouvements propres, pour constater, subitement, qu'il avait à dépasser sa condition de rapporteur-témoin, en se faisant philosophe? Car n'était-il pas engagé

à découvrir l'homme assagi par les faits et relevé, de marche en marche, dans une atmosphère spécifiquement culturelle? Est-ce que sa mission pouvait bien s'arrêter là, alors que son but ultime était le pourchas de la vérité, totale ou partielle? N'avait-il pas, finalement, à assumer des charges de théologien, forcé qu'il était de faire voir, — en passant, pour ainsi dire, — l'enracinement métaphysique de l'individu et les relations de complémentarité entretenues entre la personnalité créatrice et la collectivité consommatrice? Non, le témoignage quotidien, porté par le rédacteur, qui suivait le rythme des événements de partout et le développement des hommes et des choses à travers le monde, ne manquait jamais de se faire explicatif et interprétatif dans les deux sens: politique et religieux.

Mais voici qu'au-dessus de ces observateurs-indicateurs, regardant de bien haut, afin d'embrasser dans le même coup d'oeil circulaire les proportions exactes des événements et les arrière-fonds de leur genèse, je me fais historien-juge pour contrôler les acteurs-descripteurs qui s'étaient évertués, en tâtonnant parfois, à extraire une idée précise des mille et une images, offertes par chaque présent estompé. En suivant les traces lisibles qu'ils ont laissées du passé, j'ai une impression assez étrange: comme si j'entendais les halètements de ceux qui, dans le monde des matérialistes, où la paix relative de la vie rurale se perturbait lentement, où la technique réussissait à bouleverser, jusqu'à l'état d'anéantissement, les arts artisanaux, en passant, au cours d'une dizaine de décennies seulement et à des vitesses sans cesse accélérées, de la machinisation la plus grossière à l'électronisation la plus fine, arrivaient à peine à rattraper, au milieu des irréductibles changements, les moins visibles des transformations! Alors qu'ils s'efforçaient d'en accuser le flux et le reflux, ils semblaient marquer, en même temps, par une sorte de palpations verbales, par de prudentes allusions ou par des éclairs d'inspiration, la puissante présence d'un courant subjacent, invisible et contraire au mouvement manifeste des rapides événementiels, qu'ils parvenaient à faire pressentir, de proche en proche, comme les irruptions précipitées du matérialisme brutal dans les hautes réserves de la spiritualité.

Comment pourrais-je rendre, en une douzaine de phrases, l'arrière-tonus de leurs écrits, serrant une douzaine de décennies et indiquant, presque involontairement et en pointillé, pour ainsi dire, l'insensible passage de la Cité chrétienne en une Cité contraire, démystérisant et déspiritualisant, sécularisant, laïcisant et déformant l'existence, en reprenant, sous d'autres noms et sous des formes vilifiées, les grandes vertus du christianisme? Ne pouvant guère les contredire, au sujet de l'essentiel, je n'aurais qu'à confirmer leurs justifications, prouvant que l'État athée n'est que mauvais imitateur et que ses appas idéologiques de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, brandillés à travers tout un siècle, apparaîtront toujours comme les forces vives parodiées de l'autre Cité, de celle qui proclame la primauté de la Vérité, qui libère, de la Justice, qui sauvegarde l'équité, et de la Charité, qui accorde gratuitement ses dons compensateurs.

En essayant ainsi d'analyser l'histoire, leur histoire, telle qu'elle continue à se dire évidente dans le journal, j'ai le très net sentiment que, tout en restant attaché à sa source révolutionnaire, elle a trouvé des accalmies temporaires dans une évolution saccadée vers la liberté plus ou moins étendue à toutes les aires de l'activité humaine; la Liberté s'étant subdivisée en liberté philosophique, liberté politique, liberté économique, liberté sociale, liberté religieuse, l'une est venue ronger sur l'autre et l'une s'est acharnée à dévorer l'autre. Les faits, les idées, les aspirations traduites en actes, les découvertes, les inventions, les guerres, les paix, les progrès, les régressions, les catastrophes qui se sont succédé, ont eu l'air de se dérouler en cascades, pour venir irriguer, à tour de rôle, les champs des hauts faits, scientifiquement préparés, de notre fin de siècle.

Alors que la Société, en général, passait, par étapes, de la révolution, de l'effervescence et de l'évolution à la dissolution, le peuple luxembourgeois, lentement, par calcul, par raisonnement, d'abord, par sentiment raffermi, ensuite, se constituait en communauté, pour acquérir son identité nationale et être à même de résister à toute tentative d'incorporation dans un Super-État quelconque. Vivant, jusqu'aux temps terribles des guerres mondiales, dans une sécurité relative, à laquelle

s'alliait une aisance économique croissante, grâce à une expansion industrielle imprévisible, il n'arrivait pas à éviter, dans les remue-ménages d'une hecctisie d'après-guerre universelle, de se faire foule agacée, avant de devenir, à son tour, masse pétrifiable, allant se confondre avec la dissociété moderne.

Sans répit le journal devait braver les hommes ivres du monde et d'eux-mêmes, selon le mot d'Emile Verhaeren. Le pain quotidien ne leur suffisant plus, ils commençaient à être séduits par les aises de la bonne vie comme par les honneurs de certains milieux. Leur utilitarisme jouisseur s'entourait de toutes les apparences du scientifique qu'ils finiront par croire omnipotent. En recherchant, physiquement, mentalement, sentimentalement et intellectuellement, les accommodements les plus intimes avec le temporel, offrant le luxe et la luxure, ils s'entêtaient à trouver des raisons au déchaînement de leurs passions et à l'intensification de leur anthropolâtrie. Le règne du sophisme et du subjectivisme, qu'ils instauraient, leur permettait de remplacer par des remous de pensée le raisonnement logique et de pratiquer en philosophie l'individualisme pur, en politique le démocratisme destructeur d'élites et en religion le protestantisme qui, face à Dieu, tient à manifester son indépendance.

Et là je m'arrête. Non, je voudrais m'arrêter pour professer mon observance stricte de la Tradition, qui était chère aux nombreux créateurs du journal, formateurs autant qu'informateurs de leur public. À leur exemple, j'observe certains commandements, en respectant certaines conditions dans la transmission des valeurs reçues. Car, comme eux, j'estime qu'une rupture brusque et durable avec le passé est impossible. L'homme, produit de ce qui l'a précédé, n'est pas transformable en tout; il y a en lui des constantes biologiques et psychologiques qui échapperont toujours aux mécanismes les plus perfectionnés. Jamais on ne fera de lui un amnésique qui oublierait totalement les valeurs accumulées par des milliers de générations thésauriseuses: valeurs d'expériences, valeurs de sciences, valeurs morales, valeurs de pensée, dont la somme dépassera de loin l'individu et son histoire personnelle. Tout homme né — ou à naître — dépendra d'elles; elles le serviront, bien malgré lui.

Il n'est peut-être pas trop difficile aux plus bruyantes générations du vingtième siècle — soit rappelée, entre parenthèses, la parole du très traditionnaliste François de Sales: «Le bruit ne fait pas de bien; le bien ne fait pas de bruit» — d'être rebelles à la tradition et de refuser le versement de la taxe sur ses valeurs ajoutées: taxe d'usufruit, taxe de fidélité, taxe de reconnaissance, mais l'histoire, elle, viendra un jour l'exiger au centuple de la part de leurs descendants désemparés. Certes, leurs insistances à s'attacher avec fureur au présent, à bouffir, jusqu'à l'éclatement, l'instant et à exploiter, à épuiser le moment, à en sucer les toutes dernières gouttelettes de plaisir, ne représenteraient que leur manière de rester conséquentes avec elles-mêmes, en niant, par l'oubli total, le grand, le sempiternel Passage du passé à l'avenir et en ignorant hautainement la mystérieuse origine et la vraie finalité de leur existence.

Pour réfuter cette philosophie de la paresse intellectuelle et de l'autotromperie spirituelle, nos rédacteurs n'avaient qu'à recourir aux Écritures, où tout est dit: «Oculos habent, et non videbunt».

Oui, c'est ici que je dois arrêter ma lecture interprétative et critique du journal catholique; c'est aux portes mêmes de notre trépidant, curieux, confus et bel Aujourd'hui que je le fais. Comment pourrais-je, d'ailleurs, continuer l'analyse du temps, alors que d'historien-juge se suis devenu historien-témoin, à l'égal des rédacteurs, derniers en date? Aurais-je, dès lors, encore la permission de dresser l'inventaire des états politique, intellectuel et spirituel du présent, en rappelant, par exemple, la pollution intellectuelle, morale et spirituelle, aussi néfaste que celle qui, par accroissements, se manifeste dans notre monde matériel; en dévoilant les pressions idéologiques en prolifération; en démontrant que la désintégration de l'esprit se fait parallèle à celle de la matière; que l'intrusion du temporel dans le spirituel tend à devenir mortelle; que le «pantechique» risque d'automatiser les mécanismes et de bestialiser l'humanité; que le virus marxiste s'indroduit de plus en plus facilement dans l'Église; que l'oecuménisme irrité se fait interconfessionnalisme, pour égaliser les valeurs vers le bas; que le progressisme n'a plus peur de changer en science profane le religieux et de proclamer la vocation

politique de l'Église qui n'a que celle de nous sauver; qu'une billebaude agressive assimile la doctrine du salut de l'âme à celle de la grandeur économique et sociale; que le cours utilitaire de la vie fait perdre Dieu dans l'indifférence; que dans la prospérité foudroyante de l'humanité la Divinité est reléguée au cabinet de débarras; et que là, où la Trinité paraît avoir cours encore, on soumet le choix de ses actes au suffrage universel des croyants? Lamennais a retrouvé ses disciples, et le pasteur Athanase Coquerel, bien mort et enseveli sous des tonnes d'oubli, voit ressusciter un coquerelisme, pratiquant un «christianisme expérimental» parmi les meilleurs des progressistes catholiques, tellement enthousiasmés à s'affranchir, par étapes, de la discipline, de la hiérarchie, de l'autorité ecclésiastique et de la forme comme de la lettre du dogme. Luther sera réhabilité par ces ultra-modernistes qui en feront leur Saint de prédilection!

Dirais-je encore que la civilisation du bonheur, se consumant dans la consommation abusive des biens tangibles, visibles et comestibles, s'apprête à renverser les courants culturogènes; qu'elle extravertit les intérêts dominants qui, jusqu'ici, avaient obéi à une certaine loi de l'introversion, réglant l'écoulement des grands mouvements dans le coeur, l'esprit et l'âme, où tout un univers s'attendait à être déchiffré pour servir l'Homme dans ses efforts d'accomplissement; mais que cet Homme, en stimulant son génie créateur, se plaît à ignorer de plus en plus que la technique n'est que le moyen, continuellement perfectionné, de son propre perfectionnement?

Pourrais-je ajouter encore, en passant, que la réduction à néant des cultes, corrompra, au même degré et à la même vitesse, la culture, faculté formatrice de l'âme qui prend son essor dans la tranquillité et son envergure dans l'ordre; que la surestimation des sciences techniques, répliquant à la sous-estimation de la vie intérieure, produira un «vacuum», dans lequel la télé, la radio, la presse baguenaudante et frivole iront verser leurs médiocrités, cuites à toutes les sauces de l'insipide, de l'inodore et de l'incolore; que de là sortira un culturisme, bien servi, déjà, par un instructivisme plat, creux et phraseux; que les effets désastreux d'une théologie adogmatique permettront de traiter le Christ en armature, dans

laquelle chaque néomoderniste pressera une sorte de corps, formé et façonné selon son imagination personnelle?

Non, je n'insisterai plus, car l'histoire a un autre secret à dévoiler.

Il est impossible de supprimer le fait que, dans le tourbillon des actions, dans les mouvements évolutionnaires et révolutionnaires qui se suivent, il y a aussi des permanences. En le disant, j'ai moins en vue les menaces, pour ainsi dire cycliques, qui, tous les vingt ans, ou presque, ont pesé sur l'existence du «Wort», que la stabilité de la doctrine défendue par une longue suite d'hommes qui se relayaient. Je vise les journaux achrétiens ou anticatholiques, toujours présents pour s'obstiner à vouloir réduire à néant le travail des frères croyants; Louis Veuillot a fait le portrait de ces rabouilleurs de l'opinion publique, en appelant «papeletas» leurs feuilles, comparées aux images que les Mexicains disaient miraculeuses:

«Cette institution n'est pas inconnue en France: seulement, la p a p e l e t a n'est pas bénite et s'appelle un journal. On s'abonne à la p a p e l e t a, on la lit quelque temps, on y voit que le peuple est opprimé, trahi, volé, abruti; qu'il doit, en conséquence, détruire l'oppression, écraser l'infâme capital, procurer le règne de la justice, établir l'égalité des intelligences et surtout l'égalité des fortunes; — et puis, un beau jour, on fait des barricades, on tue des soldats, des gardes nationaux, de vieux généraux vieillis au service. On tue sans hésitation, sans remords et même avec plaisir: la p a p e l e t a a assuré les consciences. Si on est vaincu, on lit encore la p a p e l e t a pour se consoler et s'enhardir à recommencer; si on est vainqueur, on donne une place au moine qui rédigeait et vendait la p a p e l e t a . . . »

J'ai l'oeil au face-à-face du monde chrétien avec le monde moderne que chaque génération, dans chaque quart de siècle, aime à évoquer comme son produit, alors que, sous des aspects différents et à des degrés variables, il n'est que la mise en opposition de leur mode de vie à celui de l'Église. Je constate que le chrétien pratiquant, appelé à faire valoir, au-delà de la raison naturelle qui éclaire et élucide les faits visibles et sensibles, sa foi au sujet de faits et de données révélés, restera

toujours scandalisateur aux yeux des non-croyants. J'en appelle surtout au Christ médiateur, intervenant sans discontinuer dans les affaires humaines pour quiconque sait regarder non de près, mais de haut, afin de bien saisir sa mission de rédacteur catholique: rétablir la vérité que des controverses tendent à détruire; dire ouvertement, selon le «desiderium claritatis et caritatis», le mot lumineux, le mot sortant brillant et apaisant de la Sainte Parole; aider à bâtir une nouvelle société, en établissant dans chaque âme le Royaume invisible; renforcer l'ordre chrétien, qui n'est pas un ordre fixe, mais un ordre à créer et à recréer sans cesse; restaurer le monde en déséquilibre, non pas uniquement par la voie scientifique, mais par la voie naturelle, non pas d'un seul coup, mais tranquillement, graduellement, patiemment; essayer de nous faire sortir d'un état de nature pour nous faire entrer dans un état de grâce; défendre la vérité de toujours contre les vérités délivrées par les puissances occultes et civiles, non orthodoxes, du moment; être pénétré de la conviction que, si hier la religion avait été un besoin pour l'homme, aujourd'hui elle est une nécessité pour la dissociété; se faire, chaque jour davantage, une sorte d'«orbis supplementum», prêt à suppléer aux défaillances de ceux qui ne savent plus ce qu'ils font; et terminer chaque acte et chaque journée avec la terrible réflexion, éveillant des échos prolongés au fond de la conscience remuée:

«Mon Dieu, et si j'étais dans l'erreur, moi . . . !»

Dans ce monde qu'on dit changeant, mutant, allant de l'avant, se révoltant et se voulant plus révolutionnaire que jamais, où est mon dernier refuge de journaliste dans le stable, dans ce monde qu'on dit changeant, mutant, allant de l'avant dans l'immuable, dans le fixe et dans le reposant, sinon dans l'Église? Oui, mais dans quelle Église? Il y en a tant, de nos jours: il y a l'Église de l'administration et de la hiérarchie et celle de la communauté des laïques; il y a l'Église du silence et celle du bavardage; il y a l'Église de la foi et celle de la discussion; il y a l'Église militante et celle qui sommeille; il y a l'Église de la charité et celle de la dissipation; il y a l'Église de la méditation et celle qui politise, qui socialise et qui marxise; il y a l'Église de la tradition

et celle des progressistes; il y a l'Église du Saint-Père et celle de Teilhard de Chardin; il y a l'Église qui s'affirme et celle qui se met en question; il y a l'Église qui se veut universelle et celle qui se dit anglicane, avant de voir poindre celles qui, déjà, manifestent des velléités de gallicanisme et de hollandisme; il y en a qui se confondent pour s'unir en une «*communio admirabilis*» et il y en a qui se distinguent, qui s'isolent et qui se font hérétiques. À quels Saints nos rédacteurs peuvent-ils encore se vouer?

S'ils sont sincères dans leur croyance, ils se voueront aux Saints tout court, à l'Église des Saintes qui sera toujours celle des Apôtres et des Pères.

Voilà l'histoire, l'histoire partielle, l'histoire reflétée, l'histoire idéographiée et archétypisée d'un journal catholique de notre siècle, d'un journal parmi d'autres qui, tous, représentent les quelques trente milles phases successives d'une passionnante aventure spirituelle, dans laquelle la foi et la sincérité dans l'apport n'ont cessé, ni ne cesseront, d'appeler la confiance et la fidélité dans la réception. Leur enjeu de la vérité restant le même, absolument, tout, pour les authenticateurs du vrai et du véritable, se passe dans un travail d'approximations, sans cesse refait, sans cesse raffiné, différencié seulement, pour ce qui est des écarts et des rapprochements, par les caractères formés des témoins et les tempéraments échauffés des rapporteurs.

Si, maintenant, on me disait, plein d'admiration: Mais c'est tout un monde, ce journal!, je serais le dernier à infirmer cette assertion, bien au contraire, je la confirmerais, en la complétant: Oui, c'est grand, c'est même immense, à tout considérer, mais ce n'est pas assez! Le journal idéal devrait être tout le monde, dont les deux hémisphères, celui du matériel et celui du spirituel, refléteraient, en condensé, l'ensemble des activités existentielles. Alors seulement il rassemblerait la somme des faits et des idées à ordonner, à examiner et à juger. Il y a des gens qui s'efforcent d'y parvenir, mais ils n'atteindront jamais à cette grandeur: les déficiences humaines et les insuffisances techniques s'y opposeront. Aucun progrès n'y changera rien, puisque, ce qu'on aura gagné dans le domaine des sciences appliquées, on l'aura

perdu sur le plan des possibilités de l'intelligence, abordant en vain, à la suite des découvertes les plus surprenantes, une polyfloraison spirituelle au-delà d'une différenciation intellectuelle accrue.

Là est le tragique du rédacteur-Sisyphe, voué à sa tâche pénible, toujours à recommencer. Et, pourtant, il sen va chaque jour, simplement, obstinément, pratiquer sa petite «imitatio Christi», en cherchant à maintenir l'équilibre entre deux attitudes extrêmes: manier le fouet dans le Temple du Seigneur ou accepter docilement les crachats de la déconsidération, de la haine ou du mépris. Quel que soit son choix, il restera, métaphoriquement parlant, le flagellé, puisque chaque lecteur, convaincu d'être le modèle du Savoir incarné, tôt ou tard l'accusera de trahison; tôt ou tard il le fera citer devant l'un ou l'autre des tribunaux qui ne diminuent guère: celui du Pape ou celui de l'Évêque, celui du Roi ou celui de l'Opinion Publique. Chaque lecteur se croira en droit d'être le directeur de conscience de celui qui a assez d'âme — et peut-être trop de coeur — pour persévérer dans sa tâche d'éclairer et d'éveiller. Il ira ajouter les peines qu'il moissonnera, abondamment, à celles qu'il aura prises, lui-même, pour mieux se rappeler les confrères qui, dans quelques camps de la Honte européenne, ont dû payer de leur vie le privilège de servir, en même temps et avec la même ardeur, la Patrie et la Vérité.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	5
Prière du Crépuscule	9
«Introibimus . . .»	117
L'Église vue de loin	127
La seule Internationale	131
À Notre-Dame de Luxembourg	135
À Saint Willibrord	141
Robert Morel, mon frère	143
En marge du mystère israélien	147
À un Chevalier Polonais	149
Le monde ignoré des lépreux?	153
«Cogito aut cogitor?»	157
Foi et Art	163
Epillets	167
Balladette	175
La Providence en ordonnera	177
Déclin de l'humanisme occidental?	193
Pour le 125° anniversaire d'un journal	199